

LE MONDE ILLUSTRÉ



EDMOND J. BASSICOTTE

LE PIONNIER

✻ FRANC ET SANS DOL ✻

GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES ✻ HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Canadien-français Publié le Dimanche ✻ ✻

L.-G. ROBILLARD,

Editeur-proprétaire

AMEDEE DENAULT,

Directeur de la rédaction

Le " PIONNIER " est une tribune absolument libre. Chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.

Le " PIONNIER " publie régulièrement des chroniques scientifiques, de politique étrangère, de mode, de sport et de commerce ; deux feuilletons ; des articles d'économie politique, de littérature et d'art. Il donne une attention spéciale à la campagne anti-impérialiste, dont il s'est fait l'irréductible champion.

Le " PIONNIER " compte parmi ses collaborateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigoureux et hardis, les premiers écrivains du pays. Il est nettement indépendant de tous les groupes et de toutes les organisations politiques.

Le " PIONNIER " atteint plus de 100,000 LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers :

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL
MONTREAL

AUX ATELIERS DU " PIONNIER "

On fait rapidement, élégamment et à bas prix, les impressions de tous genres, les plus luxueuses comme les plus simples.

BOITE POSTALE, 2162.

TEL. BELL, MAIN 467.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.— No 927

MONTREAL, 1er FEVRIER 1902

5c LE No



Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

UN SOLDAT EN HERBE. — M. ACHILLE ROBILLARD, AGÉ DE 10 ANS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1^{ER} FEVRIER 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{ère} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 487

B. d. P. 785

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (Aimé Denault), Directeur ;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :

37, rue Saint-Gabriel

LE CANADA AUX CANADIENS

Ceux dont nous signalons, depuis quelques semaines, et dans l'intérêt du commerce de nos campagnes—les petites tactiques malpropres—les colporteurs cosmopolites, pour les nommer par leur nom,—ne sont pas du tout satisfaits, paraît-il, de nos constatations dont la justesse se fait sentir à leur préjudice, et les affole ; nous le notons avec le plus grand plaisir.

Recrudescence dans la correspondance des marchands de campagne, nous remerciant et nous encourageant.

Menaces de la part de ceux que nous avons pris à partie, toute la lyre, quoi ! Si les félicitations et les encouragements sont acceptés par nous comme la plus enviable des récompenses pouvant nous être accordées, les menaces nous laissent plus froid que les glaces du pôle.

Et pourtant, il ne vont pas de main-morte, les "bedits colporteurs juifs."

Outre les lettres d'injures que l'on jette au panier, ne prétendaient-ils pas, il y a huit jours, faire arrêter le directeur du *Pionnier* pour entraves et préjudice causés à leur "resbegdable gommerce" ?

Excusez du peu, Jacob !

Ils ont été naturellement "débarqués"—avec perte—de leurs prétentions, mais cela ne suffit-il pas pour démontrer l'outrecuidance de ces cosmopolites, qui, partant de ce principe qu'un pays où on les laisse débarquer doit être à eux, ne rêvent rien moins que de réduire à quia les Canadiens qui ont l'audace de défendre le Canada contre la marée montante de hordes cosmopolites aussi nombreuses que celles d'Attila. Un personnage de comédie, l'immortel Robert Macaire, disait en présence d'un colis quelconque oublié sur la voie publique : "Cette malle n'ayant pas de maître doit évidemment m'appartenir." Mais, excellents "Youtres", le Canada est à nous, il n'est pas perdu, et si nous avons la faiblesse de vous y accueillir, nous prétendons aussi avoir le droit d'y vivre, sans vous demander le mot d'ordre pour cela !

Ceci, chers lecteurs, est un signe des temps et démontre le chemin parcouru par la juiverie, au Canada et particulièrement à Montréal, car ceux d'entre les descendants d'Abraham, compris dans la catégorie des colporteurs de campagne, trouvent, à la ville, les gros frères arrivés pour prendre leur défense en mains.

Il n'y a pas que des colporteurs en scène, et nombreux est le clan que notre campagne empêche de dormir tranquille—pas sur les lauriers—mais sur les dollars acquis et de rêver paisiblement à ceux à acquérir.

Les anciens tramps sémites, colporteurs sordides, ramasseurs de bouts de cigares sur nos rues, et de charbon sur nos quais, aujourd'hui parvenus à une situation plus enviable, mais doués d'appétits plus aiguisés.

Les amorceurs en chambre, à l'usage des banques juives et la tourbe qu'ils traînent après eux dans leurs louches entreprises.

Les pseudo défenseurs de l'ouvrier, de la veuve et de l'orphelin, qui sans avoir jamais aidé d'un centin ceux qu'ils prétendent protéger, ne s'en estiment pas moins les conducteurs nés, dans la route de la moralité et du bien-être à espérer, des masses dont ils se font comme de leur première chaussette (avaient-ils seulement des chaussettes, les doux sémites, lorsqu'ils débarquèrent ici ?)

Enfin tout ce troupeau bigarré d'éléments si divers, mais marchant comme un seul homme contre les intrus qui manifestent l'intention, non de renverser leur gamelle, mais de protéger la leur propre.

Toute la juiverie, tout le cosmopolitisme de mauvais aloi, réunis en bloc devant le péril que leur fait entrevoir, et la campagne faite avec tant de courage, par notre brave confrère du *Pionnier* et celle plus modeste, entreprise par nous-mêmes dans ces colonnes ; toute la juiverie, dis-je, s'élançait vers ces misérables "goïm" (qui ne sont pas juifs) coupables de défendre contre eux le commerce, les institutions, les mœurs de leur propre pays !

Le Canada aux Canadiens !

La juiverie, voilà l'ennemi !

Cela leur produit l'effet de la loque rouge agitée devant le taureau par un hardi torréador. Tous s'agitent, se démentent et s'élancent sur les imprudents, brandissant, eux, la loque de la juiverie financière et cosmopolite, celle qui en France, servit à écraser la banque catholique, l'Union générale, étranglée sans phrases par les "barons" juifs ; celle aussi qui a été arborée contre les Prévoyants de l'Avenir, dont les millions mis hors de leur atteinte sont encore la cause de leur rage.

Au Canada, même jeu,—l'histoire se répète, assure-t-on, et les beaux esprits—juifs—se rencontrent.

Là, c'est après une institution du pays, l'Union Franco-Canadienne, que la juiverie aiguise ses crocs, sachant bien que tout ce qui sera soustrait à ses appétits, du fait de l'épargne accumulée par l'ouvrier et à son seul profit, est perdu pour elle et ses amis. "Dieu d'Abraham," Dieu de Jacob, clament les "youpins", que cette constitution de capitaux, économisée sou à sou, placés à intérêts composés pendant 20 ans, exaspère, car ils savent bien que cela produira des millions ! Que ces millions ne pourront plus sortir des banques où ils sont déposés, et, produisant à leur tour des intérêts considérables, viendront constituer un levier puissant d'affranchissement pour les humbles, jusqu'ici taillables et corvéables à merci !

Les voilà les dangereuses contremines qui, avec la participation du travailleur aux bénéfices viendront, dans peu d'années, en opposition victorieuse avec nos institutions financières juives—ou dignes de l'être,—exclusivement basées sur l'oppression du petit, sur la monopolisation de ses maigres économies, à notre profit exclusif.

Mais le commerce de l'argent,—celui qui commande à tous les autres commerces—cela est à nous, Juifs, le Talmud l'a dit, et John Readcliffe, notre vertueux rabbin, l'a redit après lui. "Tous les biens de la terre, toute la fortune des chrétiens, doivent t'appartenir, juif, car toi seul es homme ; les autres ne sont que des animaux."

Mais notre juiverie cosmopolite à Montréal est plus douce de forme, plus "aurora de siècle" et c'est sous le couvert du respect dû au clergé, dont elle méprise les enseignements et attaque tant qu'elle le peut l'autorité dans ses feuilles méprisables, qu'elle monte à la conquête du Canada.

"Economies du peuple", de ce peuple auquel, depuis vingt ans qu'ils jonglent avec les questions sociales, ils n'ont, dans leurs cervelles infécondes—pour le bien—rien trouvé à suggérer ; qu'ils ont, au contraire, aigri par leurs suggestions révolutionnaires, —quand elles n'étaient pas idiotes,—sur les rapports devant exister entre ouvriers et patrons,—employeurs et employés,—pour parler le jargon de ces gens là. Mais ont-ils jamais apporté, indiqué, étudié seulement, la moindre solution pratique à employer pour arriver, sans secousses pour l'industrie et le capital, sans souffrances pour le travail, à une répartition plus équitable de la richesse publique ?

Non ! Tous ces faux philanthropes, faux dévots, faux défenseurs de l'ouvrier, faux économistes, faux financiers, n'ont qu'un but,—le même qu'ils poursuivent depuis la destruction du Temple de Salomon—faire abonder l'eau à leur moulin ; moude, broyer cette mouture humaine qu'est pour eux le producteur ; lui soutirer sou par sou, chaque jour, au bénéfice des feuilles repues qu'on lui assure devoir le défendre, la dime de son travail.

Ce sont des pharisiens, mes chers amis, des pharisiens qui jamais ne trouvent un moyen, digne de l'humanité, pour tenter la solution de ce redoutable problème de l'extinction du paupérisme.

Tout ce qu'ils feront de temps à autre, et en le criant bien fort sur les toitures, ce sera quelque humiliante aumône, réclame éhontée à leur boutique, et entre temps, quelque crochetage sur une institution canadienne-française, tâche à laquelle ils s'attacheront tous, dans cette joie exhubérante de démolir quelque chose—s'ils le peuvent toutefois—ou tout au moins de nuire, ce qui est toujours cela de gagné.

Il n'y a pas de petits profits pour la Juiverie.

La main de la Juiverie est partout disait le *Pionnier*.

Le cosmopolitisme, juif ou non, est la plaie de notre commerce, disions-nous nous-mêmes dans ce journal.

Ceux de nos lecteurs qui voudront bien réfléchir à ces assertions en reconnaîtront vite toute la profonde justesse.

Nous allons un peu abandonner, dans de prochaines études, nos chers amis les colporteurs et porter le flambeau de l'investigation au milieu de la Juiverie, arrivée ou près d'arriver, dans quelques unes de ses ténébreuses combinaisons.

JEAN CANADA.

MÉLI-MÉLO

—Vous savez la grande nouvelle, n'est-ce pas ?

—Quelle nouvelle ?

—Tiens ! mais la bonne nouvelle, la meilleure d'entre les meilleures.

—Oui, mais encore ; tous ceux qui prétendent connaître un chose, que les autres... sont supposés ignorer... s'imaginent qu'ils sont dépositaires de... ni plus ni moins... la huitième merveille du monde.

—Votre objection est assez juste, généralement parlant, mais ce que je veux vous annoncer, car je vois que vous n'en avez rien appris, n'est pas du tout banal et je vous le donnerais en mille, que vous n'y arriveriez pas.

Sachez donc, ô mes amis, qu'il s'agit (rien que de ça), il s'agit de ressusciter un mort... qui vient de mourir. C'est à l'aurore du XX^e siècle que l'on découvre cet incomparable secret ; ô siècle de lumière, va, sois béni !

C'est à un médecin français, M. J.-O. Laborde, que l'on est redevable de cette découverte gigantesque appelée à produire tant de bien.

Lecteurs, demandez à l'un des vôtres, qu'il ait, quand vous viendrez de rendre le dernier soupir, qu'il ait l'obligeance de vous tirer la langue (pas la sienne, la vôtre) un certain nombre de fois (plutôt plus que moins) de façon à reproduire artificiellement le système régulier de la respiration. C'est clair et n'admet aucun doute. Ce système a réussi dans une foule de cas, surtout chez les enfants.

Ma foi, tant mieux, et fasse le Ciel que ça réussisse encore.

Que de mères retrouveront ainsi leur bonheur, qu'elles croyaient à jamais perdu : j'ai vu un jour, une mère qui pleurait sur le berceau vide de son fils : c'était atrocement triste. Je voudrais bien qu'aucune mère n'eût à pleurer.

* *

Connaissez-vous l'origine des boucles d'oreilles ?

—Non !

—Eh bien ! moi, je la connais... depuis hier—

Hum !

Ecoutez :

Sara, la femme du grand Abraham, était belle, fort belle même, paraît-il, mais, —l'éternel mais !—elle était jalouse, jalouse comme un pigeon, jugez quelle haine mortelle elle avait vouée à Agar.

Un jour, dans un paroxysme de fureur, elle jura de défigurer sa rivale. Abraham prit peur, aussi mit-il en œuvre toutes les finesses de la diplomatie amoureuse pour détourner Sara d'un projet aussi monstrueux. Il finit par obtenir que la figure de l'esclave fût épargnée, sauf un point ou plutôt deux. Agar eut les oreilles percées.

Abraham, en somme c'était un brave homme, pour apaiser la douleur, que dis-je, le dépit sans doute de la pauvre exécutée, introduisit un anneau d'or dans chaque blessure.

Mais voilà, Sara n'en fut que plus outrée ! A peine, vit-elle l'effet produit par ce remède d'un nouveau genre, qu'elle voulut absolument subir la même opération.

Et voilà : le pendant d'oreilles était inventé.

* *

Félicitations sincères à " Antoine " du *Pionnier*, pour ses derniers articles parus dans ce journal.

Sous le pseudo " Antoine " j'ai deviné un compatriote, et ça m'a fait plaisir. J'aime, cela va de soi, à rencontrer sur ma route ceux qui pensent comme moi, et quand c'en est un de chez nous, eh bien ! ma foi, je lui presse vigoureusement la main.

Antoine a ridiculisé d'une façon plaisante ces toqués qui vont emprunter à nos voisins ce que nous avons à profusion ici : des idées, des mots, des expressions... etc. Ah ! ceux-là auraient dû naître Anglais. Nous en serions ainsi débarrassés, attendu, qu'étant là où ils aiment à être, ils resteraient chez eux.

Chacun s'est plu, par amour d'elle sans doute, à vanter les charmes, la beauté, la douceur de la langue française. Que dire, après Claretie, Brunetière ? Dunn n'a-t-il pas raison quand il s'écrie : " la langue française, c'est un diamant d'un prix inestimable ; c'est une œuvre d'art travaillée par les siècles, d'une beauté à nulle autre pareille " ; M. Kleczkowski en a donné, en 1900, à l'Université Laval de Québec, une définition magnifique, qui a soulevé dans l'auditoire essentiellement français une salve d'applaudissements.

Enfin, on en est pas à chercher des mérites à notre langue, elle est notre nous devons non-seulement la défendre mais la garder, à moins d'être des lâches... et il ferait beau, dire que le Canadien est lâche ! Hein ! mes frères, la belle râclée qu'on donnerait à celui qui oserait dire ça.

FANTASIO

CARNET DU " MONDE ILLUSTRÉ "

Printemps d'amour, Saint-Z.—Bien rédigé, l'article, mais de genre un peu trop léger, peut-être. Essayez autre chose, et changez aussi la signature. Il est probable qu'alors nous pourrions publier.

E. G., Montréal.—Nous ne pouvons publier cette histoire de " chat et de chien. " Faites quelque chose de plus sérieux, de plus travaillé et de plus personnel. Même objection pour la poésie.

J. S.-E.

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRES

I

DANS MON PAYS

Dans mon pays, au bout des plateaux granitiques,
Au fond des vals muets où l'on marche en songeant,
Entre le ciel austère et le sol indigent,
L'amour et la bonté sont les seuls viatiques.

Quand on meurt, les sapins vous chantent des cantiques,
Point de désespoir creux, pas de deuil outrageant !
Et, dans l'odeur des prés, les clochettes d'argent
Montent plus vite à Dieu que tous les glas mystiques.

C'est donc là que je veux mourir. Si près du ciel,
J'aurai, pour les éons du voyage éternel,
Moins d'espace à franchir et moins d'essor à prendre.

Mon cœur a débordé d'un amour infini :
—C'est dans l'air bien-aimé que je veux le répandre.
Comme une âme d'oiseau reste autour du vieux nid.

CHARLES FUSTER.

AUX OUVRIERS

CET ARGENT EST A MOI, J'EN PEUX FAIRE CE QUE JE VEUX

On entend fréquemment répéter ce dicton, qui paraît juste, tout d'abord, et qui a, cependant, besoin d'une sérieuse restriction pour être vrai.

L'argent qu'on a gagné est à soi, oui, mais on n'en peut faire ce que l'on veut qu'autant que, moralement, on le veut sagement dépenser.

Une anecdote, que je vais raconter, fera toucher du doigt ce qu'il y a de vrai ou de faux dans ce dicton, qui paraît si naturel.

Quatre hommes descendaient, un jour, la chaussée Clignancourt : ils étaient vêtus de ces longues blouses bleu foncé, portés généralement par les marchands de bestiaux et ceux qui les fréquentent ; et coiffés d'une haute casquette de soie.

Leur face était allumée et réjouie ; leurs yeux un peu humides—ils paraissaient avoir bu un généreux apéritif et se dirigeaient vers un des bons marchands de vins restaurants, qui surabondent en ce quartier ; l'un d'eux portait un beau melon à grosses côtes ; l'autre, des pigeonneaux ; le troisième, un gigot ; le quatrième, des fraises.

Ce dernier trouva plaisant de prendre une poignée de ces fruits et de les écraser dans le cou de celui qui portait le melon : la farce fut si peu du goût de celui-ci qu'il envoya, à la tête de l'homme aux fraises, son gros coté, qui tomba à terre et se fendit en morceaux.

Alors commença une bataille pour rire où chacun se mit de la partie : tranches de melon, grêle de fraises, coups de gigot et de pigeonneaux, feu d'artifice de victuailles, dont les débris jonchèrent bientôt les pavés, au milieu des rires grossiers et plus ou moins sincères de ces quatre viveurs.

C'était l'heure où les ménagères remontent de Paris pour faire la soupe, souvent bien maigre, de leur famille.

Trop souvent un oignon roussi, jeté dans l'eau ; des pommes au lard ou un peu de charcuterie font tout le repas... Ces travailleuses ne furent pas longues à s'irriter de voir, ainsi gâté, ce qui aurait été utile à tant de pauvres gens ; elles ne se firent pas prier pour adresser aux viveurs les épithètes les plus corsées.

Ceux-ci se rebiffèrent, répliquant : " Tout cela est à nous, nous l'avons payé, nous pouvons en faire ce que nous voulons : passez votre chemin ".

Un agent, qu'on était allé chercher, s'excusa en disant : " Ils n'ont rien volé ; c'est à eux ; que voulez-vous que j'y fasse ? "

Légalement ces quatre hommes étaient dans leur droit, cependant est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose qui vous choque ?

Si la loi ne peut atteindre certains actes, le bon sens et la morale ne les défendent-ils pas ? Tout droit n'est-il pas limité par le devoir de n'user des choses que convenablement et sans abus.

Votre cheval, votre chien sont à vous, avez-vous le droit de les brutaliser ?—Votre quinzaine est à vous : légalement, vous pouvez en priver votre famille ; moralement, en avez-vous le droit ?

Oui, l'argent que nous avons gagné est à nous ; mais nous ne pouvons en faire ce que nous voulons, qu'après en avoir fait trois parts :—celle du chômage, —celle de la maladie—celle de la vieillesse.

L'ouvrier le plus habile, le mieux payé, celui qui, en quelques jours de noce, dépense follement ce qu'il a gagné, ne s'expose-t-il pas, quand il commence à travailler, à emprunter 5 à 10 francs pour déjeuner ? ne peut-il pas, à la première maladie, se trouver à la charge de l'hôpital, c'est-à-dire se faire soigner aux frais de tous ? l'argent ainsi employé, sera-t-il à lui ou à ses semblables ?

Dans sa vieillesse, il viendra, faisant le chien couchant, dans une maison de retraite. Une fois admis, il fera toujours des réclamations.

Qu'on prenne donc garde à ces mensonges, dits philosophiques ; ils ont été créés pour donner le change au bon sens et faire un triomphe à la faiblesse ou à l'immoralité.

S'il était vrai que l'argent qui est à soi put être employé comme on l'entend, cela serait également vrai pour le riche, qui pourrait dire : " J'ai gagné mon argent comme je l'ai pu, mais je l'ai : les pauvres, les infortunés sont gênants, emprunteurs : leur vue m'est désagréable ; éloignez-les !... "

Mais, direz-vous, la Société vous fait un devoir de penser à l'infortune, de soulager les malheureux ?

" La Société, dites-vous ! Mais elle n'a d'égards que pour les riches ; elle n'a de considération que pour ceux qui peuvent lui rapporter des honneurs ou des bénéfices. Mon argent est à moi, j'en peux faire ce que je veux ".

Mais les lois chrétiennes, l'évangile, vous commandent de penser à vos frères qui souffrent. Il est écrit : " Malheur aux riches ".

" Mes frères qui souffrent ". Mais d'abord, beaucoup sont malheureux par leurs vices, ou, au moins, leurs mauvaises habitudes. Cet évangile, dont ils se réclament, ils lui insultent ; ils blasphèment continuellement contre leur Dieu et ceux qui le représentent !—Quand je les verrai fréquenter leurs églises, respecter leur Dieu, pratiquer leur évangile, je pourrai croire à la sincérité de leurs revendications évangéliques. Mais jusque-là, je répondrai comme le citoyen qui, après une bonne quinzaine, a fait de trop copieuses libations :

" Mon argent est à moi, j'en peux faire ce que je veux ".

Oui, c'est bien à tort qu'on a appris à celui qui souffre à s'éloigner de ses défenseurs légitimes et naturels. Le prêtre, aujourd'hui, ne peut aller que difficilement dans un milieu ouvrier. Les quolibets, les insultes sont fréquents contre sa personne et contre la doctrine qu'il représente.—Et cependant cette doctrine seule contient la vérité et l'enseignement de l'amour du peuple.

C'est vraiment vers Dieu qu'il faut revenir et c'est dans son évangile que nous retrouverons les vraies règles de la fraternité et de la charité effectives.

Les socialistes, les collectivistes ont enrichi leurs apôtres !... Saint Vincent de Paul a fait descendre des mains des riches des millions qui ont soulagé les pauvres.

Sans bruit, loin des réunions publiques, il ramassait les enfants abandonnés, soignait les malades, recueillait les vieillards.—Mais il aimait Dieu et, par Dieu, il aimait les affligés, les abandonnés : après lui, les religieuses, qu'il a formées, ont recherché, pour les secourir, ceux que le monde aurait rebutés ou délaissés.

LEON DUPONT.

ETRANGE HISTOIRE

TRADUIT DE L'ANGLAIS D'EDWARD SALMON

I

—Au revoir, chérie, au revoir, M. Marston.
 —Voyons, y a-t-il encore quelqu'un qui doit retourner à terre ? Qui retourne à terre ?
 —Bon voyage, mignonne, revenez forte et en bonne santé.
 —Qui est-ce qui retourne à terre ? Le remorqueur attend. Faites attention à cette corde, monsieur.
 Ces derniers mots s'adressaient à un bel homme d'environ vingt-six ans, à la figure pâle, qui venait de s'arracher des bras d'une dame, à bord d'un vaisseau d'Orient, à l'ancre au large de Tilbury. Il n'était qu'un de plusieurs disant adieu à des amis embarqués pour l'autre côté du monde, pour ne peut-être jamais revenir.

Des larmes brûlantes étaient dans les yeux de Walter Terrell, tandis qu'il descendait l'échelle fixée au flanc du navire ; c'est à peine s'il osait regarder. Se séparer de Lena Marston, la femme qu'il espérait épouser avant qu'une autre année fût passée sur leurs têtes, c'était pour lui plus dur qu'il ne l'avait pensé.

Il l'aimait d'un amour qu'il n'avait jamais donné à personne autre ; à cette heure de la séparation il sen-



Elle se tenait au bastingage du bâtiment, lui envoyant des baisers

taut qu'il n'était peut-être pas sage qu'elle le quittât, et comme le remorqueur s'éloignait du navire, laissant flotter l'eau entre les deux, il se mit à désirer de tout son cœur qu'elle ne s'en allât point. Elle se tenait au bastingage du bâtiment, lui envoyant des baisers, et il les lui retourna avec ferveur. Jamais il n'avait redouté, avec autant de terreur, ce voyage que les docteurs déclaraient devoir être si important pour sa santé ; elle le faisait, en compagnie de son père, en Australie, et l'idée de cette séparation de six mois ou plus lui faisait peur.

Mais l'équipage du remorqueur évoluait avec une indifférence cruelle pour les pensées de cet homme malade d'amour, et avant qu'il eût atteint le rivage, le vaisseau qui s'en allait sur l'océan commença de son côté à se mouvoir.

Maintenant que c'était impossible, il se demanda pourquoi il n'avait pas été jusqu'à Plymouth avec elle. Puis il se demanda si les décrets immuables de la Providence lui permettraient de la revoir, et une prière muette monta de son cœur, qu'il pût, non seulement la revoir, mais la voir avec cette fleur de santé que ses joues n'avaient jamais eue depuis qu'il la connaissait. En tous cas, leur amour, à l'avenir, serait sans doute d'autant plus fermement et profondément enraciné qu'ils auraient été séparés.

Walter Terrell attendit avec une impatience et une anxiété qu'il ne pouvait ni s'expliquer ni éviter, la lettre que Lena avait promis de lui envoyer de Plymouth, et qu'il reçut en temps normal. C'était bien la lettre qu'il attendait—tendre, aimante, pleine d'espoir. Mais elle contenait un passage qui servit à donner plus de force au curieux sentiment de manque de confiance qui s'était emparé de lui. Elle avait fait à bord la rencontre du frère d'une amie d'école, un homme très agréable dont elle avait fait la connaissance, il y avait quelques années, alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon. Fût-ce de la jalousie dans le cœur de Walter Terrell ? Il ne l'eût pas admis un seul instant. Mais quand il s'assit pour répondre à la lettre de Lena, il comprit que le doute colorait ses mots.

Une seconde lettre d'elle laissa les choses au point où elles en étaient. Pour le reste de sa vie, il n'aurait pu dire pourquoi, mais le fait était là, une idée, une sorte de pressentiment était entré en son âme qui n'aurait jamais dû y trouver de logement. En vain s'efforça-t-il de le chasser. Le résultat était inévitable. Il devint sérieusement malheureux et mal à l'aise, et il eut beau s'assurer qu'il se faisait une idée fausse des événements, cette idée subsista.

II

Le fait était que Walter Terrell avait besoin de voyager tout autant que Lena Marston. Ayant de la fortune, assez du moins pour qu'il pût se permettre de vivre sans travailler s'il lui plaisait de mener une vie très simple, il avait adopté la profession des lettres, et il travaillait sur ses manuscrits nuit et jour, comme le plus misérable écrivain. Plus d'une fois son docteur l'avait averti que s'il persistait à surmener son énergie nerveuse comme il le faisait, un désastre était inévitable ; mais c'avait été en vain. Ses yeux le faisaient considérablement souffrir, et leur faiblesse croissante l'empêchait de travailler. Il écrivait alors un livre sur l'économie politique ; il y mettait une recherche et un raisonnement qui, pensait-il, placeraient son nom au premier rang. Ce ne fut rien autre chose que la nécessité de ne pas briser la suite de ses travaux qui le fit abandonner toute idée d'aller en Australie avec Lena Marston et le père de celle-ci.

Au bout d'environ six semaines il reçut une lettre de Colombo ; alors même, il n'avait pas encore secoué son accès de désespoir. Il essaya de dissimuler dans sa réponse. Puis il se jeta dans une dissertation fatigante et pleine d'érudition sur les "lois de l'offre et de la demande." Quelle pitié qu'il ne pût s'appliquer à lui-même la morale de la corrélation des deux ! Les demandes qu'il faisait à son énergie étaient sans doute plus grandes que ce que celle-ci pouvait fournir, et il n'était pas étonnant que cette faculté diminuât de plus en plus jusqu'à ce qu'elle disparût complètement.

Walter Terrell venait de finir cette partie de sa tâche, lorsqu'un soir, il se leva de son bureau et se traîna dans son appartement, comme quelqu'un qui a bu inconsidérément. Il retomba dans un fauteuil, se sentant pris de faiblesse. Des millions de points dansaient devant ses yeux. Une crise quelconque approchait. Il fit un effort pour atteindre le cordon de la sonnette, le tira et ne se souvint plus de rien jusqu'au moment où il se trouva sur un lit avec son docteur et un domestique près de lui. En ouvrant les yeux il revit encore ces étranges points et la chambre lui parut très sombre.

"Pourquoi ne levez-vous pas le gaz ? demanda-t-il.

—Il est au grand ouvert, dit son domestique.

—Vraiment, répondit-il, alors mes yeux vont bien mal, ce soir.

—Il vous faut voir un oculiste, lui dit le docteur, et cela sans délai !

C'était l'opinion de celui-ci que la faiblesse des yeux de Walter Terrell avait sauvé l'homme tout entier d'une prostration. Malheureusement, il y avait avec ses yeux quelque chose de très anormal. Encore se faisait-il une bien faible idée de la gravité de son cas.

Le lendemain matin il alla trouver l'oculiste et fit soigneusement examiner sa vue. Le spécialiste consi-

déra que cette occasion nécessitait une explication immédiate.

"Vous êtes exposé, dit-il froidement, au danger de devenir aveugle. Avec le plus grand soin, il serait possible de sauver vos yeux. Mais il vous faut leur donner un repos absolu.

—Vous ne voulez pas dire qu'il se peut que je devienne aveugle ? s'écria l'infortuné.

—Je regrette d'avoir à vous le dire. Vos yeux ont été négligés et fatigués. Mais j'espère qu'il n'est pas au-delà de l'habileté humaine de les guérir."

L'oculiste savait probablement que son optimisme n'avait pas de garantie. Graduellement la vue de Walter Terrell faiblit. Jour après jour il eut à subir le plus terrible supplice—celui d'attendre et de remarquer que ses yeux devenaient de plus en plus faibles, et que l'affreuse condamnation à l'obscurité s'imposait.

Ce fut une époque de misère sans nom ; de désespoir, de résignation affreuse. Etre aveugle ! Ne jamais plus voir la lumière de Dieu, et les beautés de la terre de Dieu ! Quelle horreur ! Encore eût-il pu endurer tout cela s'il avait eu l'amour que son âme désirait, maintenant plus que jamais ; aucune question ne lui pesait davantage que celle qu'il se faisait à chaque instant : "Que dirait Lena à un aveugle ? Pourrait-il se permettre de l'épouser ? Le destin avait bien donné raison à ses pressentiments avec une ironie amère. Il s'était demandé s'il reverrait jamais son amie ? Comme il se faisait peu idée du caractère de la réponse qu'il aurait dû donner à cette question redoutable ! Elle pourrait se tenir près de lui, le regarder dans les yeux, mais il ne lui serait plus permis de la voir.

Il lui semblait, cependant, que le destin ne s'était pas encore conduit à son égard aussi sévèrement qu'il le devait. Les semaines passèrent, et il ne reçut plus de lettres de Lena. Qu'est-ce que cela voulait dire ? D'abord son affliction absorba tellement son esprit qu'il ne réalisa que vaguement la fuite du temps. Puis il commença à s'étonner, et peu à peu une autre conviction s'empara de lui. De même qu'il ne la reverrait jamais, jamais il n'entendrait plus parler d'elle.

—Ciel miséricordieux, s'écria-t-il, qu'ai-je donc fait que les coups dussent tomber si nombreux et si pressés ? Pourquoi Lena n'écrit-elle pas ? Je ne puis la croire cruelle et déloyale, et pourtant...

Il songea à lui écrire et à tout lui dire, mais en même temps qu'il hésitait à dicter à un autre ses pensées intimes, quelque chose l'invitait à attendre une lettre d'elle : cette lettre qu'il attendait ne vint jamais. Pauvre Walter Terrell, écrasé, brisé ! Quelques mois avaient fait un horrible changement pour lui. Le soleil du Midi de la jeunesse avait, longtemps avant l'heure de son coucher, souffert une éclipse plus complète et plus terrible qu'à l'heure la plus sombre de la nuit ! Les semaines succédaient aux semaines et en philosophe qu'il était, il s'habitua avec le temps à accepter son sort, et même à se persuader qu'il était mieux qu'ils fussent séparés que d'avoir à affronter



Vous êtes exposé au danger de devenir aveugle

l'angoisse d'une séparation imposée par le devoir. Les espérances les plus chères étaient anéanties : il était amèrement désappointé au sujet de la personne qu'il aimait si tendrement et si complètement ; la vie devenait inintelligible, son action était mystérieuse à l'excès. En son cœur, Walter Terrell croyait qu'elle s'était repentie de la promesse qu'elle lui avait faite et qu'elle manquait de courage pour la retirer, et il se prit à désirer qu'il eut au moins ses yeux pour pouvoir l'en dégager.

Le mois qui devait la revoir à Londres était proche. Reviendrait-elle ? Ou bien se fixerait-elle aux antipodes comme belle-sœur de sa compagne de classe ? Cette pensée fut un coup de poignard au cœur de Walter Terrell et fit ses yeux sans vue souffrir encore dans leur impuissance.

III

Jamais il n'eût pu songer à ce qui s'était en réalité passé de l'autre côté du monde.

Lena Marston arriva en Australie beaucoup mieux par suite du voyage, et sa constante pensée était de se figurer la joie que Walter éprouverait si cette amélioration continuait.

Sa satisfaction était destinée à être de bien courte durée. A Melbourne elle vint rester avec des amis, et le jour même de son arrivée tomba sérieusement malade. La fièvre typhoïde, ce fléau de la belle capitale de Victoria, s'empara d'elle ; pendant quelques jours on désespéra de sa vie. Elle ne guérit que pour s'apercevoir que la maladie l'avait privée de l'ouïe. Elle était sourde, et, d'après l'opinion du docteur, condamnée à demeurer en cet état.

D'abord ce coup l'écrasa, et elle désira presque qu'elle n'eût jamais repris de forces pour apprendre ce terrible sort ménagé pour elle. Sa première pensée fut pour Walter Terrell. Pendant sa maladie une longue lettre lui vint de lui—la dernière qu'il était destiné à écrire sous la direction de ses yeux (si elle avait su cela !) ;—quand elle fut mieux, elle la lut avec une joie extrême. Mais elle se demanda ce qu'il dirait quand il saurait quel malheur lui était arrivé à elle, sa fiancée !

Elle ne fut pas longtemps à décider dans quelle direction se trouvait son devoir. Elle ne pouvait raisonnablement s'attendre à ce qu'il l'épousât, si la surdité devait être son partage pendant le reste de sa vie, et les docteurs ne lui laissaient pas d'espoir à moins d'un miracle. Jour après jour elle demeura dans son monde muet, retournant sous toutes ses faces l'horrible idée. Parfois la pensée des longues années de silence en perspective la rendait presque folle ; d'autres fois elle acceptait son sort avec calme.

« Si seulement mon affliction n'avait rien à faire avec mon amour, je pourrais encore la supporter, se redisait-elle sans cesse. »

Lorsqu'enfin on lui permit de se servir d'une plume, elle affronta courageusement le moment d'écrire à Walter Terrell, pour lui dire tout, l'assurer de son amour sans bornes, et le dégager d'une promesse qui ne pouvait plus s'accomplir. Des larmes brûlantes coulaient de ses yeux, tandis qu'elle écrivait phrase par phrase, toute palpitante du sang de son cœur ; mais c'était son devoir, et tout amer qu'il fût, elle le remplissait avec une impitoyable énergie.

Il est vrai de dire que son cœur était convaincu que l'homme qu'elle aimait ne l'abandonnerait jamais, mais elle s'efforça d'en bannir l'idée. Il n'y aurait plus pour elle de mariage, plus de réalisation du plus cher espoir et de l'ambition de la vie, malgré cela elle attendait la date où la réponse pourrait lui parvenir avec une anxiété qui démentait la sincérité de ses conclusions que Walter et elle devaient nécessairement se séparer.

Mais pas de réponse. Alors, clair comme jour, elle crut tout comprendre. Walter n'avait pas le cœur d'écrire pour la repousser. Il avait simplement laissé leur amour aller, comme un vaisseau, qu'il est sans espoir et dangereux de sauver.

« Il aurait pu écrire une ligne pour dire adieu—adieu ! » Ce fut la seule remarque qu'elle se fit.

Et c'est ainsi que deux cœurs, qui auraient dû n'en former qu'un, s'en allèrent chacun de son côté, croyant

l'un de l'autre ce qui n'était pas vrai. A quoi bon retourner au vieux pays tout de suite ? Lena Marston prolongea donc son séjour en Australie.

IV

Un an ou plus s'est passé ; et Walter Terrell a maîtrisé son grand chagrin. Il a engagé un copiste et s'est mis à travailler avec lui. De temps en temps aussi il va à des rassemblements intéressants quand il peut se procurer un ami qui veuille bien prendre soin de lui. Il en a trouvé un pour le piloter un certain soir qu'il est invité à une grande réception donnée par une dame dont le mari a fait fortune en Australie comme squatter, et doit monter un bel établissement à Londres.

Il y a environ une demi heure qu'il est dans le salon de madame Monswell : il est debout, le dos tourné vers la porte, parlant à une dame âgée, quand il entend annoncer : « Monsieur et mademoiselle Marston ! » alors il sent instinctivement qu'à travers la foule ils approchent de son côté, et par quelque intuition extraordinaire il sait que les nouveaux venus sont la dame qui aurait dû être son épouse, et son père. Tout son corps est aussitôt rempli d'émotion, et il a grand peine à se contrôler.

Elle approche, elle qu'il a aimée et aime encore : elle qui l'a abandonné dans son malheur—bien qu'elle n'en sût rien—à la solitude et au désespoir.

—Connaissez-vous quels Marston sont ceux qui viennent d'entrer ? demanda-t-il à sa compagne, en essayant en vain de cacher son émotion.

—Ils sont récemment revenus de Melbourne—sur le navire qui a rendu à Londres monsieur et madame Monswell. Les connaissez-vous ?



Jour après jour elle demeura dans son monde muet

Avant que Walter eût pu faire une réponse, la bonne dame s'était retournée en s'écriant :

—Ah, ma chère demoiselle Marston, comment allez-vous ? et vous M. Marston ? Quel plaisir de vous revoir.

Qu'est-ce que l'aveugle n'eût pas donné pour un regard d'une seconde sur le visage de Lena Marston ? Que devait-il faire ? Le reconnaîtrait-elle ? Oui, son visage n'avait pas changé, ses yeux étaient aussi bleus qu'autrefois. Un cri étranglé lui apprit qu'elle l'avait vu, et guidé seulement par la Providence, il avança la main ; il la sentit saisie par la main ferme quoique douce qu'il se rappelait si bien.

—« Walter ! »—« Lena ! »

A ce moment quelqu'un attira l'attention de M. Marston, et les deux amants d'autrefois furent laissés un moment seuls dans ce coin.

Walter oublia qu'elle avait à jamais décidé de se donner à un autre, il réalisa seulement qu'elle était devant lui, et il demanda comme quelqu'un qui a droit de le faire.

—Pourquoi n'avez-vous pas écrit ?

Il regarda intentionnellement de ses pauvres yeux aveugles son visage, et elle répondit :

—J'ai écrit ; pourquoi ne m'avez-vous jamais envoyé un mot de réponse ?

—Que voulez-vous dire ? répondit-il vaguement. Dites-moi, y a-t-il quelque endroit plus tranquille que



Lena, je suis aveugle !

celui-ci où nous puissions parler ? Voulez-vous me conduire ?

—Vous conduire ? dit-elle. Pourquoi ? Ne pouvez-vous pas marcher seul ?

—Oui, mais ne connaissez-vous pas mon cas ? Mais comment le sauriez-vous ? Lena, je suis aveugle et je ne puis ni vous voir, ni voir quoi que ce soit.

—Walter, ce n'est pas possible ? Quelle terrible chose ! Et moi de ne pas le savoir ! Pourquoi n'avez-vous pas écrit ? Pourquoi m'avez-vous laissé dans l'ignorance ? Je vous ai écrit pour vous dire tout ce qui m'est arrivé.

—Tout ce qui vous est arrivé, Lena ? Comment—de quelle façon ? Je n'ai rien reçu de vous après que vous avez eu quitté Colombo.

—Alors, vous ne savez pas que moi aussi je suis atteinte ? Que je suis sourde—sourde, comme vous êtes aveugle.

—Impossible ? Comment pouvez-vous être sourde, et cependant entendre ce que je dis ?

—Je ne vous entends pas. Je n'ai pas entendu un mot de ce que vous avez dit. J'ai appris à comprendre les mouvements des lèvres et suis devenue heureusement si habile en cet art que mes yeux sont maintenant de très excellents substituts pour mes oreilles.

Walter Terrell était frappé d'étonnement. Quelque chose de plus étonnant, de plus remarquable avait-il jamais été écrit dans un roman ? Elle était sourde, il était aveugle, et cependant ils tenaient conversation comme s'ils avaient toutes leurs facultés complètes et de la même force.

Inutile de suivre Walter Terrell et Lena Marston à travers les longues explications qui occupent leur conversation ce soir-là et pendant les rencontres des jours suivants où d'indiquer le résultat certain de leur rencontre. Les empêchements à leur libre communion n'étaient pas insurpassables, et ces deux êtres étrangement séparés, et plus étrangement encore réunis, étaient destinés à devenir époux et épouse après tout. Leur amour fut supérieur aux malheurs terrestres, et jamais homme et femme ne devinrent plus un. Elle était ses yeux dans les circonstances essentielles, et il était ses oreilles lorsque les occasions ne rendaient pas l'organe de la vue substitut de celui du son. Amèrement atteints comme ils l'avaient été, ils trouvèrent dans leur amour mutuel une consolation qu'eux, et eux seuls, pouvaient apprécier à sa juste valeur.

A.-H. de TRÉMAUDAN.

Janvier 1902.

Lisez le *Pionnier* de chaque semaine, nettement indépendant de tous les groupes et organisations politiques.

DERNIÈRES PAROLES DE PERSONNAGES ILLUSTRÉS

Les dernières paroles prononcées par des têtes couronnées n'ont été que rarement d'une solennité en rapport avec la circonstance, et plus rarement encore respiraient-elles un esprit de piété et de dévotion.

Il y a toujours quelques exceptions à faire à ceci, entre autres en faveur de Charlemagne, et de Jane Gray, une des huit épouses d'Henri VIII, qui dirent tous deux. " Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains ", de Charles qui s'écria : " Oh Jésus ! " de Saint Louis (Louis IX) dont les dernières paroles furent celles-ci : " Je vais maintenant entrer dans la maison du Seigneur ".

Mahomet lui, aussi, si on peut le ranger parmi les souverains, avait l'esprit préoccupé du séjour futur, quand il disait : " Oh Allah ! que ta volonté soit faite, désormais je serai parmi les hôtes glorieux du Paradis ! "

" Etiez-vous à Sedan ? " demanda Napoléon III, à son dernier soupir, en causant avec son médecin.

" Hou ! Hou ! dehors, dehors ! " s'écria Louis Ier et répétant ces mots il se tourna la face contre le mur et expira.

" Un roi doit mourir debout ! " disait Louis XVIII. Mais l'histoire ne dit pas s'il est mort dans cette position.

Charles Ier ne dit qu'un seul mot : " Remember " (souviens-toi) mot qui rappelle le solennel : " Et tu Brute " de César.

Citons aussi ces paroles d'un autre empereur romain, Auguste : " Ai-je bien joué mon rôle sur la scène du monde ? " demandait-il à ceux qui assistaient à ses derniers moments. Comme ils lui répondirent que oui, il leur dit : " Vos plaudite : Vous qui m'écoutez, applaudissez-moi. "

" Ceci peut-il durer longtemps ? " s'écriait Guillaume III en causant avec son médecin. Comme contraste à ces paroles il y a celles de Louis IV : " Je croyais que mourir était plus difficile. Pourquoi pleurez-vous tous ? Pensez-vous donc que je vivrais toujours ? "

Elles sont épouvantables ces dernières paroles de Charles IX : " Nourrice, nourrice, que de meurtres, que de sang ! oh ! j'ai mal fait, que Dieu me pardonne ! "

" J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil, " dit le pape Grégoire VII. Et Marie-Antoinette s'écria : " Adieu, mes enfants, pour toujours. Je vais retrouver votre père ! "



LE MILLIARDAIRE ANDREW CARNEGIE

D'autres paroles dernières prononcées par d'autres que des personnes royales, les unes appropriées à la circonstance, les autres n'ayant aucun rapport avec elle, ou du moins fort peu édifiantes, telles que celles-ci : " La farce est jouée, baissez le rideau " du joyeux curé de Meudon, le célèbre Rabelais. Le philosophe Demonaux s'exprima de la même manière quand il dit : " Rentrez chez vous, le spectacle est fini. " " Je veux qu'on me fusille si je ne suis pas en train de mourir, " dit lord Fhurlow. Lord Chesterfield, toujours poli jusqu'à la mort : " Avancez un siège à Day Rollos, " dit-il, puis il expira.

Cromwell s'écria : " Mon désir est de me hâter tant que je peux de m'en aller ! " Lord Euen fit cette réflexion : " Peu m'importe où je vais, qu'il fasse froid ou chaud ! " " S'il me restait la force de tenir une plume, j'écrirais combien il est facile et agréable de mourir ", furent les dernières paroles du Dr William Hunte.

La Reine Victoria dit en mourant ces simples mots : " La Paix ? La Paix ! "

Faisait-elle allusion, en ce moment suprême, à la désastreuse guerre qui désole le Sud de l'Afrique, ou simplement à la paix de la tombe ?

Elle a emporté avec elle son secret que nul ne connaîtra jamais.

Pour finir cette liste un peu longue de mortuaires citations, nous terminons par les dernières paroles de notre Fontenelle mort centenaire : " Je ne souffre aucunement, mais j'éprouve une certaine difficulté à vivre plus longtemps ! "

MOI AUSSI... MADAME

A Parisienne

Sans être une adepte de l'Espéranto, (hélas ! je ne suis pas encore une convertie) je vous dis de tout cœur : " Moi aussi, madame. " De concert avec les âmes de bonne volonté, je vais étudier la nouvelle langue auxiliaire internationale, et si Dieu est avec les espérantistes, braves porte-lumière, je serai bientôt une savante, de très bonne compagnie... puisque, où que je sois... qui sait, je voyagerai peut-être un jour... au Chili ou au Transvaal, ou en Palestine, je saurai causer avec ces... si lointains voisins.

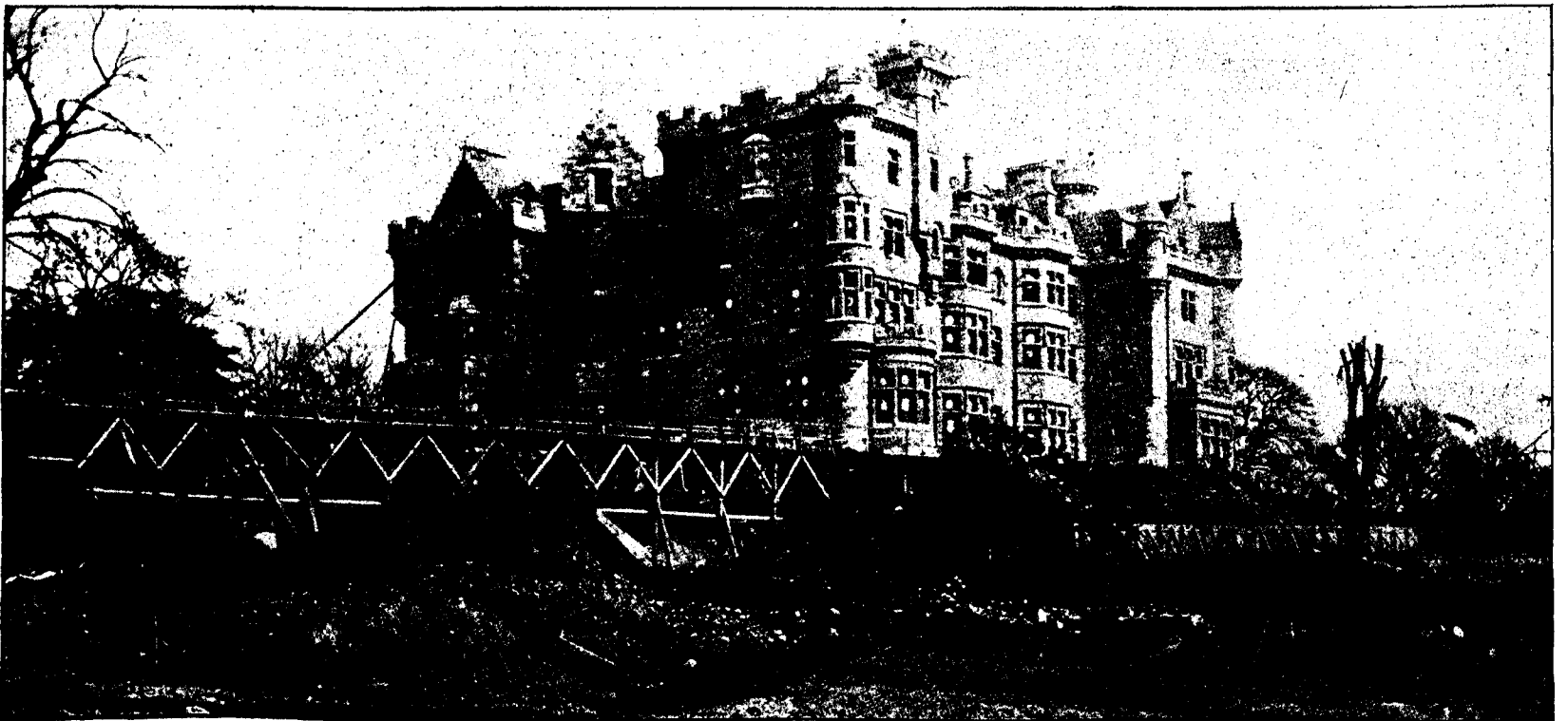
Jusqu'à hier, je me suis fort peu occupée d'une langue nouvelle : je ne trouvais très bien de la mienne, (sans calembourg, vous savez ;) plus que cela, quand j'entends un Canadien-français emprunter un seul mot d'une langue étrangère, je bondis comme j'aurais fait si un malotru eut frappé ma mère ; mais du moment qu'il s'agit d'une langue neutre, aussi étrangère à une autre qu'à la mienne, (toujours sans jeu de mots), j'en suis un peu... beaucoup.. pas du tout... Oh ! ne fronchez pas les sourcils, c'est une simple malice, mettons que je n'ai rien dit.

La Lumo, dont j'accuse réception, est un petit journal qui plaît à l'œil par sa... façade fraîche, neuve, originale. On voit tout de suite qu'il n'est pas banal, on l'ouvre, non pas avec insouciance ou contrainte, mais avec empressement et désir d'en absorber le contenu.

J'ai été charmée d'y trouver "Unepage des dames" cela lui donne un air de chez nous qui réjouit et nous fait convenir que La Lumo s'occupant spécialement de nous, il nous faut nous occuper d'elle.

Allons ! avec vous, aimable Parisienne (j'allais ajouter de Paris), je veux bien m'écrier : En avant, vous aussi, mesdames, à l'œuvre ! rallions-nous aux espérantistes nos frères ; suivez-moi, j'arbore le panache espéranto, mais suivez-moi de près et ne vous avisez pas de me laisser prêcher dans le désert, car je pourrais bien... y laisser ma vocation " espérantiste ! "

GILBERTE



SKIBO CASTLE.—RÉSIDENCE D'ANDREW CARNEGIE

CE QU'ON PENSE EN FRANCE DE NOTRE NOUVEAU MODE DE PUBLICATION

Une lettre de Paris nous apporte les encouragements suivants :

Le numéro de Noël du MONDE-ILLUSTRE est tout à fait réussi. Il y a là une très heureuse tentative de faire une revue, bien française d'allure, saine d'esprit, intéressante par le choix d'articles ou de romans déjà anciens et par la valeur littéraire des nouvelles ou des études inédites. Les illustrations nous plaisent beaucoup. Cela vaut largement les revues qui se publient ici dans des conditions analogues. Il y a cependant une différence : C'est qu'en France, on n'aime pas beaucoup rééditer ainsi des choses intéressantes (Vingt mille lieues sous les mers) ; on préfère mettre des fadasseries quelconques ; et ma foi, je trouve l'autre méthode, la vôtre, meilleure.

« Très bien, l'étude sur Rameau ; je l'ai entendue autrefois au Chat-Noir et j'ai encore dans les oreilles sa voix attendrie et simple. »

Paris, 6 janvier 1802.

L. L.

JEAN RAMEAU

(ÉTUDE LITTÉRAIRE)

«—Regarde comme c'est beau ! dit Pascal à sa femme.

« Le panorama de Paris se déroulait sous leurs yeux, comme une mer de pierre d'où jaillissaient, à perte de vue, des dômes, des tours, des flèches, cent monuments divers, profilant leur silhouette sombre sur le fond d'or du couchant. C'était d'abord le Panthéon voisin, avec sa ronde légère de colonnes levant au ciel leur dôme gris ; puis Saint-Sulpice et ses tours à balustres ; Saint-Germain, avec sa flèche courte et ses clochers tronqués ; Notre-Dame, accroupie et surveillant l'horizon avec ses deux têtes sévères ; Saint-Eustache aux lourds contreforts, pareils à des pattes décharnées ; Saint-Jacques, hérissé de monstres ; les Invalides, casqués de cuivre ; les pavillons du Louvre, les clochetons de la Trinité, les aiguilles à jour de Sainte-Clotilde, et l'Opéra, Saint-Augustin, l'Assomption, l'Arc de Triomphe, le palais du Champ-de-Mars, les minarets du Trocadéro, tant d'autres dômes inconus, tant d'autres tours innombrables, dont le troupeau grouillait à l'horizon, sous la garde majestueuse de la Tour Eiffel. Et, au nord, Montmartre fantastique, comme une vague énorme de maisons sur laquelle le Sacré-Cœur semblait un grand navire blanc. Puis, tout autour, au loin, perdu dans l'or du soir, le mont Valérien, Sèvres, Saint-Cloud, Châtillon, le cercle immense des collines portant sur leurs croupes des villes et des villages vaporeux, comme autant de ruches humaines au bourdonnement infini.

« O grand, ô troublant Paris ! . . .

« Pascal le regardait avec des yeux ardents, et il rêvait de le conquérir, de lui imposer son nom ; de le forcer bientôt à chanter sa gloire. »

Arrivés avec leurs espérances, ils trouvent en Paris le terrain nécessaire à la culture de leurs utopies. Bientôt Pascal aura l'idée d'être député ; son élection deviendra certitude et qui sait s'il ne pourrait pas devenir Président de la République. Mélanie Aubier appelée Madame la Présidente n'est pas une chose si extravagante, aussi c'est-il avec joie que nous assistons à leurs entretiens, que nous voyons leurs physiologies se réjouir à l'idée de semblables grandeurs.

«—Eh bien, j'en ferai ! se dit le nouveau politicien, avec résignation. Qui veut la fin, veut les moyens. Je chanterai les louanges des marchands de vins, moi aussi ! Je m'aplatirai de mon mieux devant la bêtise publique. Mais une fois à la Chambre, je tourne crânement ma casaque. Je crie mon opinion à tue-tête. Je dis leur fait aux sceptiques qui laissent tomber la France en décrépitude... Ah ! on me siffle, parbleu ! on m'empêche de parler au pays !... Bien ! je donne ma démission alors ! J'envoie une lettre aux journaux, une lettre soignée, un peu déclamatoire—la rhétorique,

ça porte toujours sur le peuple.—Et j'en appelle à tous les honnêtes gens !... Le coup des honnêtes gens ne rate jamais. Et c'est bien le diable si je ne suis pas lancé après cette aventure. Une fois lancé, je me rappelle que je suis avocat, et je plaide. Je plaide, je fais mon chemin, je deviens un affreux millionnaire, et j'attends que le pays me réclame pour présider à ses destinées. Il y vient peu à peu. A la rigueur, on pourrait lui rafraîchir la mémoire en faisant des discours, par-ci par-là, dans les banquets, dans les comices agricoles !... Et à nous les grandeurs enfin !... Tiens, Madame la Présidente ! Voilà pour te donner la force d'attendre. »

« Et Pascal embrassait Mélanie, vigoureusement, comme pour lui montrer l'ardeur qu'il mettrait à sauver la France, plus tard. »

Naturellement, tout près du Capitole est la roche tarpéienne, aussi nous allons assister à la décadence du Président et au retour de Madame la Présidente à son chevreau.

Dans toutes les phases du roman, Jean Rameau nous décrit exactement l'acheminement vers la folie des grandeurs, et nous pouvons assister à la destruction d'un cœur sincèrement et simplement épris, par les rêves de gloire, par les attraites de la terrible ensorceleuse. Pascal ne voit en sa femme que l'être qui doit partager sa folie, et qui n'ose pas contredire celui qui est son maître et qui la dompte, faisant disparaître ses doutes et ses pressentiments par de belles phrases.

Ouvrage excellent où l'auteur donne une leçon approfondie et documentée aux jeunes hommes ne rêvant que gloire et succès, et où il leur montre l'excellence de la vie simple et sans ambition de la campagne, ce qui d'ailleurs constitue le fond de presque tous les romans de Jean Rameau.

Il nous faudrait encore causer ici de *Mademoiselle Mur*, ouvrage plein d'harmonie et de descriptions pleines de charmes ; de *Plus que de l'Amour*, dont la publication est récente, et que l'on trouve chez tous les amateurs de bonne et saine littérature, dont on parle partout où l'on cause ; de la *Chevelure de Madeleine*, qui captiverait nos lectrices avec la douce mélancolie et la rêverie qui accompagne ces pages.

Son dernier né, publié en juin 1900, a pour titre *Le Dernier Bateau* ; l'on y retrouve la grâce littéraire, la hardiesse d'expression, la couleur locale, les traits pris sur le vif de toutes les autres œuvres de Jean Rameau.

En terminant cette étude, je ne veux pas laisser passer l'occasion qui m'est offerte de remercier Jean Rameau de l'accueil sympathique qu'il m'a toujours fait lorsque je me suis présenté chez lui, et du grand encouragement qu'il m'a donné, lorsque, voulant fonder les *Veillées Artistiques d'Asnières*, il m'accorda l'autorité de son nom pour mener à bien cette œuvre, aujourd'hui prospère, de décentralisation artistique et littéraire.

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.

FIN

ORIGINE DE LA MITRE DES EVEQUES

Nos lecteurs savent-ils quelle est l'origine de la mitre des évêques, et quelle était sa forme, au début de l'introduction du Christianisme ? Nous trouvons sous la signature du Dr Bougon, dans une revue de Paris, l'explication suivante :

Au début, les évêques portaient un bonnet avec une ganse ou ruban, faisant le tour de la tête, légèrement relevée en pointe au milieu, tant sur le front qu'en arrière. On voyait tout le bonnet qui couvrait le dessus de la tête. Plus tard, on releva de plus en plus cette ganse, de sorte que le bonnet fut presque complètement caché par elle. Aujourd'hui, c'est ce ruban primitif qui a pris un tel développement en avant et en arrière, que le bonnet a fini par disparaître complètement. Il n'existe plus pour ainsi dire, qu'à l'état virtuel, en doublant l'intérieur de la ganse primitive.

LE CHERCHEUR.

BIBLIOGRAPHIE

Les *Lectures pour Tous* sont aujourd'hui la revue populaire par excellence. Trois cent cinquante mille lecteurs—c'est-à-dire plus de quatre millions au bout de l'année—attendent, le 1er de chaque mois, l'apparition du numéro qui, pendant bien des soirées, les reposera des travaux de la journée.

Quelques heures d'attachantes lectures ! Est-il un délassement plus agréable ? Et l'intérêt qu'offre l'atreyante revue publiée par la Librairie Hachette & Cie, n'est pas tout entier dans son texte, toujours si varié et si captivant ; il provient aussi de son illustration qui fait passer sous les yeux du lecteur les scènes les plus saisissantes de la vie moderne à travers le monde entier.

LA DEMANDE

Lisette, nous nous connaissons,
Depuis tout près de deux années.
La vie est courte, nous passons
Et les fleurs sont vite fanées :
Pendant que l'avenir, pour nous,
Semble tissé de jours de fête,
Je vous envoie un billet doux,
Accompagné d'une requête.
Je vous ai rencontré, un soir,
Au bal, chez monsieur le notaire ;
Et, doucement, sans le savoir,
Vous m'avez plu, j'ai su vous plaire.
Puis, laissant librement germer
Cette fleur qui venait de naître,
Nous avons rêvé bien des fois,
Sous le ciel bleu, tous deux ensemble.
Ensemble, subissant ses lois.
Ma main dans votre main qui tremble,
Nous sentons l'amour, en vainqueur,
Nous prendre, dans son filet rose,
Et nous verser une liqueur :
Nectar, qui grise et qui repose.
Nous nous aimons, sans le cacher.
Mais il vient un jour, ô ma mie,
Où le cœur voudrait s'épancher,
Où l'âme, un instant endormie,
Sent sa flamme se rallumer ;
Au souffle d'une douce haleine.
Je cherche en vain à comprimer
Les élans dont mon âme est pleine :

.....
Voulez-vous être, pour jamais,
A mon amour, à ma tendresse ?
Que nous vivions, heureux, en paix,
Dans une éternelle caresse !
Voulez-vous, nous irons tous deux,
Au-delà du septième ciel,
Faire un voyage d'amoureux,
Là-haut, dans la tunc de miel ?
Que les doux liens de l'hymen
Nous réunissent, l'un à l'autre ?
C'est mon vœu le plus cher. Amen !
Répondez, est-ce aussi le vôtre
Voulez-vous, quittant votre nom,
Pour le mien, qu'on dise : madame ?
De grâce ; ne dites pas non.
Car cela briserait mon âme.

PAUL HYSSONS

Janvier 1901.

ERRATA

Dans l'étude littéraire sur Jean Rameau, à la page 654—3e colonne, il s'est glissé deux erreurs :

Ligne 31.—lire : *Hou premier, l'apeleron Poutoun* au lieu de : Mon poème, que j'appellerai : Poutoun !

Ligne 57.—lire : *Paris, capitale attirante comme l'aimant*, au lieu de : Paris, capitale attisante comme l'amant.



LE BAISER DE L'ANGE



QUI DONNE AUX PAUVRES PRÊTE A DIEU

Utopies d'hier, vérités aujourd'hui (1)

Les huîtres produisant des perles de deux millions sont évidemment plus rares que les Malpecques, mais on a trouvé des perles de très grande valeur dans diverses espèces de "pintadines" qui sont une variété de l'huître dite perlière.

Pour les pays où l'huître produit la perle, au Malabar, sur les côtes d'Afrique, les huîtres pêchées au filet ou à la drague, détachées au couteau par les plongeurs ou enfin, ramenées à terre par n'importe quel procédé, sont mises en tas, au soleil, et abandonnées jusqu'à ce que la putréfaction ait amené la complète désagrégation des tissus de l'animal.

A ce moment, les chercheurs de perles, dont l'industrie, si elle est moins périlleuse que celle des pêcheurs, est infiniment plus répugnante, entrent en scène. Ils fouillent cet immonde grouillement et en extraient les perles grosses ou petites, lesquelles, lavées, séchées et passées au crible, sont alors classées pour la vente.

Il n'y a pas que les pintadines qui recèlent la perle, et les huîtres ordinaires, quelle que soit leur espèce ou leur provenance, peuvent parfaitement en contenir, de très petites, il est vrai.

Il arrive, assez fréquemment même, que les amateurs de ce succulent mollusque, en trouvant en absorbant leur mets favori, et j'en ai moi-même trouvé une dans une huître de la variété dite Portugaise, que l'on pêche dans le golfe de Gascogne.

La perle est le produit d'une sécrétion de l'huître causée par une blessure, lésion de la coquille ou simplement par le désagréable contact qu'apporte au mollusque un corps étranger, introduit accidentellement dans sa coquille.

La superbe perle "artificielle," quoique nullement créée par une huître, dont fait mention le capitaine Nemo, est bien un produit de l'art et si l'on ne trouve pas fréquemment l'huître géante, capable d'engendrer une perle de six millions, on peut néanmoins, étant donné une huître de la plus grosse taille possible, la déterminer, assez facilement, à confectionner une perle énorme, absolument naturelle et qui a, si les influences auxquelles elle est soumise ne viennent pas l'entraver dans son accroissement, a chance d'atteindre le plus bel "orient," la plus belle "eau," termes qu'on applique à la perle parfaite, quelle que soit sa grosseur.

Les Chinois, qui ont à peu près mis tout en usage, avant nous ; les Chinois qui dans la confection des immenses vases de porcelaine, dits "impériaux" ont inventé le moyen de faire se développer, à l'intérieur des dits vases, une superbe floraison coralliforme, exigeant plusieurs siècles de travail continu, ont également trouvé celui de forcer l'huître à leur donner des perles énormes.

Voici le procédé qui, s'il n'est pas d'une très facile application, est, théoriquement du moins, extrêmement simple.

Une ou plusieurs huîtres pintadines, les plus grosses possible, sont maintenues sous l'eau, dans un espace défini, d'où elles ne peuvent sortir, et où ne peuvent pénétrer que les plongeurs chargés de la fabrication perlière, de l'élevage de la perle, s'il m'est permis de désigner ainsi cette curieuse opération.

Dans chacune de ces huîtres est délicatement introduit, entre la chair et l'écaille, un corps étranger quelconque, métal, os ou bois qui aura la forme que l'on désire donner à la perle, et une grosseur proportionnée à celle de l'huître sa nourrice.

L'huître, gênée par ce corps étranger, essaie par contractions successives de s'en débarrasser, mais, ne pouvant y parvenir, elle se résout philosophiquement à le rendre le moins possible incommode, en le polissant à l'aide d'une sécrétion spéciale, qui est d'essence à peu près semblable à celle que l'on extrait de l'écaille de certains poissons, l'ablette par exemple et à l'aide de laquelle on fabrique la fausse nacre dont on recouvre les fausses perles de verre soufflé.

Ces couches successives de nacre, appliquées sur le corps étranger, finissent en un temps assez long, plusieurs années, par constituer une superbe perle, de dimensions extraordinaires et d'une valeur considérable.

Mais les causes de destruction pouvant intervenir au cours de cette formation sont tellement nombreuses que l'éducation de l'huître perlière, et le façonnement de la perle, sont d'ordre absolument chinois.

Mais pourquoi cette curieuse propriété que possède l'huître de se défendre ainsi contre un ennemi intestinal ne serait-elle pas industrialisée, dans ce temps de poursuite à outrance de tous les procédés "payants" ? Pourquoi, quand les scaphandres, les bateaux plongeurs, rendent la reconnaissance des fonds sous-marins si facile à effectuer, ne pas essayer cette exploitation dont l'huître fait tous les frais et qui n'exige que du temps ? Pourquoi, enfin, serait-il téméraire de penser à établir, dans un endroit propice à sa culture : un fonds tranquille et limpide, une véritable colonie d'huîtres géantes exclusivement affectées, loin de toutes causes de destruction, à la confection de perles non moins géantes ?

Les Chinois, dont nous parlions plus haut à propos de vases géants—dits impériaux—après avoir revêtu ces vases du délicat niellage métallique qui doit constituer le cloisonnement, et rempli d'émail les dessins, mettaient ces vases à la mer, sur un fonds de corail rose dont ils laissaient pénétrer, par l'orifice du vase renversé, quelques ramifications. Abandonnée à elle-même, et aux soins des intelligents polypes, pendant plusieurs centaines d'années, cette originale fabrique, quand les plongeurs affectés à sa surveillance avaient constaté l'achèvement de l'œuvre des coraux, rendait au jour les vases que de précédentes générations lui avaient confiés.

Débarassés alors, intérieurement et extérieurement, de la gangue épaisse de végétations et de coquillages qu'y avait accumulé le temps, mais ayant grand soin de conserver intacte la végétation coralliforme qui en remplissait la cavité, les vases retournaient à la porcelainerie. Un nouveau poli avait le cloisonnement en le mettant à l'affleurement de l'émail de remplissage. Un autre émail, de couverture celui-là, était appliqué sur le tout, et cet extraordinaire objet d'art, produit de la collaboration de la nature avec l'homme, s'en allait garnir quelque palais impérial.

On comprend la stupéfaction de tous ceux qui, sachant le travail si lent des polypes coralliformes, constataient que la panse du vase, atteignant quelquefois 6 pieds de haut par 3 de large, en était hermétiquement remplie, alors que l'orifice, relativement étroit, laissait insoluble ce problème déconcertant. A ces chefs-d'œuvres de patience chinoise, qu'ont accomplis plusieurs générations d'hommes et des milliers de générations polypières, ne pourrait-on opposer, tel le capitaine Nemo, les fabriques sous-marines de perles géantes—qui, elles—ne demanderaient que quelques années, pour livrer des produits ayant atteint leur complet développement ?

LOUIS PERRON.

LA SCIENCE AMUSANTE

LE CAMPHRE

Placez, à la surface de l'eau contenue dans une cuvette, des morceaux de camphre d'inégale grosseur, et reproduisant la forme d'un scorpion, par exemple. Au bout de quelque temps, l'animal commence à se mouvoir dans le liquide ; vous le voyez agiter ses pattes, comme s'il essayait de nager, et replier convulsivement sa queue.

Voilà, n'est-il pas vrai, une expérience bien simple, quelques personnes pourraient même la trouver insignifiante. Eh bien ! je désire vous montrer au contraire, ami lecteur, qu'elle peut être pour nous l'objet d'une intéressante étude.

1o. Notre scorpion nage sur l'eau ; la densité du camphre est donc inférieure à celle de ce liquide ; d'autre part, les morceaux de camphre y plongent presque en-

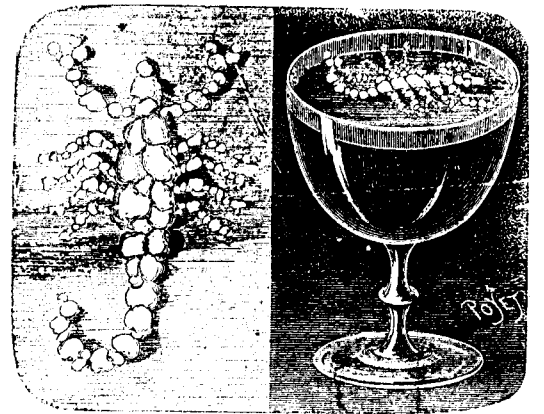
tièrement ; cette densité est donc très voisine de celle de l'eau. Elle est, en effet, de 0,995, celle de l'eau étant prise pour unité.

2o. L'animal ne fond pas dans le liquide : le camphre est donc insoluble dans l'eau ; si nous l'avions mis dans l'alcool, nous aurions, au contraire, constaté que l'alcool dissout le camphre.

3o. Si les divers morceaux du scorpion restent juxtaposés, à la place où nous les avons mis, et semblent être collés les uns aux autres, c'est qu'ils sont reliés par suite de la formation des ménisques liquides autour de chacun deux, ménisques produits par la force de la cohésion.

4o. Enfin, si le scorpion exécute les mouvements qui font l'objet de notre expérience, c'est que le camphre émet des vapeurs, même à la température ordinaire ; ces vapeurs, en s'échappant, trouvent dans l'eau une résistance suffisante pour faire mouvoir les morceaux de camphre.

5o. Ajoutons que, pour que notre scorpion se démène avec plus de furie, nous n'avons qu'à en approcher une allumette enflammée ; il prend feu aussitôt et semble se débattre dans d'atroces convulsions. Nous démontrons ainsi que le camphre est combustible, et nous pourrions, en hiver, utiliser cette propriété pour mystifier nos amis, à qui nous annoncerons que nous pouvons faire brûler de la neige. Il nous suffira de mettre du camphre en poudre dans un trou fait dans une bou-



le de neige, sans que l'œil le plus exercé puisse découvrir la supercherie, et d'y mettre le feu, au grand étonnement de l'assistance.

Vous voyez qu'en regardant notre expérience sous ses diverses faces, nous pouvons apprendre bien des choses intéressantes ; rien ne nous empêche de pousser plus avant et d'étudier le mode de fabrication du camphre ; nous verrons, par exemple, qu'il s'extrait d'une sorte de laurier qui croît au Japon, le *laurus camphora*, nous étudierons les opérations du raffinage, etc., etc. Son extrême volatilité, démontrée par notre expérience d'aujourd'hui, indique que nous devons le conserver dans un lieu froid et dans des vases bien bouchés. C'est, du reste, grâce à cette volatilité que le camphre empêche la décomposition des corps, autour desquels il produit une atmosphère odorante qui détruit les microbes de l'air, et qu'il vous permet, mesdames, de conserver à l'abri des mites, vos lainages et fourrures pendant la saison d'été. Je passe à dessein, les emplois du camphre dans l'industrie, notamment pour la curieuse fabrication du *celluloid*, ainsi que ses applications en médecine, me bornant à rappeler qu'il est la base de la méthode Raspail, si longtemps populaire, et j'espère que notre petite causerie vous aura démontré la vérité de cette pensée de Bacon : Rien, pour l'observateur, n'est muet sur la terre.

TOM TIT.

PENSÉES SUR LA MODE

La mode ne change que pour changer.

Quelque ridicule que soit la mode il est encore plus ridicule de ne pas la suivre.

Il est impossible de se faire une idée des sacrifices que les femmes peuvent s'imposer pour parvenir à suivre les modes ; elles s'élèvent parfois jusqu'à l'héroïsme, et se privent des choses qui paraissent les plus indispensables.

(1) Analyse et vérification de faits, utopies au moment où ils furent énoncés dans les romans de Jules Verne, mais devenus aujourd'hui d'incontestables vérités.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

J'ai sept pieds, cher lecteur ; j'apporte la lumière
 Dans le sein des palais comme dans la chaumière.
 Je deviens, moins deux pieds, un interstice étroit,
 Qui peut facilement donner passage au froid ;
 Un tribut annuel. J'ôte un pied ; avec quatre,
 J'invite allègrement l'écolier à s'ébattre ;
 D'un bâtiment marchand je suis la cargaison ;
 Ce que fait l'herboriste en propice saison ;
 Un illustre Troyen ; de plus, ce qui respire.
 Je n'ai plus que trois pieds, et je suis un navire ;
 Au cheval un objet forcément adhérent ;
 Epoque où le soleil est toujours plus ardent ;
 Fantastique figure. Or, à deux pieds réduite,
 Je devins de la gamme une partie ; ensuite,
 Un pronom personnel ; une conjonction ;
 Puis préposition, enfin négation.

Le deuxième s'y révèle
 De bien différentes façons.

Enfin le total, tout l'atteste,
 Si l'on en abuse, est malsain,
 A plus d'un homme il fut funeste
 Enfin le total, tout l'atteste,
 Empoisonne comme la peste
 Tout entier l'organisme humain.
 Enfin le total, tout l'atteste,
 Si l'on en abuse, est malsain.

LE PROBLÈME DE LA SOMNAMBULE

J'avais tiré au sort au chef-lieu du canton un bon
 numéro qu'on avait épinglé à mon chapeau, mais d'où
 il avait disparu le lendemain matin, lorsque je voulus
 retourner au village. Impossible de me rappeler mon
 numéro, qu'allait dire papa ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES QUI ONT PARU DANS LE No 926

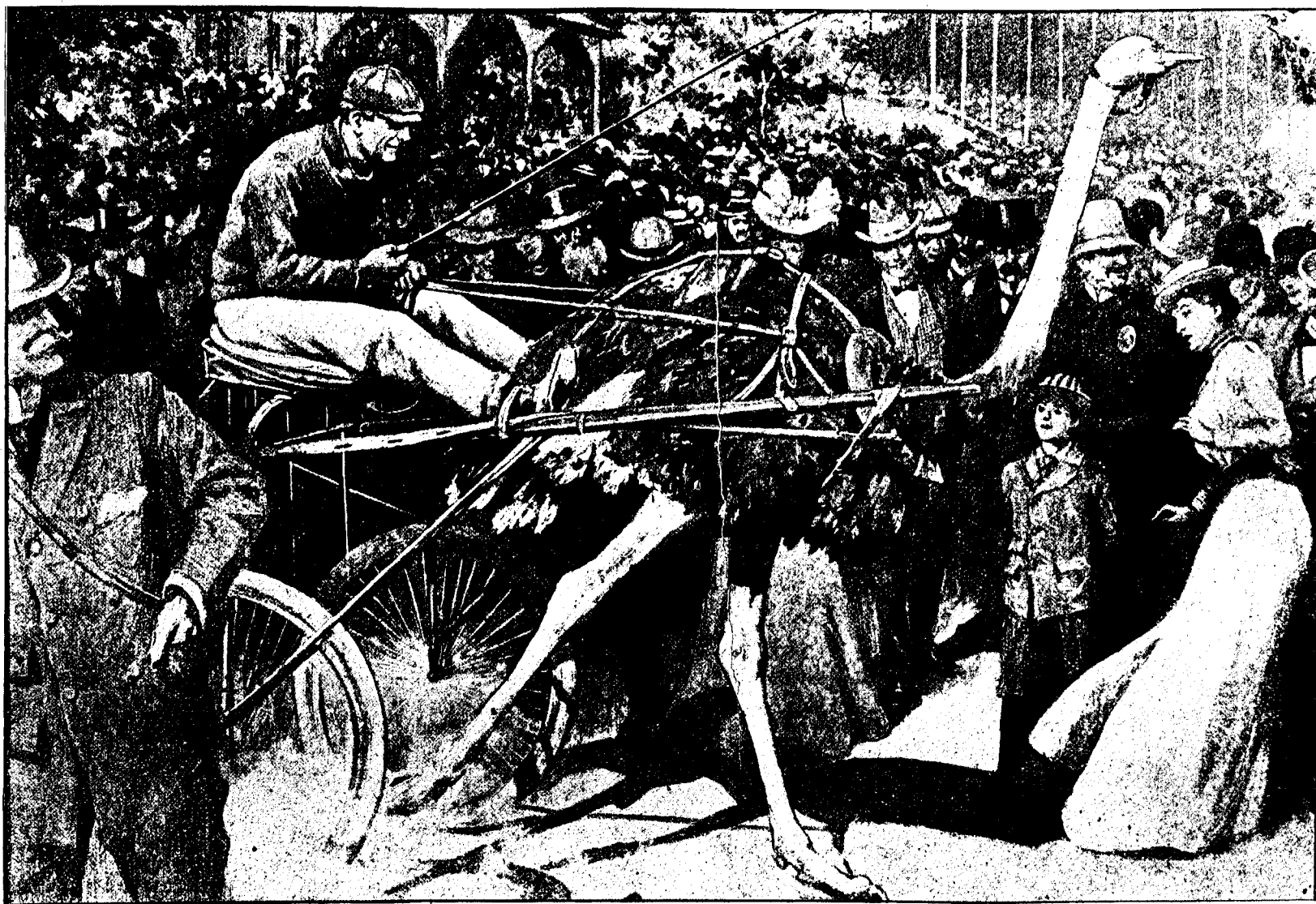
Logogriphe.—Tambour ; amour.

Mathématiques.—On trouve que les 3 mètres 5/7
 coûteront 33 fr. 43.

Mots carrés.— F A L O T
 A L I C E
 L I M E R
 O C E A N
 T E R N E

DU CHOIX D'UN JOURNAL DE MODE

Plusieurs lectrices nous demandent notre avis sur
 le choix d'un journal de modes. Nous nous sommes
 renseignés avant de recommander un journal spécial
 quelconque et nous nous sommes informés s'il y avait
 utilité de faire usage d'un journal hebdomadaire.



SPORT AMÉRICAIN.—Une autruche trotteuse, qui dans une course, en Floride, a couvert 1600 mètres [1 mille] en deux minutes.

CHARADE

D'un premier j'aime l'atmosphère
 Pleine de suaves senteurs
 (O parfum qu'à tous je préfère),
 D'un premier j'aime l'atmosphère,
 Où tout respire le mystère,
 Et les accords de ses chanteurs :
 D'un premier j'aime l'atmosphère
 Pleine de suaves senteurs.

Le deuxième s'y révèle
 De bien différentes façons.
 Tantôt il est plein, tantôt grêle,
 Le deuxième s'y révèle
 En un immense pêle-mêle
 (O délicieuses chansons) :

—Ecris à la préfecture, me conseillait-on.
 —Promets un franc à Saint-Antoine de Padoue.
 —Réveillons la somnambule de la foire.

Ce que je fis. Et après lui avoir passé mes deux
 francs et mon chapeau, sur lequel sa main extra-lucide
 trouva l'épingle qui était restée, voilà ce qu'elle me
 dit :

Vous avez perdu un numéro de trois chiffres, tombé
 par terre dans l'auberge. Un homme brun l'a ramassé,
 déchiré en deux et allumé sa pipe avec.

Mais chacun des deux morceaux portait un nombre
 entier ; faites le carré de l'un, déduisez-en le carré de
 l'autre, et vous aurez retrouvé le nombre cherché.

Bien,—mais où trouver les deux nombres brûlés
 Dans une lettre reçue le lendemain, d'une grande
 fête nationale.

Déterminer le nombre demandé, et, démontrer que
 la somnambule a dit vrai.

Non, nous répondent les personnes que nous avons
 questionnées, attendu que la mode ne change pas tous
 les huit jours.

Ce qu'il faut recommander avant tout, c'est un
 journal pratique, coûtant peu, et donnant un ensemble
 suffisant de modèles de Modes, Lingerie, Chapeaux,
 etc., d'un usage courant, habillant modestement, et
 consacrant une grande part aux dessins et explications
 concernant les petits Travaux de Mains.

Le journal *La Saison*, 30, rue de Lille, à Paris,
 semble réunir ces avantages, attendu qu'il ne coûte
 que sept francs l'an pour Paris ; huit francs pour les
 Départements, et il remplit bien les conditions énumé-
 rées ci-dessus.

Lisez le *Pionnier* de chaque semaine, le champion
 irréductible de la campagne anti-impérialiste.

MISSIONS CANADIENNES

PROMENADE AUTOUR DE SAINT-ALBERT

Par le R. P. L.-S. Culerier, Oblat de Marie-Immaculée

Pinguicent speciosa deserti
Et exultatione colles accingentur...
[Ps 64.]

La colline de Saint-Albert mire son front dans un modeste lac où viennent s'abreuver les bestiaux qui errent autour des habitations. D'innocentes créatures telles que celles qui réchauffèrent de leur haleine le berceau de Jésus, un bœuf, un cheval ou plutôt un âne (1) et des moutons broutent sur les pentes des monticules une herbe desséchée par l'automne. Des enfants, en qui le vénérable Mgr Grandin découvre avec joie les futurs prêtres de son diocèse, s'amuse à faire flotter un morceau de bois sec sur les eaux. Tel est le spectacle que j'ai sous les yeux en écrivant ces lignes.

* *

Remontons d'un demi-siècle en arrière ; comparons le présent au passé.

Il n'y avait rien ici il y a quarante ans : pas d'églises, pas de couvent, pas d'évêché, pas de séminaire, pas de village... seulement quelques loges de sauvages et des buffalos.

* *

Voici dans quelles circonstances eut lieu la fondation de la première cité épiscopale de la Saskatchewan.

Vers la mi-janvier 1861, Mgr Taché et le R. P. Lacombe se rendirent du lac Sainte-Anne à Edmonton. Après avoir longtemps voyagé dans les bois, ils atteignirent le sommet du coteau, là où se trouve la vieille cathédrale. Ils parlaient sans doute de l'avenir du pays comme nous faisons de son passé. Ils s'arrêtèrent. Tout était glacé et couvert de neige, mais, pour des gens fatigués de la monotonie de la forêt, tout était enchanteur.

Durant le séjour de l'évêque à la mission du lac Sainte-Anne, on avait décidé de fonder une mission nouvelle à proximité d'Edmonton, dans un endroit propice pour la culture.

[1] Les petits chevaux du pays, *cayous* ne diffèrent pas beaucoup de l'âne.

«—N'est-ce pas une belle place ici ? dit le R. P. Lacombe.

«—Certes ! nous n'avons rien vu de plus beau depuis notre départ du lac Sainte-Anne.

«—Si nous choisissons cet emplacement...»

Après quelques moments de silence et de prière, l'évêque planta son bâton dans la neige en disant : « Ce sera ici ! » et, au mois d'avril suivant, on commençait les travaux. On eut soin, plus tard, de placer le maître-autel de la cathédrale actuelle, vers l'endroit où Mgr Taché et le R. Père Lacombe s'étaient arrêtés.

Les premières messes dites sur cette colline, furent célébrées sous la tente, en attendant qu'il y eût une maison bâtie. Puis la sacristie actuelle, basse d'étage avec ses petites fenêtres carrées de seize pouces d'arc, servit d'église. C'est là que Mgr Grandin fut solennellement reçu en 1868.

Ce jour-là, le R.-P. Rémas fit un discours dont une phrase restera célèbre. Il s'exprimait ainsi :

Hélas, bien des fois depuis quinze ans, j'ai dit : Qu'on nous donne donc un évêque et nous ferons des merveilles, tout changera, tout grandira. Dieu soit loué ! Aujourd'hui, nous sommes exaucés.

* *

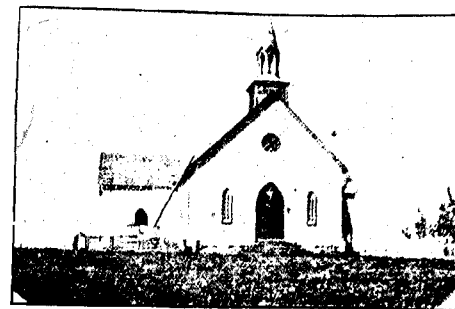
Jusqu'alors, l'unique évêque avait été Mgr Taché, de résidence à Saint Boniface. Il fallait six mois pour avoir une décision du prélat. Dans ces conditions, situés à l'extrémité ouest du diocèse, les quatre ou cinq missionnaires de ce pays ne pouvaient rien faire de solide et de durable.

En 1868, Mgr Grandin, élu coadjuteur de Saint-Boniface, venait résider ici. Le prélat logea d'abord dans une vraie bicoque en troncs d'arbre sommairement équarris.

* *

La cathédrale fut bâtie par les missionnaires Oblats, Pères et Frères. Le Frère Bouves en fut l'architecte et l'entrepreneur. Sous sa direction tout le bois requis pour la construction fut scié à la main. Les pierres pour les fondations furent extraites par les novices et les Frères. Ceux qui, comme les PP. Doucet, Blanchet et Van Tighem, devaient travailler à l'édification du temple spirituel, débutèrent dans les travaux matériels de la cathédrale.

L'église s'éleva et se meubla peu à peu. Les peintures qui ornent le fond du sanctuaire ne datent que



Cathédrale de Saint-Albert

de vingt ans. Les anges sculptés sont l'œuvre d'un Frère convers. A juger de l'intérieur par le dehors, on n'espère pas trouver d'œuvres d'art dans le sanctuaire : les missionnaires ont d'abord visé au solide ; puis ils ont pensé à l'agréable, et ils ont réussi à se le procurer.

Cet édifice a reçu, à diverses époques, la visite de personnages distingués dans l'Etat et dans l'Eglise. En 1884, le lieutenant-gouverneur Dewdney ; en 1894, lord Aberdeen, gouverneur-général du Canada ; en 1900 lord Minto, aussi gouverneur général, passèrent à Saint-Albert. Des visiteurs ecclésiastiques vinrent aussi. Plusieurs évêques honorèrent, en 1892, Saint-Albert de leur présence et ils y célébrèrent, le 29 mai, les noces d'or des Missions du Nord-Ouest.

* *

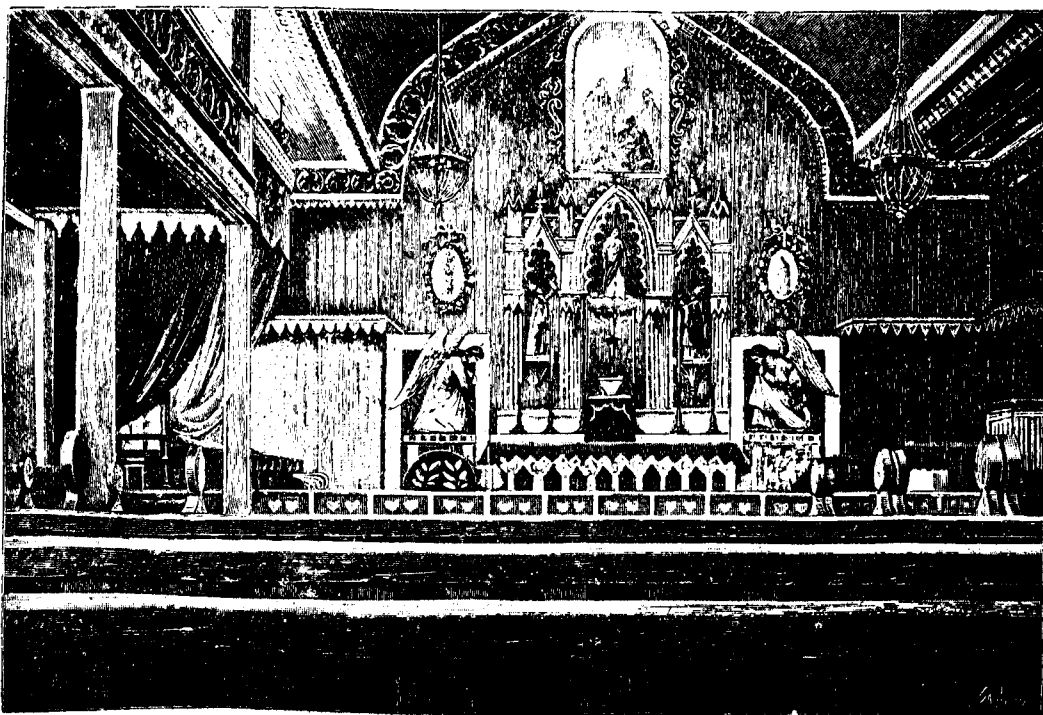
Le premier missionnaire du diocèse fut M. Thibault, qui séjourna environ trois mois dans ces régions en 1842 et qui y fonda la première mission. Le cinquantième anniversaire de ce glorieux événement amena à Saint-Albert la plupart des anciens apôtres du pays : NN. SS. Lafèche, Taché, Grandin, et les RR. PP. Lacombe, Rémas, Vegreville.

Mgr Taché avait vu, trente ans auparavant, les humbles débuts de cet évêché. Que de changements depuis ! Sa tente de missionnaire avait fait place à une maison spacieuse, et un millier de fidèles se pressaient aux abords de l'église. Un couvent avait été construit. Des accroissements prodigieux avaient succédé aux semis invisibles des dix premières années. Le R. P. Rémas avait bien prophétisé en disant : « Qu'on nous donne un évêque et nous ferons des merveilles ! » Les espérances les plus optimistes de Mgr Taché étaient de beaucoup dépassées. Et que n'eût pas dit le saint archevêque s'il lui avait été donné de voir ce qui s'est fait depuis moins de dix ans !

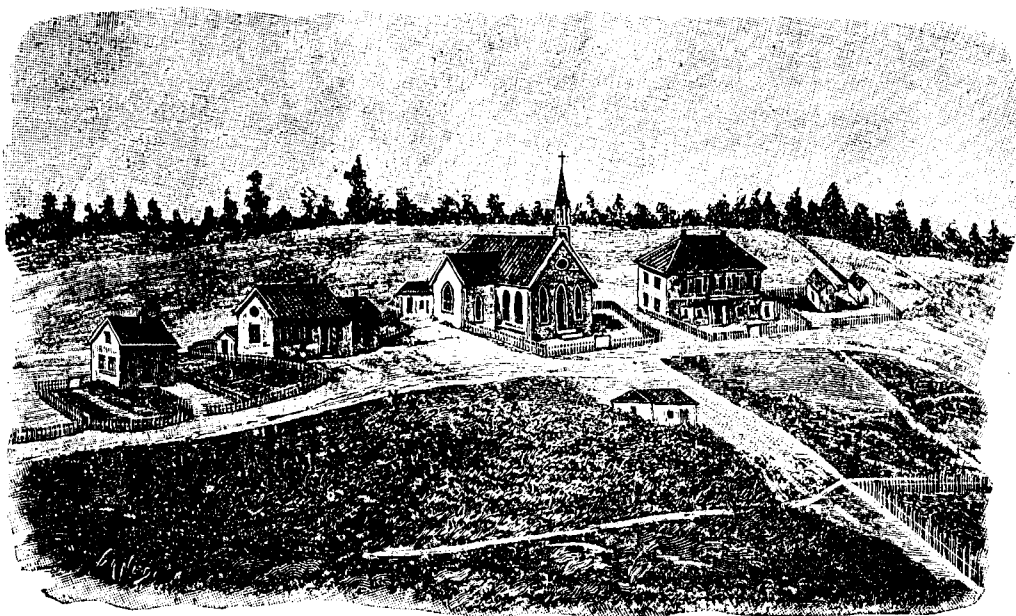
* *

Ce que Mgr Taché ne peut revoir parmi nous, Son Excellence Mgr le délégué apostolique l'a admiré naguère. En présence du représentant du Saint-Père, Mgr Grandin a rappelé ce qu'étaient les missions primitives.

« Une baraque en bois ordinairement de 20 pieds sur 30 contenait à l'ure de ses extrémités une alcôve que l'on tenait aussi propre que possible ; là se trouvaient l'autel et un petit tabernacle renfermant le Dieu de Bethléem, qui venait partager notre pauvreté et la rendre supportable, sinon aimable. Cette alcôve était en planches, quand nous en avions, quelquefois en toile ou en un tissu moins solide encore. La maison servait à toutes les fins : on y trouvait un atelier de menuiserie, la cuisine, la salle de réception des sauvages et des autres visiteurs. Elle servait d'église quand l'alcôve était ouverte : c'était là notre réfectoire et le dortoir. La toiture de la maison était faite de morceaux d'écorce de bouleau, recouverts de terre. Les lits consistaient en peaux de buffles ou de caribous étendues sur le plancher. On s'y couchait enveloppé d'une couverture, et on trouvait que l'heure



Intérieur de la Cathédrale de Saint-Albert



Collège Evêché Eglise Couvent

MISSION DE SAINT ALBERT

du lever arrivait trop vite, quand même. Une fois levé, on transportait au grenier, quand il y en avait un, les peaux et les couvertes, ou bien on les roulait le long de la muraille. Les vitres des fenêtres n'étaient que de grossiers parchemins ; c'était un luxe inouï qu'un carreau de verre au milieu. Les portes tournaient sur des gonds en bois de bouleau durci au feu ; les loquets étaient formés aussi de morceaux de bouleau et des ficelles les faisaient manœuvrer. C'est ainsi qu'ont commencé tous les établissements du Nord-Ouest."

* * *

Peu de missionnaires, témoins des jours anciens, survivent encore.

L'auguste prélat qui évoquait ces touchants souvenirs, le cher et vénéré Mgr Grandin, fut vingt-cinq ans évêque avant de pouvoir porter tous les insignes épiscopaux dans sa cathédrale, tant l'édifice primitif était exigu.

(A suivre)

LE TIR AUX NUAGES

Il n'y a pas longtemps encore, bien des gens secouaient la tête avec une incrédulité mêlée de pitié, lorsqu'on leur parlait de la possibilité de détourner les orages en tirant des coups de feu dans les nuages. Les sceptiques mettaient cette idée en parallèle avec celle de vouloir calmer les flots irrités en y versant de l'huile. Et cependant, des recherches pratiques faites dans les deux sens, ont donné des résultats remarquables.

Considérons aujourd'hui une de ces deux merveilles : celle qu'on désigne sous l'appellation de tir aux nuages ou au mauvais temps.

Quel est l'agriculteur qui, en certains jours critiques, n'aurait pas souhaité pouvoir étendre une toiture au-dessus de ses guérets et protéger ainsi sa récolte contre les nuages menaçants ? D'un autre côté, il aurait aussi, sans aucun doute, voulu pouvoir attacher à la voûte céleste un arrosoir pour faire tomber sur ses champs, comme par enchantement, une pluie bienfaisante.

Mais, quelque progrès que l'homme ait pu accomplir jusqu'ici, il n'a pas encore dompté les éléments au point de pouvoir faire la pluie et le beau temps, et le produit de la terre reste toujours à la merci des intempéries, et l'éventualité de voir les plus belles moissons ravagées par la grêle avant d'être rentrées reste toujours à redouter.

Il est vrai que, contre les dégâts excessifs causés par ces phénomènes de la nature, nous avons inventé l'assurance contre la grêle ; mais c'est à peine si cette

assurance peut nous dédommager des pertes éprouvées avec tous les ennuis qu'elles entraînent à leur suite. Ensuite, il ne manque pas de gens qui se feraient couper le petit doigt plutôt que de s'assurer, et ils sont plus nombreux qu'on ne le croit. Mais, si le tir à la grêle aussi coûte de l'argent, du moins a-t-on ici affaire à des choses palpables que l'on peut attaquer de front.

Si l'on doit se procurer l'outillage nécessaire, du moins a-t-on quelque chose pour son argent, et l'on n'a pas, comme dans l'assurance, à payer chaque année une somme pour parer à une éventualité qui peut ne se présenter qu'une seule fois et même pas du tout.

Considérées aussi à un point de vue scientifique, les expériences de tir à la grêle ne sont pas dépourvues d'intérêt. Elles ne sont, du reste, pas de fraîche date.

Un officier de marine d'autrefois, le marquis de Chevrères, était tellement convaincu de la vérité de ce fait que le tonnerre du canon calmait les tempêtes sur mer, qu'il se servait de ce moyen pour combattre les orages et la grêle sur ses terres du Mâconnais, ce à quoi il dépensait de deux à trois quintaux de poudre par an. Si l'on en croit les gens du pays, le résultat de ces expériences devait être satisfaisant, car, après la mort du marquis, on continua de tirer sur les orages et, en 1806, cette pratique était en vigueur dans plus de douze communes de France. A cet effet, on se servait exclusivement de mortiers que l'on montait et déchargeait sur des hauteurs.

De nos jours, c'est surtout dans la Haute-Italie et la Styrie que l'on a élevé ce genre de tir à la hauteur d'une institution, et cela d'une manière tout à fait rationnelle et scientifique. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un journal italien à propos d'un résultat assez remarquable ainsi obtenu : " Entre les 4 à 6 juillet, notre zone a été visitée par de violents orages que l'on a combattus partout avec grand succès ; à un signal donné, toutes nos stations de grêle furent mises en batterie, les cloches sonnèrent à toute volée et aussitôt eurent lieu les premières décharges. A Fioletto, les 43 stations tirèrent quelque chose comme 90 coups, soit 1,100 en tout."

A Collalto, à Barco et à Mandre, etc., 40 autres stations tirèrent plus de 3,000 coups et les autres stations travaillèrent dans la même proportion. Malgré de gros nuages chargés de grêle, pas un grêlon n'en tomba. Ces nuages furent bien plutôt déchirés par les détonations et se résolurent en une pluie continue. C'est un fait aujourd'hui établi que tous les districts d'Autriche et d'Italie, où le tir à la grêle a été adopté, n'ont plus été visités par la grêle depuis plus de trois ans, aussi y voit-on se former de toutes parts des associations pour se procurer des mortiers à grêle,

Cette pièce ingénieuse est disposée sur un affût en bois, elle consiste en un tube en tôle d'environ six pieds de long et la charge est de poudre seulement. Les personnes compétentes assurent que chaque mortier exerce une action efficace sur un périmètre d'environ 600 verges.

En Autriche, chaque station de tir consiste en un bâtiment en bois dans lequel sont remis douze pesants mortiers dont les munitions sont déposées dans un réduit ou hutte situé à proximité. Un corps de vigneron volontaires est chargé de mettre le feu aux pièces. Chacun de ces réduits est desservi par six hommes. On a fait aussi récemment des expériences avec des fusées qui désagrègent les nuages de grêle. Cette expérience, si elle donne de bons résultats, serait encore préférable, à cause de son peu de frais.

EXPÉRIENCE DE CHIMIE

Péron, le jeune naturaliste enlevé prématurément à la science, qui rédigea, avec autant d'autorité que d'esprit, le *Voyage de découverte aux terres australes exécuté par l'ordre du Premier Consul de 1800 à 1804*, Péron, dis-je, raconte, entre autres épisodes de son séjour en Malaisie, une singulière expérience de chimie à la cour d'Amadina, roi de l'île de Sabon.

Ce prince, curieux comme tous les sauvages, était allé au-devant du voyageur, pour être des premiers à fureter dans la case où Péron avait rangé ses bagages, disposé ses collections et déballé ses divers instruments, ustensiles et objets dont il se servait tous les jours.

Pour empêcher le royal visiteur de porter un peu partout ses mains indiscrettes et rapaces, Péron fixe aussitôt son attention, en lui montrant dans l'obscurité un bâton de phosphore. Cette subite incandescence, auréolée de bleuâtres lueurs, émerveille le noir monarque. Il trépigne de joie et d'impatience, il veut que Péron lui donne sur le champ le façon qui recèle ce foyer de lumière. Il offre en échange des poulets, des porcs, des moutons, le sac à bétel dont il ne se sépare jamais, suprême sacrifice, jusqu'à une piastre d'Espagne, toute neuve et toute brillante, qui n'a pas encore circulé.

— Voyons, dit le roi, tu ne peux me refuser.

Péron finit par céder : seulement, au lieu d'abandonner au solliciteur tout le bâton de phosphore qu'il réclame, il ne lui en laisse emporter qu'un fragment de cinquante millimètres de long ; encore l'enveloppe-t-il avec précaution d'un linge mouillé et recommande-t-il expressément au roi d'éviter tout frottement.

Notre sauvage, enchanté, enferme aussitôt dans son sac à bétel cette précieuse acquisition, embrasse Péron sur le nez pour lui marquer plus spécialement toute sa considération et rentre avec son escorte sous la hutte qui lui tient lieu de palais.

Mais il n'y est pas depuis dix minutes que le naturaliste entend sortir de l'enceinte royale des hurlements atroces. Il y court ; et qu'aperçoit-il ? Des courtisans d'Amadina qui se tordaient sur le sol, s'efforçant d'y étouffer la flamme attachée à leurs doigts. Le prince avait voulu renouveler l'expérience qui avait si bien réussi à Péron ; mais, en homme avisé, il s'était soigneusement gardé de manier lui-même le bâton de phosphore ; il s'était fait remplacer par les seigneurs qu'il honorait le plus de sa confiance.

(*Journal des Voyages*).

HENRY DURWARD.

PENSÉE EFFRAYANTE

Que de cas mortels de consommation se sont produits qui auraient pu être évités avec le *Baume Rhumal*.

SUITE DE TRAVAUX EXCESSIFS

A la suite de travaux excessifs beaucoup de personnes perdent l'appétit. Elles doivent faire usage des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, qui leur rendront l'appétit et le bonheur.

ECHOS DE LA MODE

On est en pleine saison, comme on dit là-bas, de l'autre côté de l'océan. Montréal sourit dans sa beauté, les salons ruissellent sous le jet des lumières, le feu des bijoux et l'éclat des toilettes. La coquetterie semble vouloir dominer de plus en plus, dans les flots vaporeux de la gaze, des soies, elle lève haut la tête. Admirons-la.

GRAVURE No 1

Toilette en mousseline de soie noire. Jupe froncée, cerclée aux hanches, au milieu et vers le bas, d'un dentelé en ruban de velours coalisé dans des incrustations de grosse guipure noire. Corsage-blouse décollé, avec bordure drapée; il est orné, ainsi que les manches demi-longues, de mêmes motifs en ruban de velours et guipure semblables à ceux de la jupe, le bas de la manche forme un haut volant. Ceinture de velours.

Matériaux : 10 verges mousseline noire, 12 verges ruban noir.

GRAVURE No 2

Boléro en velours miroir gris; il est plissé, avec devants formant des pattes découpées au bas et bordées de fourrure. Plastron incrusté de losanges en guipure. Grand col découpé en longues pattes, doublées de guipure et bordées de zibeline; ce col fournit un col évasé et roulé. Manche plissée, écourtée sur un bas de manche en guipure, découpé en pattes pour laisser passer des crevés de soie blanche.

Matériaux : 4 verges velours gris, une verge de guipure, une verge et demie soie souplée.

Corsage blouse en taffetas rose, drapé devant et retenu au milieu par un groupe de pattes brodées en velours assorti. Quelques pattes de même genre sont disposées en corselet ouvert. Grand col plissé et bordé de fourrure. Manche bouffante serrée au bas dans un haut poignet orné de pattes brodées.

Matériaux : 3 verges de taffetas, 2 verges de velours bordé.

Il y a présentement une tendance très marquée à supprimer toute garniture ou volants qui ondulaient autour des jupes et sur les épaules.



No 2

BLOUSES DE TOILETTE

No 3

GRAVURE No 3

On a imaginé des garnitures plates, faites de ces mêmes volants en biais. On les met au bas des jupes, on en fait des collets, des parements, et... on appelle cela des pélerines.

Un modèle d'une invention intéressante : c'est du vison fendu de place en place en larges boutonnières dans lesquelles on passe un ruban de satin souple de même teinte que la fourrure. La fermeture se fait à gauche, sous une coquille de ruban. Dans le haut, à l'empiecement, une série de pattes en velours alternées forme une sorte de treillage. A travers ces pattes on passe une sorte de broderie genre ancien. Grand col retourné. La manche est ample et serrée au poignet par des découpures dans lesquelles passe le ruban de satin. Une écharpe froncée en satin souple entoure la taille et se termine par une boucle sur le côté.

CONSEILS DE LA CUISINIÈRE

Gelée de poisson.—Mettez oignons et carottes coupés en tranches dans une casserole foncée de beurre frais, joignez-y persil et ciboules en bouquet, thym, laurier, ail et des débris de poisson; mouillez le tout avec un peu de bouillon de poisson. Quand il sera tombé à glace, vous détacherez cette glace du fond de la casserole et ajouterez autant de bouillon de poisson que vous jugerez à propos pour ce que vous voulez faire. Après une heure de cuisson, vous passerez le tout dans le linge mouillé et le ferez réduire.

Glace sans œuf.—Prenez 1 grande cuillerée à thé de gélatine et $\frac{1}{2}$ de tasse d'eau bouillante. Laissez reposer jusqu'à ce qu'elle soit dissoute; versez ensuite en brassant du sucre en poudre jusqu'à ce qu'elle soit assez épaisse pour vous en servir. Cette glace peut être étendue sur le gâteau en tranches avant qu'elle soit trop froide.

Omelette au fromage.—Incorporez dans vos œufs, non salés, du fromage de gruyère râpé. La proportion est d'un quart de fromage par six œufs.

Anguille au soleil.—Lorsque l'anguille est découpée en tronçons, faites-la cuire dans une marinade cuite; retirez, laissez épaissir la marinade et versez la sur les tronçons que vous passez ensuite à l'œuf battu, puis dans la mie de pain; faites griller, égouttez et servez avec sauce piquante.

PETIT CONSEIL

La glycérine est une excellente préparation pour le bon entretien du cuir chevelu. Naturellement, la glycérine n'a pas le parfum qui met en faveur les eaux de toilette, cependant, il est aisé de lui faire acquérir cette qualité, puisqu'elle a la propriété d'absorber le parfum des fleurs. Mettez dans un vase du lilas, des jacinthes, des lis, des violettes, jetez de la glycérine par-dessus ces fleurs, celle-ci au bout de quinze jours de contact avec ces fleurs aura acquis toutes les qualités odorantes de l'huile la plus parfumée.



No 1.—ROBE DE BAL

CONTRE LA MIGRAINE

La migraine est causée tout simplement par la faiblesse et la pauvreté du sang, et le plus sûr remède est l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—La France commande 40 millions d'âmes en Afrique.

—Les montagnes de 10,000 pieds de hauteur sont communes au Transvaal.

—Les Etats-Unis renferment 75 différents ordres religieux qui comptent environ douze mille membres.

—Pourquoi les bègues sont-ils presque tous célibataires ? Parce qu'ils ont le temps de réfléchir avant de parler.

—Le catalogue de l'exposition de Paris, en 1900, comprenait dix-huit volumes.

Le Transvaal exporte annuellement 50,000,000 livres de laine et 2,000,000 de piastres de plumes d'autruche.

—Les familles des boers, sont, en général, composées de douze enfants ou davantage.

—On a trouvé des fers à cheval datant de l'an 481.

—La statistique veut qu'il y ait plus d'aveugles chez les Espagnols que chez aucune des autres nations du monde.

—Les Etats-Unis renferment 75 différents ordres religieux qui comptent environ 12,000 membres.

—Il existe dans la plaine de Groboga-na, Java, un lac de vase bouillante : il a deux milles de circonférence.

—A cause de leur répugnance pour les lunettes, les femmes souffrent plus des yeux que les hommes.

—Comme plusieurs articles de la toilette féminine, le manchon fut d'abord la propriété des dames nobles au milieu du 17^e siècle. Toutes les femmes qui désiraient être à la mode possédaient un manchon.

—A Madagascar on peut tenir maison, bien vivre et avoir trois domestiques pour environ 70 centins par semaine. Les gages les plus élevés qu'une servante peut avoir par semaine sont six centins, et la laveuse est fort contente quand elle peut gagner trois centins par jours.

M. L. O. GARIÉPY

201 Rue Visitation, Montréal

Souffrait d'un Maladie de Rognons depuis 5 ans

Prend les **PILULES MORO** et se guérit

Et devenu en pleine santé, il se dit bien comme à l'âge de 20 ans

" Je veux publier dans les journaux le témoignage de ma guérison, car je veux faire connaître aux hommes qui souffrent, le merveilleux remède qui m'a guéri et qui les guérira.

" Lorsque je suis allé voir, à leurs bureaux de consultations, au No 1724 rue Ste-Catherine, les médecins de la CIE MEDICALE MORO, je souffrais depuis cinq ans d'une maladie de rognons qui me tourmentait toutes les minutes de ma vie. J'étais devenu si faible que je ne pouvais plus rien faire et que je ne croyais jamais revenir à la santé. Cette maladie affectait aussi ma digestion qui se faisait très mal, et j'éprouvais des troubles au cœur, le moindre exercice me donnant des palpitations et me fatiguant beaucoup.

" Je dormais mal la nuit et le matin, lorsque je me levais, j'avais la langue chargée et je ressentais un malaise indéfinissable. Tous ces mauvais symptômes me faisaient bien souffrir, mais n'étaient rien en comparaison des douleurs atroces que j'endurais dans la région des reins ; j'avais à cet endroit une sensation de froid qui était des plus désagréables et me donnait beaucoup d'inquiétudes.

" Les différents remèdes que j'employai pour calmer les douleurs, ne pouvaient m'apporter aucun soulagement, et il n'y a que les PILULES MORO qui m'ont fait du bien. Je suis en bonne santé, après avoir suivi leur traitement pendant quelques semaines seulement, et combien je regrette aujourd'hui de n'avoir pas connu plus tôt cette merveilleuse préparation à laquelle je dois la disparition des maux qui m'affectaient. Je n'ai pas de trouble de rognons, mes malaises sont disparus, je mange bien, je digère bien, je repose bien la nuit, enfin je suis rajeuni et portant comme à l'âge de 20 ans.

" Je considère qu'un remède aussi bon que le sont les PILULES MORO, doit être connu de tout le monde, et je veux que tous les hommes qui doutent viennent me voir ; je leur dirai de vive voix le mal que j'ai enduré et le bien que m'ont fait les PILULES MORO, auxquelles je dois une éternelle reconnaissance.

" L. O. GARIÉPY, employé civil,
" 201 rue Visitation, Montréal "

Les PILULES MORO ne sont que pour les hommes, et comme vient de le prouver le témoignage de M. Gariépy, elles guérissent toujours les maux et les faiblesses dont ils sont affectés. Elles donnent appétit, aident à la digestion, ramènent les forces, font bien reposer la nuit, guérissent les maladies de rognons et les palpitations de cœur. Elles sont un tonique qui ne peut pas être surpassé pour les hommes qui ont abusé de leurs forces, soit en travaillant fort, en usant trop de tabac ou en faisant un usage immodéré de boissons.



Les PILULES MORO se vendent partout cinquante centins la boîte ou deux piastres et demie pour six boîtes. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons franco au Canada ou aux Etats-Unis, sur réception du prix.

Lorsque vous écrirez pour les PILULES MORO, donnez aussi une description de votre maladie, afin que nous puissions vous dicter les conseils dont vous aurez besoin.

Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE MEDICALE MORO

1724 rue Ste-Catherine, Montréal

N. B. — Les consultations gratuites se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir, au No 1724 rue Ste-Catherine, Montréal.

SA SAINTETE LE PAPE LEON XIII



Accorde une Médaille d'Or en reconnaissance des bienfaits reçus du VIN MARIANI.

" Il a plu à Sa Sainteté de me confier la mission de transmettre en son auguste nom ses remerciements à Monsieur Mariani, et afin de témoigner encore d'une façon spéciale sa reconnaissance. Sa Sainteté a même daigné offrir à Monsieur Mariani une Médaille d'Or portant son vénérable portrait."

" ROME CARDINAL RAMPOLLA "

VIN MARIANI

Le Tonique Français idéal employé par le Czar et la Czarine de Russie, la Reine Alexandra d'Angleterre, le Roi Oscar de Norvège et de Suède, etc., etc.

SANS EGAL POUR LA GRIPPE

Ce que disent les Médecins : " Le seul Tonique Stimulant sans réaction désagréable. N'a pas son égal pour la Grippe, la Malaria, la Faiblesse de Sang, la Consommation, les Maux de Gorge, de Pouxons et d'Estomac, le Surmenage, les Désordres Nerveux et la Débilité Générale."

Facilite la Digestion, Chasse la Fatigue et Stimule l'Appétit. Convient surtout aux Enfants. Possède l'effet remarquable de renforcer la Voix."

Spécialement recommandé pour les Femmes Faibles et les Hommes Surmenés

AVIS.—Nous enverrons tout à fait gratuitement, un Livret contenant des portraits d'Empereurs, Impératrices, Princes, Cardinaux et autres personnages distingués, avec leur certificat, ainsi que des détails explicites et intéressants sur le sujet. Ça vaut la peine d'écrire pour l'avoir ; il sera apprécié de tous ceux qui le recevront.

LAWRENCE A. WILSON CIE, LIMITEE, Agents Canadiens, MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
 TRADE MARKS
 DESIGNS
 COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
 Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LOUIS GLADU
Plombier :-: Couvreur
 Poseur d'Appareils à Gaz
 et à Vapeur
 Spécialité : Chauffage à Eau Chaude
362a rue Rachel, Montreal
 Tel Bell Est 880. jno

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris

SANS RETARD

Les pertes de sang par hémorragies ou autrement demandent sans retard un régime aux *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* qui leur rendront l'appétit et la vigueur.

—Parmi les vis employées dans la monture, il y en a de si petites, qu'il en faut 380,000 de certaines d'entre elles pour peser une livre.

UNE PROPHETIE

Sans être grand prophète, on peut dire ceci : Le **XXième** siècle saura gré au **XIXième** siècle de lui avoir transmis le *Baume Rhumal*.

J. - C. ST-PIERRE
 Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.

Tel. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
 AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

J-A-DUMAS
 TEL. BELL M. 1426
 Photographie
 112 Rue Vitre
 Coin St Laurent
MONTREAL.

CORSINE

Developpant la **FORME** et le **BUSTE**
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre **EN FRANCAIS** sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le **LIVRE (GRATIS)** et envoyez 6 cts. de timbres-poste à
The Madame L. Thora Toilet Co.,
TORONTO, ONT.

CRUELLE ENIGME



—Je crois que ce jeune homme rendra votre fille Laure heureuse... il l'a dit lui-même tout à l'heure.

—Hum ! a-t-il dit : " L'or n'est rien pour moi, Laure est tout " ou " Laure n'est rien pour moi, l'or est tout." Laquelle des deux tournures représente le fond de sa pensée ?

Bovril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.



Fèves au Lard

AVEC SAUCE "CHILI"

CLARK

La Dernière Nouveauté en fait de Fèves au Lard, et un Mets Délicieux

Seulement 10c le Gros Canistre = = 5c le Petit

Wm. CLARK, - - - MONTREAL

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : **Pharmacie C. Beaupre, 319r Rachel**

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon : 15 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
 Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
 ou **Lait Candès**
 Dépuratif, Tonique, Détergatif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.
 Il date de 1840
 CANDES, PARIS

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Pour sauver Marie Bressolles.

—Mais, madame, dit vivement le médecin, à peine êtes-vous en état de vous soutenir, je n'ai pu opérer encore l'extraction de la balle, et je ne vous cache pas que votre état est grave.

—Si grave que je n'en reviendrai pas, je le sais bien... répliqua la policière. Eh bien ! qu'importe ? Je dirais volontiers : *Tant mieux !* Je dois achever mon œuvre... il le faut... je le veux !! Ces messieurs m'accompagneront, avec Sylvain et Galoubet.

—Qu'on fasse avancer des voitures... commanda le chef.

Un agent partit.

Deux hommes furent constitués gardiens du petit hôtel, où l'on devait revenir le lendemain faire une perquisition et dresser un procès-verbal.

Lartigues, Verdier et Dominique furent conduits sous bonne escorte au dépôt.

Au moment où on les amenait arrivaient les voitures demandées.

On installa le mieux possible Mme Rosier dans l'une d'elles, on plaça des oreillers sous ses épaules pour la soutenir, et l'on partit.

* * *

Maurice avait fait preuve d'une grande activité pendant le cours de la journée qui finissait.

Nous savons déjà qu'il était venu chez sa mère vers dix heures du matin, afin de lui rappeler que, le soir même, on signerait son contrat de mariage à l'hôtel Bressolles, et de lui demander en même temps si, comme elle l'avait prévu la veille, il lui serait impossible d'assister au dîner de famille qui devait précéder le soirée du contrat.

Il s'était trouvé fort désagréablement surpris en entendant Madeleine lui répondre :

—Madame a été obligée de sortir ce matin, mais elle m'a bien recommandé de dire à monsieur qu'elle serait rue de Verneuil à l'heure indiquée.

—Toujours sa police ?... murmura-t-il en se retirant... —Il est grandement temps d'en finir, car tôt ou tard elle m'aurait joué, sans vouloir, quelque mauvais tour...

En quittant la rue de la Victoire le jeune homme courut les magasins, fit des emplettes, puis il retourna chez lui, s'habilla et se rendit à l'hôtel Bressolles, où on l'attendait pour le déjeuner et pour le présenter à quelques proches parents de l'ex-architecte, venus de la campagne afin de signer au contrat de Marie.

La mère de Ludovic Bressolles, une bonne vieille femme bien simple de soixante-quinze ans, était là, très heureuse de voir se marier sa petite-fille, et très enchantée qu'on lui eût choisi un charmant futur comme Maurice.

Le fils d'Aimée Joubert fit, haut la main, sans se donner pour cela beaucoup de peine, la conquête de toute la famille, et chacun adressait des compliments sincères à la fiancée et à ses parents.

LXVIII

Ludovic s'efforçait de paraître enchanté et n'y réussissait qu'à demi.

Marie, obéissant aux instructions données par la

lettre du comte Ivan, souriait de son mieux, mais elle ressentait une inquiétude profonde qui peu à peu devenait de l'angoisse.

Le déjeuner fut long et assez gai, malgré la contrainte de trois des principaux personnages assis à la table hospitalière de l'hôtel.

Maurice avait un entrain du diable et deux parents de province, qui passait dans leur chef-lieu de canton pour de joyeux vivants, lui donnaient gaillardement la réplique.

On ne sortit de table qu'à trois heures.

Marie, visiblement fatiguée, remonta pour quelques instants dans sa chambre.

Une fois seule, la pauvre enfant n'eut plus de sourire...

Son front se plissa, sa physionomie prit une expression d'abattement, des larmes jaillirent de ses yeux.

—Rien... rien... balbutia-t-elle en penchant sa tête sur sa poitrine.—Pas un mot d'Albert... pas un mot du comte Yvan... et Simone, Simone qui disait tant m'aimer et à l'affection de qui je croyais, n'a même pas répondu à la lettre de mon père la priant de se hâter...

« Ils m'avaient promis le bonheur

« Le comte Yvan m'écrivait au nom d'Albert :—*Espère ! Aye confiance ! nous nous sauverons !*

« J'espérais... j'avais confiance... et le jour fatal arrive... et l'heure terrible approche... et je n'ai vu personne, je suis là, brisée, anéantie, avec mes douleurs que je suis obligée de cacher, avec mes larmes qu'il me faut refouler si je ne veux pas désoler mon père...

« Oh ! mon Dieu, Seigneur mon Dieu, n'aurez-vous pas pitié de moi ?... Me laisserez-vous longtemps encore souffrir ainsi ?

En disant ce qui précède, la jeune fille s'était agenouillée devant un cadre d'ébène, renfermant, sur un fond de velours violet, un christ d'ivoire d'un précieux travail et d'une grande valeur.

Elle éleva son âme et pria.

Quand elle eut achevé sa prière, l'expression de son visage n'était plus la même.

Toute trace de découragement avait disparu.

Il semblait à Marie qu'une voix céleste venait de lui répondre en lui disant tout bas :—*Espère !*

Elle essuya ses yeux, baigna sa figure dans l'eau fraîche, appela de nouveau sur ses lèvres un sourire, et descendit rejoindre sa famille.

Valentine s'était trouvée isolée un moment avec Maurice.

Étonné de voir sur son front un nuage, le jeune homme lui demanda :

—Qu'avez-vous donc madame ?—Tout marche à souhait !—Pourquoi ce visage d'enterrement ?

—Je ne sais...—Il me semble qu'un malheur nous menace...—répondit Mme Bressolles.

—Pressentiments absurdes qu'il faut chasser bien vite...

—C'est plus fort que moi, et je ne peux pas être gaie...

Passons vite sur les heures lentes, et arrivons au moment du dîner.

On avait fait des invitations.

Une vingtaine de personnes se trouvaient réunies.

Maurice fronçait les sourcils et se mordait les lèvres.

Sa mère ne paraissait pas et il craignait que cette absence difficilement explicable ne fût commentée et ne donnât lieu à des suppositions malveillantes.

Cinq minutes avant le dîner M. Bressolles s'approcha de lui, une lettre à la main, et lui dit :

Voici un ennui pour vous, mon cher Maurice...

Maurice tressaillit et demanda, très inquiet :

—Un ennui ?—Lequel ?

—Je reçois un mot de Mme votre mère... Elle m'annonce qu'elle est obligée de partir pour Fontainebleau, où une affaire importante l'appelle d'urgence chez un notaire.

Le jeune homme pâlit.

—Ah ! s'écria-t-il, c'est jouer de malheur ! Ma mère aurait pu retarder ce voyage !... Sa présence à la signature du contrat devait, ce me semble, passer avant tout ! !

—Rassurez vous, mon cher enfant,—reprit l'ex-architecte,—Mme votre mère ajoute qu'elle sera ici pour l'heure de la signature... C'est au dîner seulement qu'elle manquera, et elle me charge de l'excuser auprès des membres de ma famille...

—Acceptons donc ce qui est inévitable...—dit Maurice complètement rassuré.

On se mit à table à sept heures.

Le dîner se prolongea jusqu'à neuf.

Quand on passa dans les salons en quittant la salle à manger, les invités à la soirée arrivaient déjà.

A mesure que s'écoulait le temps, Marie de nouveau perdait courage.

Tout en répondant d'une façon vague et distraite aux compliments que lui prodiguaient les nouveaux venus, elle avait sans cesse les yeux fixés sur la porte du premier salon.

A chaque instant, elle espérait voir apparaître un libérateur.

—Espérance sans cesse déçue !

Personne ne se présentait pour l'arracher aux souffrances qui tourmentaient son cœur...

A dix heures, on introduisit le notaire.

Maurice, à son tour, devenait fiévreux.

Sa mère n'arrivait pas !

Pourquoi ?

Dix heures et demie sonnèrent.

On commençait à chuchoter en regardant le jeune homme.

M. Bressolles vit son malaise et s'approcha de lui.

—L'absence de Mme votre mère m'inquiète, mon mon cher enfant...—lui dit-il,—Après ce qu'elle m'a écrit, son retard est inexplicable... Lui serait-il arrivé quelque chose ?

Maurice devint livide en songeant que Lartigues et Verdier avaient pu se trouver aux prises avec la policière.

Cela ne l'empêcha point de répondre :

—Chassez toute inquiétude, monsieur, je vous prie.—

Un train venant de Fontainebleau arrive à Paris à dix heures et demie... De la gare à la rue de Verneuil il faut une demi-heure à ma mère... Je suis certain qu'elle sera ici dans quelques minutes...

—Dieu le veuille !...

L'absence de la mère de son fiancé rendait un peu de courage à Marie.—Sans doute pensait-elle,—la signature du contrat serait retardée...

Onze heures sonnèrent.

Le dernier coup de marteau sur le timbre retentissait encore quand le valet de chambre faisant fonction d'huissier annonça :

—M. le comte Yvan Kourawieff... M. le docteur Iwanow... M. Gabriel Servet... M. Albert de Gibray.

En entendant retentir ces noms, Valentine et Maurice poussèrent une exclamation d'épouvante.

Marie ne put contenir un cri de joie.

Le fils d'Aimée Joubert recula terrifié à la vue du comte Yvan soutenu par Serge Iwanow, et d'Albert de Gibray s'appuyant sur Gabriel Servet.

Valentine frémissante regardait Albert pâle, amaigri, faible encore, mais le regard plein de vie et le sourire aux lèvres.

Le comte Ivan avait besoin, pour se tenir debout, d'une dose d'énergie plus qu'humaine ; mais enfin il était debout et le docteur Serge Iwanow pouvait se vanter d'une cure presque miraculeuse.

Marie haletante, le cœur débordant d'ivresse, les yeux pleins de larmes joyeuses, tendait les mains vers Albert qui venait à elle.

Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre en balbutiant :

— Enfin réunis ! Enfin...

Les spectateurs de cette scène imprévue, ou pour mieux dire de ce coup de théâtre inattendu, regardaient sans comprendre.

Tout ce qui précède s'était accompli en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter.

Maurice, domptant sa terreur, s'approcha de Mme Bressolles et lui glissa dans l'oreille ces mots :

« Contenez-vous ?... »

M. Bressolles, les pieds cloués au parquet par la stupeur, semblait se demander s'il était le jouet d'un rêve.

Pendant il se dirigea lentement vers Albert et lui dit, non sans une hésitation manifeste :

— Monsieur de Gibray, votre présence ici ce soir.

— Est nécessaire, — interrompit Albert. — Il fallait à tout prix empêcher la signature du contrat de mariage de mademoiselle votre fille avec M. Maurice Vasseur.

Une rumeur s'éleva, et cette rumeur ne semblait point favorable au nouveau venu.

Maurice allait bondir sur Albert.

Le comte Yvan, lui touchant l'épaule, l'arrêta.

— Que signifie cette comédie ? — demanda Maurice en écumant de rage.

Le Russe répondit avec un calme terrible :

— Elle signifie que Melle Bressolles ne peut épouser le fils d'un...

Il n'eut pas le temps d'achever.

Le domestique lui coupa la parole en annonçant.

— Mme Rosier. M. Paul de Gibray.

Tous les yeux se tournèrent du côté de la porte d'entrée, et un frisson d'épouvante effleura tous les épidermes.

M. de Gibray franchissait lentement le seuil avec Aimée Joubert que soutenaient le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations.

La policière chancelait à chaque pas.

Le plastron de sa chemise d'homme était rouge de sang.

Marie tremblante se serra contre Albert.

Valentine dont les dents claquaient, attachait sur le juge d'instruction des yeux où se lisait l'égarement.

— Ce n'est plus un rêve, pensait Ludovic Bressolles.

C'est un cauchemar. Je vais m'éveiller.

Une fois au milieu du salon, Mme Rosier fit halte jeta un regard autour d'elle et vit Maurice, pâle comme un spectre mais impassible.

Se séparant alors des deux magistrats, elle se tint debout sans soutien par un prodige de volonté.

— J'arrive en retard, monsieur Bressolles, fit-elle d'une voix sourde, mais j'arrive à temps puisque le contrat n'est pas signé. J'ai un mot à dire à mon fils.

Elle voulut marcher mais elle chancela,

Maurice courut à elle pour la soutenir.

Elle lui prit le bras et, s'y cramponnant, elle fixa ses yeux sur les siens.

Sous le poids de ce regard Maurice courba la tête comme devant un juge.

Il comprenait ; tout était découvert.

Mme Rosier mit la main dans une poche de son vêtement, elle y prit un revolver.

Maurice le saisit.

Une détonation se fit entendre et le jeune homme la tempe trouée, s'abattit en entraînant sa mère dans sa chute.

Au milieu de la stupeur d'épouvante causée par ce suicide devant cinquante personnes, sous le feu des lustres, dans une atmosphère de fête, un cri s'éleva étrange, sinistre, et fut suivi d'un éclat de rire plus sinistre et plus étrange encore.

Ce cri et cet éclat de rire venaient d'être poussés par Valentine Bressolles.

— Mon Dieu ! qu'a-t-elle donc ?... demanda M. Bressolles effaré.

Le docteur Dufresnes qui se trouvait parmi les invités s'avança :

— Hélas ! répondit-il, elle est folle.

Le médecin russe, qui s'était penché sur Mme Rosier ajouta :

— Et cette femme est morte.

Son fils était un assassin, complice d'assassins, dit le chef de la sûreté.

* * *

Quatre mois environ après le terrible drame auquel nous venons d'assister, la cour d'assise du département de la Seine condamnait à mort Lartigues et Verdier. La cour de cassation rejeta leurs pourvois et les têtes des deux misérables tombèrent le même jour sur la place de la Roquette.

Dominique le muet, à la charge de qui on ne relevait aucun assassinat n'avait été condamné qu'à dix ans de réclusion.

Michel Brémont, mis au courant à Londres par les journaux français de ce qui se passait à Paris, s'était hâté de disparaître, forcé de laisser intacte l'immense fortune d'Armand Dharville, dont Simone et Marie héritières désignées par le testament, furent mises en possession.

A la fin de la semaine qui suivit la mort de Maurice, Valentine Bressolles, internée dans une maison de santé, expirait au milieu d'une crise de folie furieuse, arrachant avec ses dents des lambeaux de sa chair. La justice divine frappait celle que la justice des hommes ne pouvait atteindre.

Une année après ces événements on célébrait à Notre-Dame un double mariage : celui d'Albert de Gibray avec Marie Bressolles, et celui du comte Yvan avec Simone de Gibray dont il était devenu éperdument épris en la voyant chaque jour chez Paul de Gibray, son oncle et près d'Albert son cousin.

Ils s'aiment, ils sont heureux.

Le comte Boris Romanzoff, le complice ou plutôt l'instigateur de Lartigues pour les deux assassinats commis à vingt-trois ans de distance sur la comtesse et le comte Kourawieff, est mort foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Dieu s'était chargé de la vengeance du comte Yvan.

Nous serons en règle avec tous les personnages de cette longue histoire lorsque nous aurons dit que, par un testament olographe écrit le jour même de sa mort Mme Rosier laissait aux pauvres une partie de sa petite fortune et partageait le reste entre Madeleine, Galoubet et Sylvain Cornu.

Madeleine s'est retirée à la campagne.

Les deux ex-coquins ont dit adieu à la police, vivent paisiblement de leurs rentes modestes, et vont chaque mois au Père-Lachaise porter des fleurs sur la tombe de la pauvre femme [qui s'était appelée L'ŒIL DE CHAT, — et qui a fait d'eux d'honnêtes gens.

FIN

CHIROMANCIE

Ligne de jointure. — Double, heureux tempérament. Droite et également marquée dans toute sa longueur, richesse et bonheur. Avec petites lignes qui s'y raccordent se perdant dans la paume, longs voyages, vie continuellement agitée.

Ligne de la vie. — Rameaux vers le haut de la main, richesses et honneurs, pourvu qu'ils donnent l'aspect d'une branche. (Le plus heureux des signes). Tournés vers le bas de la main, pauvreté et ruine peu éloignée. Rides étroites, transversales, mélange de bien et de mal. Chaque interruption de cette ligne indique une maladie. Croix au sommet, penchant à la luxure.

Ligne de la santé et de la vie. — Droite et bien marquée, santé et esprit, conscience pure, cœur juste, conception vive, heureuse mémoire, jugement sain. Longue, excellente santé jusque dans l'extrême vieillesse. Moitié de la main, timidité, faiblesse, opiniâtreté, avarice. Recourbée vers l'annulaire, vieillesse pauvre. Crochet, méchanceté.

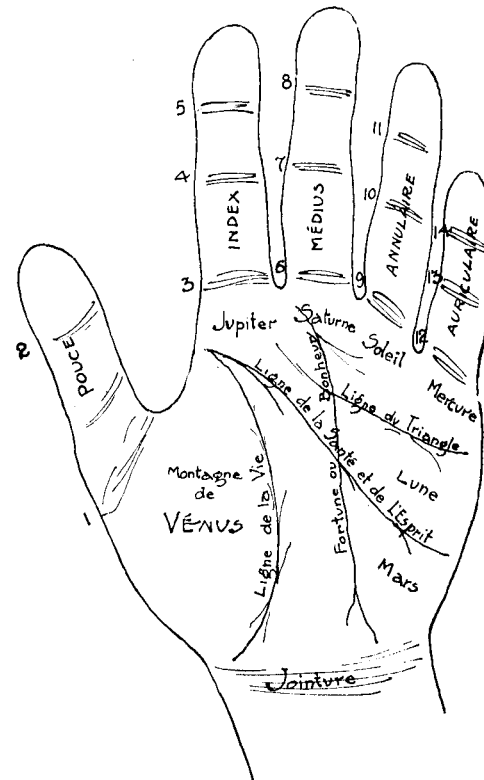
Ligne de la fortune ou du bonheur. — Egale, droite, longue, bien marquée, talent naturel, force, modestie constance dans le bien. Si elle commence au haut de

la main, ailleurs qu'entre les deux premiers doigts, orgueil et cruauté. Partie supérieure rouge, toujours heureux du mal d'autrui. Rameaux vers le haut de la main, dignités, bonheur, richesses, puissance. Nue, unie, misère et infortune. Trois rameaux vers le haut de la main, côté de la ligne de la Santé, esprit enjoué, cœur généreux, modeste et amabilité. Avec ces trois rameaux, aucune dame ne doit craindre de manquer d'amants. Croix-cœur, libéral, franc, bon, affable, toutes les vertus. Interrompue au milieu par des lignes transversales, adulation, duplicité. Pâle, pudeur, chasteté, tempérament froid, faiblesse de corps et d'esprit. Non-existante, personne sans caractère.

Ligne du Triangle. — Droite, prolongation jusqu'à la ligne de la Santé, grandes richesses. Tortueuse, inégale, l'on ne sortira pas de la pauvreté.

Montagne de Vénus. — Douce et unie, un peu colorée, heureux tempérament, aventures amoureuses. Une ligne parallèle à la ligne de Vie, goût prononcé pour les plaisirs et richesses. Plusieurs lignes, jeunesse riche, vieillesse pauvre. Sens opposé, le contraire. Cercle sur le pouce, tempérament amoureux. Plusieurs croix, piété et amour de la retraite.

Montagne de Jupiter. — Unie, délicatement colorée, vertu. Très petites lignes, honneurs, dignités importantes.



Montagne de Saturne. — Unie, délicatement colorée, simplicité, amour du travail. Petites rides, inquiétude, esprit prompt à se chagriner. Croix entre sept et huit, heureux signe. Petite ligne de chaque côté racine auriculaire, disposition pour être mère, aura garçons.

Montagne du Soleil. — Petites lignes naturellement marquées, esprit vif et heureux. Croix de Saint-André à 9, modération, prévoyance. Sous le 10, lignes longitudinales, son mari lui laissera une immense fortune.

Montagne de Mercure. — Unie et sans ride, également colorée, constance dans l'esprit, dans le cœur, pudeur et vertu inaltérable. Lignes vers l'auriculaire, libéralité. Lignes formant angle au-dessous de 13, amour de l'étude, esprit hardi, cœur superbe.

Montagne de la Lune. — Unie, douce et nette, paix de l'âme, esprit tranquille. Fort colorée, esprit chagrin et morose, tempérament mélancolique.

Montagne de Mars. — Unie, douce et nette, courage, bravoure, prudence. Croix, dignités et commandements.

7. Plusieurs lignes, cœur ambitieux, esprit inquiet.

8. Trois lignes, âme sans détour, amour du bien.

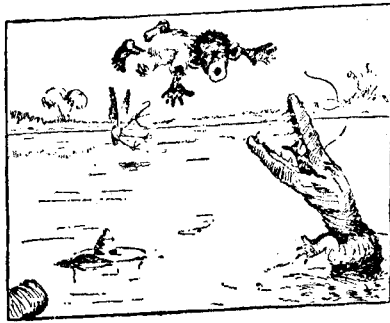
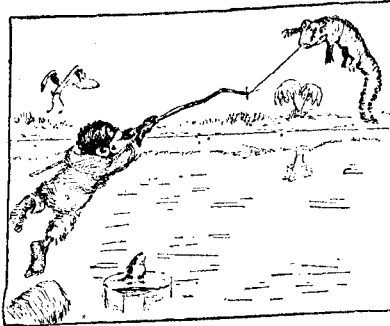
9. Lignes et rameaux, imagination.

12, 13 et 14. Lignes et rameaux, esprit, talent, éléquence.

LES JOIES CONJUGALES



—Comment, voici une heure que je suis prêt et que je t'attends, et tu n'as pas encore ton chapeau ?
—Mais puisque je te dis que je ne sais pas lequel mettre ?



INFORTUNÉ PÊCHEUR

Esprit d'Initiative d'une Fillette de dix-sept ans

Marie Poirier, bien malade, découragée et abandonnée par son médecin, le seul qu'elle connaissait, nous écrit et nous demande de la guérir

« J'ai eu la grippe deux fois, écrit-elle, en date du 5 juin 1900, et j'ai peur de la consommation. Je tousse, j'ai des battements de cœur, je suis pâle et sans force. Je passe mes nuits assise dans une chaise, car j'étouffe lorsque je suis couchée. Mon médecin m'a abandonnée. Vous qui guérissez tant de femmes malades, pouvez-vous me soulager? Je n'ai que dix-sept ans, et je ne veux pas mourir.»

Tous les jours, les Médecins Spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE reçoivent un grand nombre de lettres comme celle-ci, de femmes et de jeunes filles qui ne peuvent obtenir de soulagement à leurs maux nulle part et qui s'adressent à eux, attirées par les nombreuses attestations de guérison qu'elles voient publiées sur les journaux.

Ces femmes ont raison d'agir ainsi, car elles obtiennent toujours ce qu'elles demandent : guérison de leurs souffrances.

Nous publions la lettre que Mlle Poirier nous écrivait un an après la première, remerciant cette fois les Médecins Spécialistes des bons conseils qu'elle avait reçus :

Messieurs, — « Merci mille fois de vos bonnes lettres. J'ai pris les PILULES ROUGES et j'ai mis à exécution les conseils que vous m'avez donnés, et me voici maintenant parfaitement rétablie d'une maladie dont je croyais mourir.»

Mlle MARIE POIRIER,
Ste-Agathe, Co. Mégantic.

De telles attestations se passent de commentaires, elles en disent des volumes aux jeunes filles souffrantes.



Lorsque vous irez acheter des PILULES ROUGES, apportez avec vous cette gravure et voyez à ce que la boîte de Pilules qu'on vous vend en soit une copie exacte. L'étiquette est imprimée en rouge sur papier blanc. Refusez toujours les pilules que l'on vous vend au cent, à la douzaine ou à vingt-cinq centins la boîte et celles vendues de porte en porte par les colporteurs.

Si toutefois votre marchand ne tient pas les VÉRITABLES PILULES ROUGES, nous vous les enverrons franco au Canada et aux États-Unis, sur réception du prix qui est de cinquante centins pour une boîte ou de deux piastres et demie pour six boîtes.

Lorsque vous écrirez pour les PILULES ROUGES, donnez une description de la maladie dont vous souffrez, afin que nos Médecins Spécialistes puissent vous dicter les conseils dont vous avez besoin.

Adressez vos lettres comme suit :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
No 274 rue St-Denis, Montréal

N.B.—Les PILULES ROUGES ne sont que pour les femmes. Les consultations gratuites pour les femmes se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, au No 274 rue St-Denis, Montréal.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont ainsi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

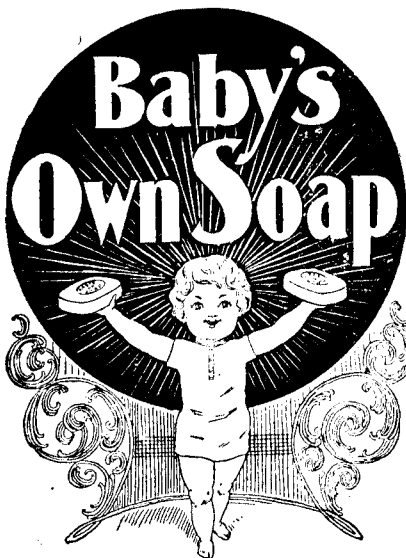


ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



LE SAVON BABY'S OWN

Est le meilleur pour les peaux délicates IL EST PUR ET AROMATIQUE ALBERT TOILET SOAP CO., MFRS., MONTREAL

LA BONNE ADRESSE

Pour guérir vite les affections de la gorge et des poumons, il n'y a que le *Buume Khumal*.

—Une ferme boer se compose de 6,000 à 9,000 arpents.

—Au Madagascar on peut tenir maison, bien vivre et avoir trois domestiques pour environ 70 centins par semaine. Les gages les plus élevés qu'une servante peut avoir par semaine sont six centins, et la laveuse est fort contente quand elle peut gagner trois centins par jour.

UNE GUERISON POUR L'ASTHME

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure ni leurs affaires pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons, et des bronches. Ayant remarqué ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en allemand, en français et en anglais. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W.A. NOYES, 847, Powers Block, Rochester, N.-Y.

Trente ans de Succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

par les CAPSULES
L. KIRN
à l'extrait éthéré de FOUGERE Mère Pure sans Catomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU, 51, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies

SON PERE ETAIT UN IVROGNE

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guerir son pere des habitudes d'ivrognerie

L'HISTOIRE DE SON SUCCES



Une partie de sa lettre se lit comme suit: "Mon père m'avait souvent promis de cesser de boire; il tenait sa parole pendant quelque temps, puis s'y remettait plus torrement que jamais. Un jour, après une terrible bamboche, il nous dit: 'Il n'y rien à y faire; je ne puis arrêter de boire.' Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer la Tasteless Samaria Prescription dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout à fait hors de sa connaissance, dans son thé, café, ses aliments, avec régularité, selon la direction, et il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit à lui enlever tout désir pour l'alcool et aujourd'hui il dit qu'il lui est désagréable. Sa santé et son appétit sont considérablement améliorés et personne ne te prendrait pour le même homme. Il y a, aujourd'hui, quinze mois d'écoulés depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre certitude que le changement est pour tout de bon. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, vu que je veux la donner à une amie."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vermet et Dupont à 50 cents; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun: Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles du Savoir-Vivre, du Voleur, Amusant, de l'Armée française, Guillaume, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gasconnades, de la Bonne Aventure.

La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie. Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS 17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr. R.-H. KLINE, Ld. 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1873

PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m. Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

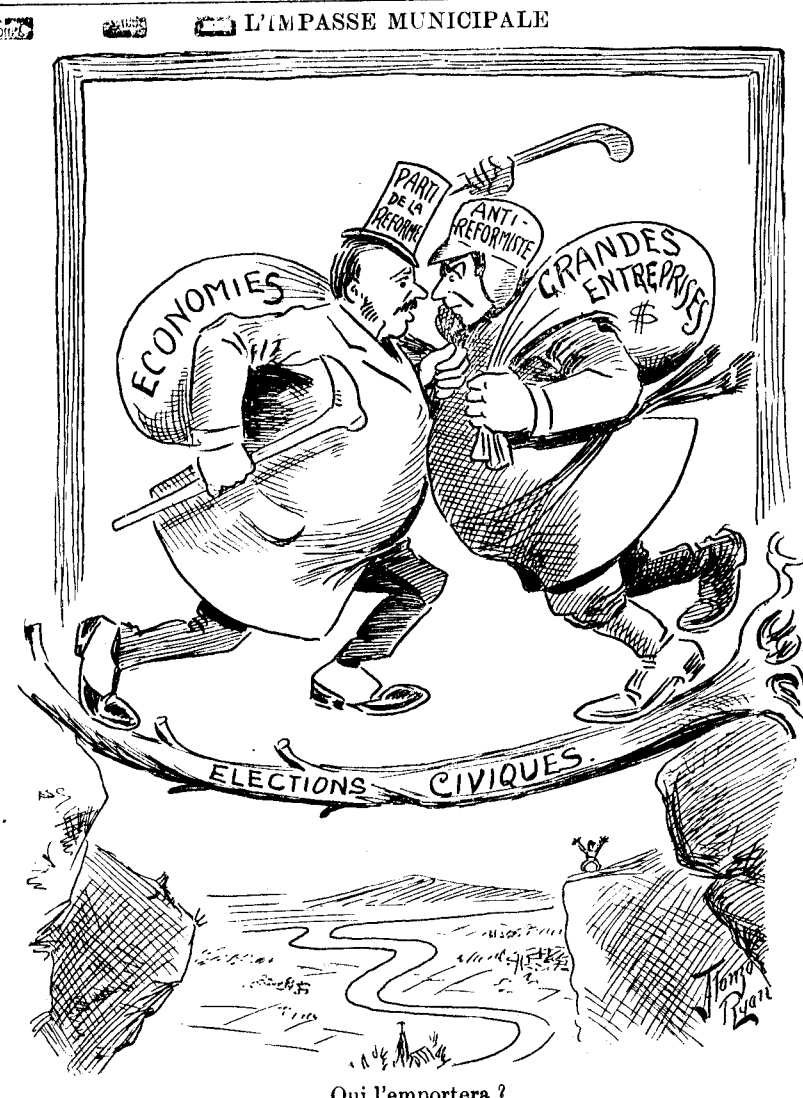
Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m. Arrivée à Springfield, 7.25 a.m. Départ de Springfield, 8.10 p.m. Arrivée à Montréal, 8.15 a.m. PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc. *Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Clumbré 41, Edifice Ball et Troworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. l'amoureux Indian Orchard; A.-J. Brun, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste. W.-F. EGG, City Passeng. Agent. Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE, DYSPEPSIE - MAIGREUR D'APPÉTIT, FIEVRES - ÉPUISEMENT, avec les **PILULES AN-ONIO** toniques, dépuratives, reconstitutives, 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.



Qui l'emportera ?

La Véritable Onguent du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT DEPOT CHEZ

Rod. Carriere PHARMACIEN

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

6

(1)

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central, dont les marches aboutissaient à la plate-forme. Ned et Conseil se trouvaient là, enchantés de "la partie de plaisir" qui se préparait. Cinq matelots du *Nautilus*, les avirons armés, nous attendaient dans le canot qui avait été bossé contre le bord.

La nuit était encore obscure. Les plaques de nuages couvraient le ciel et ne laissaient apercevoir que de rares étoiles. Je portai mes yeux du côté de la terre, mais je ne vis qu'une trouée qui fermait les trois quarts de l'horizon du sud-ouest au nord-ouest. Le *Nautilus*, ayant remonté pendant la nuit la côte occidentale de Ceylan, se trouvait à l'ouest de la baie, ou plutôt de ce golfe formé par cette terre et l'île de Manaar. Là, sous les sombres eaux, s'étendait le banc de pintadines inépuisable champ de perles dont la longueur dépasse vingt milles.

Le capitaine Nemo, Conseil, Ned Land et moi, nous primes place à l'arrière du canot. Le patron de l'embarcation se mit à la barre ; ses quatre compagnons appuyèrent sur leurs avirons ; la bosse fut larguée et nous débordâmes.

Le canot se dirigea vers le sud. Ses nageurs ne se pressaient pas. J'observai que leurs coups d'aviron, vigoureusement engagés sous l'eau, ne se succédaient que de dix secondes en dix secondes, suivant la méthode généralement usitée dans les marines de guerre. Tandis que l'embarcation courait sur son erre, les gouttelettes liquides frappaient en crépitant le fond noir des flots comme des bavures de plomb fondu. Une petite houle, venue du large, imprimait au canot un léger roulis, et quelques crêtes de lames clapotaient à son avant.

Nous étions silencieux. A quoi songeait le capitaine Nemo ? Peut-être à cette terre dont il s'approchait, et qu'il trouvait trop près de lui, contrairement à l'opinion du Canadien, auquel elle semblait encore trop éloignée. Quant à Conseil, il était là en simple curieux.

Vers cinq heures et demie, les premières teintes de l'horizon accuserent plus nettement la ligne supérieure de la côte. Assez plate dans l'est, elle se renflait un peu vers le sud. Cinq milles la séparaient encore et son rivage se confondait avec les eaux brumeuses. Entre elle et nous, la mer était déserte. Pas un bateau, pas un plongeur. Solitude profonde sur ce lieu de rendez-vous des pêcheurs de perles. Ainsi que le capitaine Nemo me l'avait fait observer, nous arrivions un mois trop tôt dans ces parages.

A six heures, le jour se fit subitement, avec cette rapidité particulière aux régions tropicales, qui ne connaissent ni l'aurore ni le crépuscule. Les rayons solaires percèrent le rideau de nuages amoncés sur l'horizon oriental, et l'astre radieux s'éleva rapidement.

Je vis distinctement la terre, avec quelques arbres épars çà et là.

Le canot s'avança vers l'île de Manaar, qui s'arrondissait dans le sud. Le capitaine Nemo s'était levé de son banc et observait la mer.

Sur un signe de lui, l'ancre fut mouillée, et la chaîne courut à peine, car le fond n'était pas à plus d'un mètre, et il formait en cet



Un combat terrible s'engagea. — Page 59

endroit l'un des plus hauts points du banc de pintadines. Le canot évita aussitôt sous la poussée du jusant qui portait au large.

"Nous voici arrivés, M. Aronmax, dit alors le capitaine Nemo. Vous voyez cette baie resserrée. C'est ici même que dans un mois se rémiront les nombreux bateaux de pêche des exploitants, et ce sont ces eaux que leurs plongeurs iront audacieusement fouiller. Cette baie est heureusement disposée pour ce genre de pêche. Elle est abritée des vents les plus forts, et la mer n'y est jamais très-houleuse, circonstance très-favorable au travail des plongeurs. Nous allons maintenant revêtir nos scaphandres, et nous commencerons notre promenade."

Je ne répondis rien, et tout en regardant ces flots suspects, aidé des matelots de l'embarcation, je commençai à revêtir mon lourd vêtement de mer. Le capitaine Nemo et mes deux compagnons s'habillaient aussi. Aucun des hommes du *Nautilus* ne devait nous accompagner dans cette nouvelle excursion.

Bientôt nous fûmes emprisonnés jusqu'au cou dans le vêtement de caoutchouc, et des bretelles fixèrent sur notre dos les appareils à air. Quant aux appareils Ruhmkorff, il n'en était pas question. Avant d'introduire ma tête dans la capsule de cuivre, j'en fis l'observation au capitaine.

"Ces appareils nous seraient inutiles, me répondit le capitaine. Nous n'irons pas à de grandes profondeurs, et les rayons solaires suffiront à éclairer notre marche. D'ailleurs, il n'est pas prudent d'emporter sous ces eaux une lanterne électrique. Son éclat pourrait attirer inopinément quelque dangereux habitant de ces parages."

Pendant que le capitaine Nemo, prononçait ces paroles, je me retournai vers Conseil et Ned Land. Mais ces deux amis avaient déjà emboîté leur tête dans la calotte métallique, et ils ne pouvaient ni entendre ni répondre.

Une dernière question me restait à adresser au capitaine Nemo :
"Et nos armes, lui demandai-je, nos fusils ?

(1) Voir sous le titre : *Utopies d'hier, écrits aujourd'hui*, la confirmation de la plupart des prévisions du savant vulgarisateur, justifiées actuellement par des faits venant donner raison à ce qui, à l'époque où virent le jour les romans de Jules Verne, n'était considéré que comme d'amusantes utopies.

—Des fusils ! à quoi bon ? Vos montagnards n'attaquent-ils pas l'ours un poignard à la main, et l'acier n'est-il pas plus sûr que le plomb ? Voici une lame solide. Passez-la à votre ceinture et partons ”.

Je regardai mes compagnons. Ils étaient armés comme nous, et, de plus, Ned Land brandissait un énorme harpon qu'il avait déposé dans le canot avant de quitter le *Nautilus*.

Puis, suivant l'exemple du capitaine, je me laissai coiffer de la pesante sphère de cuivre, et nos réservoirs à air furent immédiatement mis en activité.

Un instant après, les matelots de l'embarcation nous débarquaient les uns après les autres, et, par un mètre et demi d'eau, nous prenions pied sur un sable uni. Le capitaine Nemo nous fit un signe de la main. Nous le suivîmes, et par une pente douce nous disparûmes sous les flots.

Là, les idées qui obsédaient mon cerveau m'abandonnèrent. Je redevins étonnamment calme. La facilité de mes mouvements accrut ma confiance, et l'étrangeté du spectacle captiva mon imagination.

Le soleil envoyait déjà sous les eaux une clarté suffisante. Les moindres objets restaient perceptibles. Après dix minutes de marche, nous étions par cinq mètres d'eaux, et le terrain devenait à peu près plat.

Sur nos pas, comme des compagnies de bécassines dans un marais, se levaient des volées de poissons curieux du genre des monoptères, dont les sujets n'ont d'autre nageoire que celle de la queue. Je reconnus le javanais, véritable serpent long de huit décimètres, au ventre livide, que l'on confondrait facilement avec le congre sans les lignes d'or de ses flancs. Dans le genre des stromatées, dont le corps est très comprimé et ovale, j'observai des parus aux couleurs éclatantes portant comme une faux leur nageoire dorsale, poissons comestibles qui, séchés et marinés forment un mets excellent connu sous le nom de *karawade* ; puis, des tranquebars, appartenant au genre des apsihoroides, dont le corps est recouvert d'une cuirasse à huit pans longitudinaux.

Cependant l'élévation progressive du soleil éclairait de plus en plus la masse des eaux. Le sol changeait peu à peu. Au sable fin succédait une véritable chaussée de rochers arrondis, revêtus d'un tapis de mollusques et de zoophytes. Parmi les échantillons de ces deux embranchements, je remarquai des placènes à valves minces et inégales, sorte d'ostracées particulières à la mer Rouge et à l'océan Indien, des lucines orangées à coquille orbiculaire, des tarières subulées, quelques-unes de ces pourpres persiques qui fournissent au *Nautilus* une teinture admirable, des rochers cornus, longs de quinze centimètres, qui se dressaient sous les flots comme des mains prêtes à vous saisir, des turbinelles cornigères toutes hérissées d'épines, des lingules hyantes, des anatines, coquillages comestibles qui alimentent les marchés de l'Indoustan, des pélagies panopyres, légèrement lumineuses, et enfin d'admirables oculines flabelliformes, magnifiques éventails qui forment l'une des plus riches arborisations de ces mers.

Au milieu de ces plantes vivantes et sous les berceaux d'hydrophytes couraient de gauches légions d'articulés, particulièrement des raïnes dentées, dont la carapace représente un triangle un peu arrondi, des birgues spéciales à ces parages, des parthenopes horribles, dont l'aspect répugnait aux regards. Un animal non moins hideux que je rencontrai plusieurs fois, ce fut ce crabe énorme observé par M. Darwin, auquel la nature a donné l'instinct et la force nécessaire pour se nourrir de noix de cocos ; il grimpe aux arbres du rivage, il fait tomber la noix qui se fend dans sa chute, et il l'ouvre avec ses puissantes pinces. Ici, sous ces flots clairs, ce crabe courait avec une agilité sans pareille tandis que des chélonées franches, de cette espèce qui fréquente les côtes du Malabar, se déplaçaient lentement entre les roches ébranlées.

Vers sept heures, nous arpentions enfin le banc des pintadines, sur lequel les huîtres perlières se reproduisent par millions. Ces

mollusques précieux adhéraient aux rocs et y étaient fortement attachés par ce byssus de couleur brune qui ne leur permet pas de se déplacer. En quoi ces huîtres sont inférieures aux moules elles-mêmes, auxquelles la nature n'a pas refusé toute faculté de locomotion.

La pintadine *meleagrina*, la mère perle, dont les valves sont à peu près égales, se présente sous la forme d'une coquille arrondie, aux épaisses parois, très rugueuses à l'extérieur. Quelques-unes de ces coquilles étaient feuilletées et sillonnées de bandes verdâtres qui rayonnaient de leur sommet. Elles appartenaient aux jeunes huîtres. Les autres, à surface rude et noire, vieilles de dix ans et plus, mesuraient jusqu'à quinze centimètres de largeur.

Le capitaine Nemo me montra de la main cet amoncellement prodigieux de pintadines, et je compris que cette mine était véritablement inépuisable, car la force créatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme. Ned Land, fidèle à cet instinct, se hâtait d'emplir des plus beaux mollusques un filet qu'il portait à son côté.

Mais nous ne pouvions nous arrêter. Il fallait suivre le capitaine qui semblait se diriger par des sentiers connus de lui seul. Le sol remontait sensiblement, et parfois mon bras, que j'élevais, dépassait la surface de la mer. Puis le niveau du banc se rabaisait capricieusement. Souvent nous tournions de hauts rocs effilés en pyramides. Dans leurs sombres anfractuosités de gros crustacés, pointés sur leurs hautes pattes comme des machines de guerre, nous regardaient de leurs yeux fixes, et sous nos pieds rampaient des myriades, des glycéres, des arciés et des annélides, qui allongeaient démesurément leurs antennes et leurs cyrrhes tentaculaires.

En ce moment s'ouvrit devant nos pas une vaste grotte, creusée dans un pittoresque entassement de rochers tapissés de toutes les hautes-lisses de la flore sous-marine. D'abord, cette grotte me parut profondément obscure. Les rayons solaires semblaient s'y éteindre : dégradations successives. Sa vague transparence n'était plus que de la lumière noyée.

Le capitaine Nemo y entra. Nous après lui. Mes yeux s'accoutumèrent bientôt à ces ténèbres relatives. Je distinguai les retombées si capricieusement contournées de la voûte que supportaient des piliers naturels, largement assis sur leur base granitique, comme les lourdes colonnes de l'architecture toscane. Pourquoi notre incompréhensible guide nous entraînait-il au fond de cette crypte sous-marine ? J'allais le savoir avant peu.

Après avoir descendu une pente assez raide, nos pieds foulèrent le fond d'une sorte de puits circulaire. Là, le capitaine Nemo s'arrêta, et de la main il nous indiqua un objet que je n'avais pas encore aperçu.

C'était une huître de dimension extraordinaire, une tridacne gigantesque, un bénitier qui eût contenu un lac d'eau sainte, une vasque dont la largeur dépassait deux mètres, et conséquemment plus grande que celle qui ornaît le salon du *Nautilus*.

Je m'approchai de ce mollusque phénoménal. Par son byssus il adhérait à une table de granit, et là il se développait isolément dans les eaux calmes de la grotte. J'estimai le poids de cette tridacne à trois cents kilogrammes. Or, une telle huître contient quinze kilos de chair, et il faudrait l'estomac d'un Gargantua pour en absorber quelques douzaines.

Le capitaine Nemo connaissait évidemment l'existence de ce bivalve. Ce n'était pas la première fois qu'il le visitait, et je pensais qu'en nous conduisant en cet endroit il voulait seulement nous montrer une curiosité naturelle. Je me trompais. Le capitaine Nemo avait un intérêt particulier à constater l'état actuel de cette tridacne.

Les deux valves du mollusque étaient entr'ouvertes. Le capitaine s'approcha et introduisit son poignard entre les coquilles pour les empêcher de se rabattre ; puis, de la main, il souleva la tunique membraneuse et frangée sur ses bords qui formait le manteau de l'animal.

Là, entre les plis foliacés, je vis une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier. Sa forme globuleuse, sa limpidité parfaite, son orient admirable en faisaient un bijou d'un inestimable prix. Emporté par la curiosité, j'étendais la main pour la saisir, pour la peser, pour la palper ! Mais le capitaine m'arrêta, fit un signe négatif, et, retirant son poignard par un mouvement rapide, il laissa les deux valves se refermer subitement.

Je compris alors quel était le dessein du capitaine Nemo. En laissant cette perle enfouie sous le manteau de la tridacne, il lui permettait de s'accroître insensiblement. Avec chaque année la sécrétion du mollusque y ajoutait de nouvelles couches concentriques. Seul, le capitaine connaissait la grotte où "mûrissait" cet admirable fruit de la nature ; seul il l'élevait, pour ainsi dire, afin de la transporter un jour dans son précieux musée. Peut-être même, suivant l'exemple des Chinois et des Indiens, avait-il déterminé la production de cette perle en introduisant sous les plis du mollusque quelque morceau de verre et de métal, qui s'était peu à peu recouvert de la matière nacrée. En tout cas, comparant cette perle à celle que je connaissais déjà, à celles qui brillaient dans la collection du capitaine, j'estimai sa valeur à dix millions de francs au moins. Superbe curiosité naturelle et non bijou de luxe, car je ne sais quelles oreilles féminines auraient pu la supporter.

La visite à l'opulente tridacne était terminée. Le capitaine Nemo quitta la grotte, et nous remontâmes sur le banc de pintadines, au milieu de ces eaux claires que ne troublait pas encore le travail des plongeurs.

Nous marchions isolément, en véritables flâneurs, chacun s'arrêtant ou s'éloignant au gré de sa fantaisie. Pour mon compte, je n'avais plus aucun souci des dangers que mon imagination avait exagérés si ridiculement. Le haut-fond se rapprochait sensiblement de la surface de la mer, et bientôt par un mètre d'eau ma tête dépassa le niveau océanique. Conseil me rejoignit, et collant sa grosse capsule à la mienne, il me fit des yeux un salut amical. Mais ce plateau élevé ne mesurait que quelques toises, et bientôt nous fûmes rentrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi.

Dix minutes après, le capitaine Nemo s'arrêta soudain. Je crus qu'il faisait halte pour retourner sur ses pas. Non. D'un geste, il nous ordonna de nous blottir près de lui au fond d'une large anfruosité. Sa main se dirigea vers un point de la masse liquide, et je regardai attentivement.

A cinq mètres de moi, une ombre apparut et s'abaissa jusqu'au sol. L'inquiétante idée des requins traversa mon esprit. Mais je me trompais, et, cette fois encore, nous n'avions pas affaire aux monstres de l'Océan.

C'était un homme, un homme vivant, un Indien, un noir, un pêcheur, un pauvre diable, sans doute, qui venait glaner avant la récolte. J'apercevais les fonds de son canot noué à quelques pieds au-dessus de sa tête. Il plongeait, et remontait successivement. Une pierre taillée en pain de sucre et qu'il serrait du pied, tandis qu'une corde le rattachait à son bateau, lui servait à descendre plus rapidement au fond de la mer. C'était là tout son outillage. Arrivé au sol, par cinq mètres de profondeur environ, il se précipitait à genoux et remplissait son sac de pintadines ramassées au hasard. Puis, il remontait, vidait son sac, ramenait sa pierre, et recommençait son opération qui ne durait que trente secondes.

Ce plongeur ne nous voyait pas. L'ombre du rocher nous déroba à ses regards. Et d'ailleurs, comment ce pauvre Indien aurait-il jamais supposé que des hommes, des êtres semblables à lui, fussent là, sous les eaux, épiaient ses mouvements, ne perdant aucun détail de sa pêche ?

Plusieurs fois, il remonta ainsi et plongea de nouveau. Il ne rapportait pas plus d'une dizaine de pintadines à chaque plongée, car

il fallait les arracher du banc auquel elles s'accrochaient par leur robuste byssus. Et combien de ces huîtres étaient privées de ces perles pour lesquelles il risquait sa vie !

Je l'observais avec une attention profonde. Sa manœuvre se faisait régulièrement, et pendant une demi-heure, aucun danger ne parut le menacer. Je me familiarisais donc avec le spectacle de cette pêche intéressante, quand, tout d'un coup, à un moment où l'Indien était agenouillé sur le sol, je lui vis faire un geste d'effroi, se relever et prendre son élan pour remonter à la surface des flots.

Je compris son épouvante. Une ombre gigantesque apparaissait au-dessus du malheureux plongeur. C'était un requin de grande taille qui s'avancait diagonalement, l'œil en feu, les mâchoires ouvertes !

J'étais muet d'horreur, incapable de faire un mouvement.

Le vorace animal, d'un vigoureux coup de nageoire, s'élança vers l'Indien, qui se jeta de côté et évita la morsure du requin, mais non le battement de sa queue, car cette queue, le frappant à la poitrine, l'étendit sur le sol.

Cette scène avait duré quelques secondes à peine. Le requin revint, et, se retournant sur le dos, il s'apprêtait à couper l'Indien en deux, quand je sentis le capitaine Nemo, posté près de moi, se lever subitement. Puis, son poignard à la main, il marcha droit au monstre, prêt à lutter corps à corps avec lui.

Le squalo, au moment où il allait happer le malheureux pêcheur, aperçut son nouvel adversaire, et se replaçant sur le ventre, il se dirigea rapidement vers lui.

Je vois encore la pose du capitaine Nemo. Replié sur lui-même, il attendait avec un admirable sang-froid le formidable squalo, et lorsque celui-ci se précipita sur lui, le capitaine, se jetant de côté avec une prestesse prodigieuse, évita le choc et lui enfonça son poignard dans le ventre. Mais, tout n'était pas dit. Un combat terrible s'engagea.

Le requin avait rugi, pour ainsi dire. Le sang sortait à flots de ses blessures. La mer se teignit de rouge, et, à travers ce liquide opaque, je ne vis plus rien.

Plus rien, jusqu'au moment où dans une éclaircie, j'aperçus l'audacieux capitaine, cramponné à l'une des nageoires de l'animal, luttant corps à corps avec le monstre, labourant de coups de poignards le ventre de son ennemi, sans pouvoir toutefois porter le coup définitif, c'est-à-dire l'atteindre en plein cœur. Le squalo, se débattant, agitait la masse des eaux avec furie, et leur remous menaçait de me renverser.

J'aurais voulu courir au secours du capitaine. Mais, cloué par l'horreur, je ne pouvais remuer.

Je regardais, l'œil hagard. Je voyais les phases de la lutte se modifier. Le capitaine tomba sur le sol, renversé par la masse énorme qui pesait sur lui. Puis, les mâchoires du requin s'ouvrirent démesurément comme une cisaille d'usine, et c'en était fait du capitaine si, prompt comme la pensée, son harpon à la main, Ned Land, se précipitant vers le requin, ne l'eût frappé de sa terrible pointe.

Les flots s'imprégnèrent d'une masse de sang. Ils s'agitèrent sous les mouvements du squalo qui les battait avec une indescriptible fureur. Ned Land n'avait pas manqué son but. C'était le rôle du monstre. Frappé au cœur, il se débattait dans des spasmes épouvantables, dont le contre-coup renversa Conseil.

Cependant, Ned Land avait dégagé le capitaine. Celui-ci, relevé sans blessures, alla droit à l'Indien, coupa vivement la corde qui le liait à sa pierre, le prit dans ses bras et, d'un vigoureux coup de talon, il remonta à la surface de la mer.

Nous les suivîmes tous trois, et, en quelques instants, miraculeusement sauvés, nous atteignîmes l'embarcation du pêcheur.

Le premier soin du capitaine Nemo fut de rappeler ce malheureux à la vie. Je ne savais s'il réussirait. Je l'espérais, car l'immeur-

sion de ce pauvre diable, n'avait pas été longue. Mais le coup de queue du requin pouvait l'avoir frappé à mort.

Heureusement, sous les vigoureuses frictions de Conseil et du capitaine, je vis, peu à peu, le noyé revenir au sentiment. Il ouvrit les yeux. Quelle dut être sa surprise, son épouvante même, à voir les quatre grosses têtes de cuivre qui se penchaient sur lui.

Et surtout, que dut-il penser quand le capitaine Nemo, tirant d'une poche de son vêtement un sachet de perles, le lui eut mis dans la main ? Cette magnifique aumône de l'homme des eaux au pauvre Indien de Ceyland fut acceptée par celui-ci d'une main tremblante. Ses yeux effarés indiquaient du reste qu'il ne savait à quels êtres sur-humains il devait à la fois la fortune et la vie.

Sur un signe du capitaine, nous regagnâmes le banc de pintadines, et, suivant la route déjà parcourue, après une demi-heure de marche nous rencontrâmes l'ancre qui rattachait le canot du *Nautilus*.



Voyez-vous là quelque chose ?—Page 65

Une fois embarqués, chacun de nous, avec l'aide des matelots, se débarrassa de sa lourde carapace de cuivre.

La première parole du capitaine Nemo fut pour le Canadien.

« Merci, maître Land, lui dit-il.

—C'est une revanche, capitaine, répondit Ned Land, Je vous devais cela.»

Un pâle sourire glissa sur les lèvres du capitaine, et ce fut tout. « Au *Nautilus*, » dit-il.

L'embarcation vola sur les flots. Quelques minutes plus tard, nous rencontrâmes le cadavre du requin qui flottait.

A la couleur noire marquant l'extrémité de ses nageoires, je reconnus le terrible mélanoptère de la mer des Indes, de l'espèce des requins proprement dits. Sa longueur dépassait vingt-cinq pieds ; sa bouche énorme occupait le tiers de son corps. C'était un adulte, ce qui se voyait aux six rangées de dents, disposées en triangles isocèles sur la mâchoire supérieure.

Conseil le regardait avec un intérêt tout scientifique, et je suis sûr qu'il le rangeait, non sans raison, dans la classe des cartilagineux, ordre des chondropterygiens à branchies fixes, famille des sélaciens, genre des squales.

Pendant que je considérais cette masse inerte, une douzaine de ces voraces mélanoptères apparut tout d'un coup autour de l'embarcation ; mais, sans se préoccuper de nous, ils se jetèrent sur le cadavre et s'en disputèrent les lambeaux.

A huit heures et demie, nous étions de retour à bord du *Nautilus*.

Là, je me pris à réfléchir sur les incidents de notre excursion au banc de Manaar. Deux observations s'en dégagèrent inévitablement. L'une, portant sur l'audace sans pareille du capitaine Nemo, l'autre sur son dévouement pour un être humain, l'un des représentants de cette race qu'il fuyait sous les mers. Quoi qu'il en dit, cet homme étrange n'était pas parvenu encore à tuer son cœur tout entier.

Lorsque je lui fis cette observation, il me répondit d'un ton légèrement ému :

« Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là ! »

CHAPITRE IV

LA MER ROUGE

Pendant la journée du 29 janvier, l'île de Ceyland disparut sous l'horizon, et le *Nautilus*, avec une vitesse de vingt milles à l'heure, se glissa dans ce labyrinthe de canaux qui séparent les Maldives des Laquedives. Il rangea même l'île Kittan, terre d'origine madréporique, découverte par Vasco de Gama en 1499, et l'une des dix-neuf principales îles de cet archipel des Laquedives, entre 10° et 14° 30' de latitude nord, et 69° et 50° 72' de longitude est.

Nous avions fait alors seize mille deux cent vingt mille, ou sept mille cinq cents lieues depuis notre point de départ dans les mers du Japon.

Le lendemain, —30 janvier,—lorsque le *Nautilus* remonta à la surface de l'Océan, il n'avait plus aucune terre en vue. Il faisait route au nord-ouest, et se dirigeait vers cette mer d'Orman, creusée entre l'Arabie et la péninsule indienne, qui sert de débouché au golfe Persique.

C'était évidemment une impasse, sans issue possible. Où nous conduisait donc le capitaine Nemo ? Je n'aurais pu le dire. Ce qui ne satisfait pas le Canadien, qui, ce jour-là, me demanda où nous allions.

« Nous allons, maître Ned, où nous conduit la fantaisie du capitaine.

—Cette fantaisie, répondit le Canadien, ne peut nous mener loin. Le golfe Persique n'a pas d'issue, si nous y entrons, nous ne tarderons guère à revenir sur nos pas.

—Eh bien ! nous revindrons, maître Land, et si après le golfe Persique, le *Nautilus* veut visiter la mer Rouge, le détroit de Babel-Mandeb est toujours là pour lui livrer passage.

—Je ne vous apprendrai pas, monsieur, répondit Ned Land, que la mer Rouge est non moins formée que le golfe, puisque l'isthme de Suez n'est pas encore percé, et, le fût-il, un bateau mystérieux comme le nôtre ne se hasarderait pas dans ses canaux coupés d'écluses. Donc, la mer Rouge n'est pas encore le chemin qui nous ramènera en Europe.

—Aussi, n'ai-je pas dit que nous reviendrons en Europe.

—Que supposez-vous donc ?

—Je suppose qu'après avoir visité ces curieux parages de l'Arabie et de l'Égypte, le *Nautilus* redescendra l'Océan Indien,

peut-être à travers le canal de Mozambique, peut-être au large des Mascareignes, de manière à gagner le cap de Bonne-Espérance.

—Et une fois au cap de Bonne-Espérance ? demanda le Canadien avec une insistance toute particulière.

—Eh bien ! nous pénétrons dans cet Atlantique que nous ne connaissons pas encore. Ah ça ! ami Ned, vous vous fatiguez donc de ce voyage sous les mers ? Nous vous blâmez donc sur le spectacle incessamment varié des merveilles sous-marines ? Pour mon compte, je verrai avec un extrême dépit finir ce voyage qu'il aura été donné à si peu d'hommes de faire.

—Mais savez-vous, M. Aronmax, répondit le Canadien, que voilà bientôt trois mois que nous sommes emprisonnés à bord du *Nautilus* ?

—Non, Ned, je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir, et je ne compte ni les jours, ni les heures.

—Mais la conclusion ?

—La conclusion viendra en son temps. D'ailleurs, nous n'y pouvons rien, et nous disons inutilement. Si vous veniez me dire, mon brave Ned : " Une chance d'évasion nous est offerte," je la discuterais avec vous. Mais tel n'est pas le cas et, à vous parler franchement, je ne crois pas que le capitaine Nemo s'aventure jamais dans les mers européennes."

Par ce court dialogue, on verra que, fanatique du *Nautilus*, j'étais incarné dans la peau de son commandant.

Quant à Ned Land, il termina la conversation par ces mots, en forme de monologue : " Tout cela est bel et bon, mais, à mon avis, où il y a de la gêne, il n'y a plus de plaisir."

Pendant quatre jours, jusqu'au 3 février, le *Nautilus* visita la mer d'Oman, sous diverses vitesses et à diverses profondeurs. Il semblait marcher au hasard, comme s'il eût hésité sur la route à suivre : mais il ne dépassa jamais le tropique du Cancer.

En quittant cette mer, nous eûmes un instant connaissance de Mascate, la plus importante ville du pays d'Oman. J'admirai son aspect étrange, au milieu des noirs rochers qui l'entourent et sur lesquels se détachent en blanc ses maisons et ses forts. J'aperçus le dôme arrondi de ses mosquées, la pointe élégante de ses minarets, ses fraîches et verdoyantes terrasses. Mais ce fut qu'une vision, et le *Nautilus* s'enfonça bientôt sous les flots sombres de ces parages.

Puis, il prolongea à une distance de six milles les côtes arabiques du Mahrah et de l'Hadramant, et sa ligne ondulée de montagnes, relevée de quelques ruines anciennes. Le 5 février, nous donnions enfin dans le golfe d'Aden, véritable entonnoir introduit dans ce goulot de Babel-Mandeb, qui entonne les eaux indiennes dans la mer Rouge.

Le 6 février, le *Nautilus* flottait en vue d'Aden, perché sur un promontoire qu'un isthme étroit réunit au continent, sorte de Gibraltar inaccessible, dont les Anglais ont refait les fortifications, après s'en être emparés en 1839. J'entrevis les minarets octogones de cette ville qui fut autrefois l'entrepôt le plus riche et le plus commerçant de la côte, au dire de l'historien Edrisi.

Je croyais bien que le capitaine Nemo, parvenu à ce point, allait revenir en arrière ; mais je me trompais, et, à ma grande surprise, il n'en fut rien.

Le lendemain, 2 février, nous embouquions le détroit de Babel-Mandeb, dont le nom veut dire en langue arabe : " la porte des Larmes." Sur vingt milles de large, il ne compte que cinquante-deux kilomètres de long, et pour le *Nautilus* lancé à toute vitesse, le franchir fut l'affaire d'une heure à peine. Mais je ne vis rien, pas même cette île de Périn, dont le gouvernement britannique a fortifié la position d'Aden. Trop de steamers anglais ou français des lignes de Suez à Bombay, à Calcutta, à Melbourne, à Bourbon, à Maurice, sillonnaient cet étroit passage, pour que le *Nautilus* tentât de s'y montrer. Aussi se tint-il prudemment entre deux eaux.

Enfin, à midi, nous sillonnions les flots de la mer Rouge.

La mer rouge, lac célèbre des traditions bibliques, que les pluies ne rafraîchissent guère, qu'aucun fleuve important n'arrose, qu'une excessive évaporation pompe incessamment et qui perd chaque année une tranche liquide haute d'un mètre et demi ! Singulier golfe, qui, fermé et dans les conditions d'un lac, peut-être entièrement desséché ; inférieur en ceci à ses voisins la Caspienne ou l'Asphalte, dont le niveau a seulement baissé jusqu'au point où leur évaporation a précisément égalé la somme des eaux reçues dans leur sein.

Cette mer Rouge a deux mille six cents kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de deux cent quarante. Au temps des Ptolémées et des empereurs romains, elle fut la grande artère commerciale du monde, et le percement de l'isthme lui rendra cette antique importance que les railways de Suez ont déjà ramenée en partie.

Je ne voulus même pas chercher à comprendre ce caprice du capitaine Nemo qui pouvait le décider à nous entraîner dans ce golfe. Mais j'approuvai sans réserve le *Nautilus* d'y être entré. Il prit une allure moyenne, tantôt se tenant à la surface, tantôt plongeant pour éviter quelque navire, et je pus observer ainsi le dedans et le dessus de cette mer si curieuse.

Le 8 février, dès les premières heures du jour, Moka nous apparut, ville maintenant ruinée, dont les murailles tombent au seul bruit du canon, et qu'abritent çà et là quelques dattiers verdoyants. Cité importante, autrefois, qui renfermait six marchés publics, vingt-six mosquées, et à laquelle ses murs, défendus par quatorze forts, faisaient une ceinture de trois kilomètres.

Puis, le *Nautilus* se rapprocha des rivages africains où la profondeur de la mer est plus considérable. Là, entre deux eaux d'une limpidité de cristal, par les panneaux ouverts, il nous permit de contempler d'admirables buissons de coraux éclatants, et de vastes pans de rochers revêtus d'une splendide fourrure verte d'algues et de fucus. Quel indescriptible spectacle, et quelle variété de sites et de paysages à l'arrasement de ces écueils et de ces îlots volcaniques qui confinent à la côte lybienne ! Mais où ces arbustes apparurent dans toute leur beauté, ce fut vers les rives orientales que le *Nautilus* ne tarda pas à rallier. Ce fut sur les côtes du Téhaana, car alors non seulement ces étalages de zoophytes fleurissaient au-dessous du niveau de la mer, mais ils formaient aussi des entrelacements pittoresques qui se déroulaient à dix brasses au-dessus ; ceux-ci plus capricieux, mais moins colorés que ceux-là dont l'humide vitalité des eaux entretenait la fraîcheur.

Que d'heures charmantes je passai ainsi à la vitre du salon ! Que d'échantillons nouveaux de la flore et de la faune sous-marine j'admirai sous l'éclat de notre fanal électrique ! Des spongies agariciformes, des actinies de couleur ardoisée, entre autres le *thalassianthus aster*, des tubipores disposés comme des flûtes et n'attendant que le souffle du dieu Pan, des coquilles particulières à cette mer, qui s'établissent dans les excavations madréporiques et dont la base est contournée en courte spirale, et enfin mille spécimens d'un polypier que je n'avais pas observé encore, la vulgaire éponge.

La classe des spongiaires, première du groupe des polypes, a été précisément créée par ce curieux produit dont l'utilité est incontestable. L'éponge n'est point un végétal comme l'admettent encore quelques naturalistes, mais un animal du dernier ordre, un polypier inférieur à celui du corail. Son animalité n'est pas douteuse, et on ne peut même adopter l'opinion des anciens qui la regardaient comme un être intermédiaire entre la plante et l'animal. Je dois dire cependant, que les naturalistes ne sont pas d'accord sur le mode d'organisation de l'éponge. Pour les uns, c'est un polypier, et pour d'autres tels que M. Milne Edwards, c'est un individu isolé et unique.

La classe des spongiaires contient environ trois cents espèces qui se rencontrent dans un grand nombre de mers, et même dans certains cours d'eau où elles ont reçu le nom de " fluviatiles." Mais leurs eaux

de prédilection sont celles de la Méditerranée, de l'archipel grec, de la côte de Syrie et de la mer Rouge. Là se reproduisent et se développent ces éponges fines-douces dont la valeur s'élève jusqu'à cent cinquante francs, l'éponge blonde de Syrie, l'éponge dure de Barbarie, etc. Mais puisque je ne pouvais espérer d'étudier ces zoophytes dans les échelles du Levant, dont nous étions séparés par l'infranchissable isthme de Suez, je me contentai de les observer dans les eaux de la mer Rouge.

J'appelai donc Conseil près de moi, pendant que le *Nautilus*, par une profondeur moyenne de huit à neuf mètres, rasait lentement tous ces beaux rochers de la côte orientale.

Là croissaient des éponges de toutes formes, des éponges pédiculées, foliacées, globuleuses, digitées. Elles justifiaient assez exactement ces noms de corbeilles, de calices, de quenouilles, de cornes d'élan, de pied de lion, de queue de paon, de gant de Neptune, que leur ont attribué les pêcheurs, plus poètes que les savants. De leur tissu fibreux, enduit d'une substance gélatineuse à demi-fluide, s'échappaient incessamment de petits filets d'eau, qui après avoir porté la vie dans chaque cellule, en étaient expulsés par un mouvement contractile. Cette substance disparaît après la mort du polype, et se putréfie en dégageant de l'ammoniaque. Il ne reste plus alors que ces fibres cornées ou gélatineuses dont se compose l'éponge domestique, qui prend une teinte roussâtre, et qui s'emploie à des usages divers, selon son degré d'élasticité, de perméabilité ou de résistance à la macération.

Ces polypiers adhéraient aux rochers, aux coquilles des mollusques et même aux tiges d'hydrophytes. Ils garnissaient les plus petites anfractuosités, les uns s'étalant, les autres se dressant et pendant comme des excroissances coralligènes. J'appris à Conseil que ces éponges se pêchaient de deux manières, soit à la drague, soit à la main. Cette dernière méthode qui nécessite l'emploi des plongeurs, est préférable, car en respectant le tissu du polypier, elle lui laisse une valeur très supérieure.

Les autres zoophytes qui pullulaient auprès des spongiaires, consistaient principalement en méduses d'une espèce très élégante ; les mollusques étaient représentés par des variétés de calmars, qui, d'après d'Orbigny, sont spéciales à la mer Rouge, et les reptiles par des tortues *virgata*, appartenant au genre des Chélonées, qui fournirent à notre table un mets sain et délicat.

Quant aux poissons, ils étaient nombreux et souvent remarquables. Voici ceux que les filets du *Nautilus* rapportaient plus fréquemment à bord : des raies, parmi lesquelles les limmes de forme ovale, de couleur brique, au corps semé d'inégales taches bleues et reconnaissables à leur double aiguillon dentelé, des arnacks au dos argenté, des pastenagues à la queue pointillée, et des loekats, vastes manteaux longs de deux mètres qui ondulaient entre les eaux, des aodons, absolument dépourvus de dents, sortes de cartilagineux qui se rapprochent du squalo, des ostracions-dromadaires dont la bosse se termine par un aiguillon recourbé, long d'un pied et demi, des ophiidies, véritables murènes à la queue argentée, au dos bleuâtre, aux pectorales brunes bordées d'un liseré gris, des fiatoles, espèces de stromatées, zébrés d'étroites raies d'or et parés des trois couleurs de la France, des blémies-garamits, longs de quatre décimètres, de superbes coraux, décorés de sept bandes transversales d'un beau noir, de nageoires bleues et jaunes, et d'écaillés d'or et d'argent, des centropodes, des mules orillamines à tête jaune, des scares, des labres, des balistes, des gobies, etc., et mille autres poissons communs aux Océans que nous avions déjà traversés.

Le 9 février, le *Nautilus* flottait dans cette partie la plus large de la mer Rouge, qui est comprise entre Souahin sur la côte ouest et Quonfadah sur la côte est, sur un diamètre de cent quatre-vingt dix milles.

Ce jour-là à midi, après le point, le capitaine Nemo monta sur la plateforme où je me trouvais. Je me promis de ne point le laisser redescendre sans l'avoir au moins pressenti sur ses projets ultérieurs. Il vint à moi dès qu'il m'aperçut, m'offrit gracieusement un cigare et me dit :

—Eh bien ! monsieur le professeur, cette mer Rouge vous plaît-elle ? Avez-vous suffisamment observé les merveilles qu'elle recouvre, ses poissons et ses zoophytes, ses parterres d'éponges et ses forêts de corail ? Avez-vous entrevu les villes jetées sur ses bords ?

—Oui, capitaine Nemo, répondis-je, et le *Nautilus* s'est merveilleusement prêté à toute cette étude. Ah ! c'est un intelligent bateau !

—Oui, monsieur, intelligent, audacieux et invulnérable ! Il ne redoute ni les terribles tempêtes de la mer Rouge, ni ses courants, ni ses écueils.

—En effet, dis-je, cette mer est citée entre les plus mauvaises, et si je ne me trompe, au temps des Anciens, sa renommée était détestable.

—Détestable, monsieur Aronnax. Les historiens grecs et latins n'ont pas à son avantage, et Strabon dit qu'elle est particulièrement dure à l'époque des vents Étésiens et de la saison des pluies. L'arabe Edrisi qui la dépeint sous le nom de golfe de Colzoum raconte que les navires périssaient en grand nombre sur ses bancs de sable, et que personne ne se hasardait à y naviguer la nuit. C'est, prétend-il, une mer sujette à d'affreux ouragans, semée d'îles inhospitalières, et " n'offre rien de bon " ni dans ses profondeurs ni à sa surface. En effet, telle est l'opinion qui se trouve dans Arrien, Agatharhède et Artémidore.

—On voit bien, répliquai-je, que ces historiens n'ont pas navigué à bord du *Nautilus*.

—En effet, répondit en souriant le capitaine, et sous ce rapport, les modernes ne sont pas plus avancés que les anciens. Il a fallu bien des siècles pour trouver la puissance mécanique de la vapeur ! Qui sait si dans cent ans, on verra un second *Nautilus* ! Les progrès sont lents, monsieur Aronnax.

—C'est vrai, répondis-je, votre navire avance d'un siècle, de plusieurs peut-être, sur son époque. Quel malheur qu'un secret pareil doive mourir avec son inventeur !

Le capitaine Nemo ne me répondit pas. Après quelques minutes de silence :

—Vous me parliez, dit-il, de l'opinion des anciens historiens sur les dangers qu'offre la navigation de la mer Rouge ?

—C'est vrai, répondis-je, mais leurs craintes n'étaient-elles pas exagérées ?

—Oui et non, M. Aronnax, me répondit le capitaine Nemo, qui me parut posséder à fond " sa mer Rouge ". Ce qui n'est plus dangereux pour un navire moderne, bien gréé solidement construit, maître de sa direction grâce à l'obéissante vapeur, offrait des périls de toutes sortes aux bâtiments des anciens. Il faut se représenter ces premiers navigateurs s'aventurant sur des barques faites de planches cousues avec des cordes de palmiers, calfatées de résine pilée et enduites de graisse de chiens de mer. Ils n'avaient pas même d'instrument pour relever leur direction, et ils marchaient à l'estime au milieu de courants qu'ils connaissaient à peine. Dans ces conditions, les naufragés étaient et devaient être nombreux. Mais de notre temps, les steamers qui font le service entre Suez et les mers du Sud n'ont plus rien à redouter des colères de ce golfe, en dépit des moussons contraires. Leurs capitaines et leurs passagers ne se préparent pas au départ par des sacrifices propitiatoires, et, au retour, il ne faut plus, ornés de guirlandes et de bandelettes dorées, remercier les dieux dans le temple voisin.

—J'en conviens, dis-je, et la vapeur me paraît avoir tué la reconnaissance dans le cœur des marins. Mais, capitaine, puisque vous semblez avoir spécialement étudié cette mer, pouvez-vous m'apprendre quelle est l'origine de son nom ?

—Il existe, M. Aronmax, de nombreuses explications à ce sujet. Voulez-vous connaître l'opinion d'un chroniqueur du XIV^e siècle ?

—Volontiers.

—Ce fantaisiste prétend que son nom lui fut donné après le passage des Israélites, lorsque le Pharaon eût péri dans les flots qui se refermèrent à la voix de Moïse :

En signe de cette merveille,
Devint la mer rouge et vermeille,
Nom, point ne surent la nommer,
Autrement que la rouge mer.

—Explication de poète, capitaine Nemo, répondez-moi, mais je ne saurais m'en contenter. Je vous demanderai donc votre opinion personnelle.

—La voici. Suivant moi, M. Aronmax, il faut voir dans cette appellation de mer Rouge une traduction du mot hébreu "Edrom", et si les anciens lui donnèrent ce nom, ce fut à cause de la coloration particulière de ses eaux.

—Jusqu'ici cependant je n'ai vu que des flots limpides et sans aucune teinte particulière.

—Sans doute, mais en avançant vers le fond du golfe, vous remarquerez cette singulière apparence. Je me rappelle avoir vu la baie de Tor entièrement rouge, comme un lac de sang.

—Et cette couleur, vous l'attribuez à la présence d'une algue microscopique ?

—Oui. C'est une matière mucilagineuse pourpre produite par ces chétives plantules connues sous le nom de *trichodesmies*, et dont il faut quarante mille pour occuper l'espace d'un millimètre carré. Peut-être en rencontrerez-vous, quand nous serons à Tor.

—Ainsi, capitaine Nemo, ce n'est pas la première fois que vous parcourez la mer Rouge à bord du *Nautilus* ?

—Non, monsieur.

—Alors, puisque vous parliez plus haut du passage des Israélites et de la catastrophe des Egyptiens, je vous demanderai si vous avez reconnu sous les eaux des traces de ce grand fait historique ?

—Non, monsieur le professeur, et cela pour une excellente raison.

—Laquelle ?

—C'est que l'endroit même où Moïse a passé avec tout son peuple est tellement ensablé maintenant que les chameaux y peuvent à peine baigner leurs jambes. Vous comprenez que mon *Nautilus* n'aurait pas assez d'eau pour lui.

—Et cet endroit ?... demandai-je.

—Cet endroit est situé un peu au-dessus de Suez, dans ce bras qui formait autrefois un profond estuaire, alors que la mer Rouge s'étendait jusqu'aux lacs amers. Maintenant, que ce passage soit miraculeux ou non, les Israélites n'en ont pas moins passé là pour gagner la Terre promise, et l'armée de Pharaon a précisément péri en cet endroit. Je pense donc que des fouilles pratiquées au milieu de ces sables mettraient à découvert une grande quantité d'armes et d'instruments d'origine égyptienne.

—C'est évident, répondez-moi, et il faut espérer pour les archéologues, que des fouilles se feront tôt ou tard, lorsque des villes nouvelles s'établiront sur cet isthme, après le percement du canal de Suez. Un canal bien inutile pour un navire tel que le *Nautilus* !

—Sans doute, mais utile au monde entier, dit le capitaine Nemo. Les anciens avaient bien compris cette utilité pour leurs affaires commerciales d'établir une communication entre la mer Rouge et la Méditerranée ; mais ils ne songèrent point à creuser un canal direct, et ils prirent le Nil pour intermédiaire. Très-probablement, le canal qui réunissait le Nil à la mer Rouge fut commencé sous Sésostris, si l'on en croit la tradition. Ce qui est certain c'est que, 615 ans avant Jésus-Christ, Necos entreprit les travaux d'un canal alimenté par les eaux du Nil à travers la plaine de l'Égypte qui regarde l'Arabie. Ce

canal se remontait en quatre jours, et sa largeur était telle que deux trirèmes pouvaient y passer de front. Il fut continué par Darius, fils d'Hytaspe, et probablement achevé par Ptolémée II. Strabon le vit employé à la navigation : mais la faiblesse de sa pente entre son point de départ, près de Bubaste, et la mer Rouge, ne le rendait navigable que pendant quelques mois de l'année. Ce canal servit au commerce jusqu'au siècle des Antonins ; abandonné, ensablé, puis rétabli par les ordres du calife Omar, il fut définitivement comblé en 761 ou 762 par le calife Al-Mansor, qui voulut empêcher les vivres d'arriver à Mohammed-ben-Abdoallah, révolté contre lui. Pendant l'expédition d'Égypte, votre général Bonaparte retrouva les traces de ces travaux dans le désert de Suez et, surpris par la marée, il faillit périr quelques heures avant de rejoindre Hadjaroth, là même où Moïse avait campé trois mille trois cents ans avant lui.

—Eh bien, capitaine, ce que les anciens n'avaient osé entreprendre, cette jonction entre les deux mers qui abrégera de neuf mille kilomètres la route de Cadix aux Indes, M. de Lesseps l'a fait, et avant peu il aura changé l'Afrique en une île immense.

—Oui, M. Aronmax, et vous avez le droit d'être fier de votre compatriote. C'est un homme qui honore plus une nation que les plus grands capitaines ! Il a commencé comme tant d'autres par les ennuis et les rebuts, mais il a triomphé, car il a le génie de la volonté. Et il est triste de penser que cette œuvre, qui aurait dû être une œuvre internationale, qui aurait suffi à illustrer un règne, n'aura réussi que par l'énergie d'un seul homme. Donc, honneur à M. de Lesseps !

—Oui, honneur à ce grand citoyen, répondez-moi, tout surpris de l'accent avec lequel le capitaine Nemo venait de parler.

—Malheureusement, reprit-il, je ne puis vous conduire à travers ce canal de Suez, mais vous pourrez apercevoir les longues jetées de Port Saïd après-demain, quand nous serons dans la Méditerranée.

—Dans la Méditerranée ! m'écriai-je.

—Oui, monsieur le professeur. Cela vous étonne ?

—Ce qui m'étonne, c'est de penser que nous y serons après-demain.

—Vraiment.

—Oui, capitaine, bien que je dusse être habitué à ne m'étonner de rien depuis que je suis à votre bord !

—Mais à quel propos cette surprise ?

—A propos de l'effroyable vitesse que vous serez forcé d'imprimer au *Nautilus* s'il doit se retrouver après-demain en pleine Méditerranée, ayant fait le tour de l'Afrique et doublé le cap de Bonne-Espérance !

—Et qui vous dit qu'il fera le tour de l'Afrique, monsieur le professeur ? Qui vous parle de doubler le cap de Bonne-Espérance ?

—Cependant, à moins que le *Nautilus* ne navigue en terre ferme et qu'il ne passe par-dessus l'isthme...

—Ou par-dessous, M. Aronmax.

—Par-dessous ?

—Sans doute, répondit tranquillement le capitaine Nemo. Depuis longtemps la nature a fait sous cette langue de terre ce que les hommes font aujourd'hui à sa surface.

—Quoi ! il existerait un passage.

—Oui, un passage souterrain que j'ai nommé Arabian-Tunnel. Il prend au-dessous de Suez et aboutit au golfe de Péluce.

—Mais cet isthme n'est composé que de sables mouvants ?

—Jusqu'à une certaine profondeur. Mais à cinquante mètres seulement, se rencontre très-souvent une inébranlable assise de rocs.

—Et c'est par hasard que vous avez découvert ce passage ? demandai-je de plus en plus surpris.

—Hasard et raisonnement, monsieur le professeur, et même, raisonnement plus que hasard.

—Capitaine, je vous écoute, mais mon oreille résiste à ce qu'elle entend.



Le gigantesque animal soulevait l'embarcation.—Page 66

—Ah monsieur ! *Aures habent et non audient* est de tous les temps. Non seulement ce passage existe, mais j'en ai profité plusieurs fois. Sans cela, je ne me serais pas aventuré aujourd'hui dans cette impasse de la mer Rouge.

—Est-il indiscret de vous demander comment vous avez découvert ce tunnel ?

—Monsieur, me répondit le capitaine, il ne peut y avoir rien de secret entre gens qui ne doivent plus se quitter."

Je ne relevai pas l'insinuation et j'attendis le récit du capitaine Nemo.

"Monsieur le professeur, me dit-il, c'est un simple raisonnement de naturaliste qui m'a conduit à découvrir ce passage que je suis seul à connaître. J'avais remarqué que dans la mer Rouge et dans la Méditerranée, il existait un certain nombre de poissons d'espèces absolument identiques, des ophidies, des fiatoles, des girelles, des persègues, des joels, des exocets. Certain de ce fait je me demandai s'il n'existait pas de communication entre les deux mers. Si elle existait, le courant souterrain devait forcément aller de la mer Rouge à la Méditerranée par le seul effet de la différence des niveaux. Je pêchai donc un grand nombre de poissons aux environs de Suez. Je leur passai à la queue un anneau de cuivre, et je les rejetai à la mer. Quelques mois plus tard, sur les côtes de Syrie, je reprenais quelques échantillons de mes poissons ornés de leur anneau indicateur. La communication entre les deux m''était donc démontrée. Je la cherchai avec mon *Nautilus*, je la découvris, je m'y aventurai, et avant peu, monsieur le professeur, vous aussi vous aurez franchi mon tunnel arabe !"

CHAPITRE V

ARABIAN-TUNNEL

Ce jour même, je rapportai à Conseil et à Ned Land la partie de cette conversation qui les intéressait directement. Lorsque je leur appris que, dans deux jours, nous serions au milieu des eaux de la Méditerranée, Conseil battit des mains, mais le Canadien haussa les épaules.

"Un tunnel sous-marin ! s'écriait-il, une communication entre les deux mers ! Qui a jamais entendu parler de cela ?

—Ami Ned, répondit Conseil, aviez-vous jamais entendu parler du *Nautilus* ? Non ! il existe cependant. Donc, ne haussez pas les épaules si légèrement, et ne repoussez pas les choses sous prétexte que vous n'en avez jamais entendu parler.

—Nous verrons bien ! riposta Ned Land, en secouant la tête. Après tout, je ne demande pas mieux que de croire à son passage, à ce capitaine, et fasse le ciel qu'il nous conduise, en effet, dans la Méditerranée."

Le soir même, par 21° 30' de latitude nord, le *Nautilus* flottant à la surface de la mer, se rapprocha de la côte arabe. J'aperçus Djeddah, important comptoir de l'Égypte, de la Syrie, de la Turquie et des Indes. Je distinguai assez nettement l'ensemble de ses constructions, les navires amarrés le long des quais, et ceux que leur tirant d'eau obligeait à mouiller en rade. Le soleil, assez bas sur l'horizon, frappait en plein les maisons de la ville et faisait ressortir leur blancheur. En dehors, quelques cabanes de bois ou de roseaux indiquaient le quartier habité par les Bédouins.

Bientôt Djeddah s'effaça dans les ombres du soir, et le *Nautilus* rentra sous les eaux légèrement phosphorescentes.

Le lendemain, 10 février, plusieurs navires apparurent qui courraient à contre-bord de nous. Le *Nautilus* reprit sa navigation sous-marine ; mais à midi, au moment du point, la mer étant déserte, il remonta jusqu'à sa ligne de flottaison.

Accompagné de Ned et de Conseil, je vins m'asseoir sur la plateforme. La côte à l'est se montrait comme une masse à peine estompée dans un humide brouillard.

Appuyés sur les flancs du canot, nous causions de choses et d'autres, quand Ned Land tendant sa main vers un point de la mer, me dit :

"Voyez-vous là quelque chose, monsieur le professeur ?

—Non, Ned, répondis-je, mais je n'ai pas vos yeux, vous le savez.

—Regardez bien, reprit Ned, là, par tribord devant, à peu près à la hauteur du fanal ! Vous ne voyez pas une masse qui semble remuer ?

—En effet, dis-je, après une attentive observation, j'aperçois comme un long corps noirâtre à la surface des eaux.

—Un autre *Nautilus* ? dit Conseil.

—Non, répondit le Canadien, mais je me trompe fort, ou c'est là quelque animal marin.

—Y a-t-il des baleines dans la mer Rouge ? demanda Conseil.

—Oui, mon garçon, répondis-je, on en rencontre quelquefois.

—Ce n'est point une baleine, reprit Ned Land, qui ne perdait pas des yeux l'objet signalé. Les baleines et moi nous sommes de vieilles connaissances, et je ne me tromperais pas à leur allure.

—Attendons, dit Conseil. Le *Nautilus* se dirige de ce côté, et avant peu nous saurons à quoi nous en tenir."

En effet, cet objet noirâtre ne fut bientôt qu'à un mille de nous. Il ressemblait à un gros écueil échoué en pleine mer. Qu'était-ce ? Je ne pouvais encore me prononcer.

— Ah ! il marche ! il plonge ! s'écria Ned Land. Mille diables ! Quel peut être cet animal ? Il n'a pas la queue bifurquée comme les baleines ou les cachalots, et ses nageoires ressemblent à des membres tronqués.

— Mais alors... fis-je.

— Bon, reprit le Canadien, le voilà sur le dos, et il dresse ses mamelles en l'air.

— C'est une sirène, s'écria Conseil une véritable sirène, n'en déplaise à monsieur.

Ce nom de sirène me mit sur la voie, et je compris que cet animal appartenait à cet ordre d'êtres marins, dont la fable a fait les sirènes, moitié femmes et moitié poissons.

— Non, dis-je à Conseil, ce n'est point une sirène, mais un être curieux dont il reste à peine quelques échantillons dans la mer Rouge. C'est un dugong.

— Ordre des syrénien, groupe des pisciformes, sous-classe des monodelphiens, classe des mammifères, embranchement des vertébrés," répondit Conseil.

Et lorsque Conseil avait ainsi parlé, il n'y avait plus rien à dire.

Cependant Ned Land regardait toujours. Ses yeux brillaient de convoitise à la vue de cet animal. Sa main semblait prête à le harponner. On eût dit qu'il attendait le moment de se jeter à la mer pour l'attaquer dans son élément.

— Oh ! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je n'ai jamais tué de " cela."

Tout le harponneur était dans ce mot.

En cet instant, le capitaine Nemo parut sur la plate-forme. Il aperçut le dugong. Il comprit l'attitude du Canadien, et s'adressant directement à lui :

— Si vous teniez un harpon, maître Land, est-ce qu'il ne vous brûlerait pas la main ?

— Comme vous dites, monsieur.

— Et il ne vous déplairait pas de reprendre pour un jour votre métier de pêcheur, et d'ajouter ce cétacé à la liste de ceux que vous avez déjà frappés ?

— Cela ne me déplairait point.

— Eh bien, vous pouvez essayer.

— Merci, monsieur, répondit Ned Land dont les yeux s'enflammèrent.

— Seulement, reprit le capitaine, je vous engage à ne pas manquer cet animal, et cela dans votre intérêt.

— Est-ce que ce dugong est dangereux à attaquer ? demandai-je malgré le haussement d'épaule du Canadien.

— Oui, quelquefois, répondit le capitaine. Cet animal revient sur ses assaillants et chavire leur embarcation. Mais pour maître Land, ce danger n'est pas à craindre. Son coup d'œil est prompt, son bras est sûr. Si je lui recommande de ne pas manquer ce dugong, c'est qu'on le regarde justement comme un fin gibier, et je sais que maître Land ne déteste pas les bons morceaux.

— Ah ! fit le Canadien, cette bête-la se donne aussi le luxe d'être bonne à manger ?

— Oui, maître Land. Sa chair, une viande véritable, est extrêmement estimée, et on la réserve dans toute la Malaisie pour la table des princes. Aussi fait-on de cet excellent animal une chasse tellement acharnée que, de même que le lamantin, son congénère, il devient de plus en plus rare.

— Alors, monsieur le capitaine, dit sérieusement Conseil, si par hasard celui-ci était le dernier de sa race, ne conviendrait-il pas de l'épargner, — dans l'intérêt de la science ?

— Peut-être, répliqua le Canadien ; mais, dans l'intérêt de la cuisine, il faut mieux lui donner la chasse.

— Faites donc, maître Land", répondit le capitaine Nemo.

En ce moment sept hommes de l'équipage, muets et impassibles comme toujours, montèrent sur la plate-forme. L'un portait un harpon et une ligne semblable à celles qu'emploient les pêcheurs de baleines. Le canot fut déponté, arraché de son alvéole, lancé à la mer. Six rameurs prirent place sur leurs banes et le patron se mit à la barre. Ned, Conseil et moi, nous nous assimes à l'arrière.

— Vous ne venez pas, capitaine ? demandai-je.

— Non, monsieur, mais je vous souhaite une bonne chasse."

Le canot déborda, et, enlevé par ses six avirons, il se dirigea rapidement vers le dugong, qui flottait alors à deux milles du *Nautilus*.

Arrivé à quelques encablures du cétacé, il ralentit sa marche, et les rames plongèrent sans bruit dans les eaux tranquilles. Ned Land, son harpon à la main, alla se placer debout sur l'avant du canot. Le harpon qui sert à frapper la baleine est ordinairement attaché à une très-longue corde qui se dévide rapidement lorsque l'animal blessé l'entraîne avec lui. Mais ici la corde ne mesurait pas plus d'une dizaine de brasses, et son extrémité était seulement frappée sur un petit baril qui, en flottant, devait indiquer la marche du dugong sous les eaux.

Je m'étais levé et j'observais distinctement l'adversaire du Canadien. Ce dugong, qui porte ainsi le nom d'halicore, ressemblait beaucoup au lamantin. Son corps oblong se terminait par une caudale très-allongée et ses nageoires latérales par de véritables doigts. Sa différence avec le lamantin consistait en ce que sa mâchoire supérieure était armée de deux dents longues et pointues, qui formaient de chaque côté des défenses diverges.

Ce dugong, que Ned Land se préparait à attaquer, avait des dimensions colossales, et sa longueur dépassait au moins sept mètres. Il ne bougeait pas et semblait dormir à la surface des flots, circonstance qui rendait sa capture plus facile.

Le canot s'approcha prudemment à trois brasses de l'animal. Les avirons restèrent suspendus sur leurs rames. Je me levai. Ned Land, le corps un peu rejeté en arrière, brandissait son harpon d'une main exercée.

Soudain, un sifflement se fit entendre, et le dugong disparut. Le harpon, lancé avec force, n'avait frappé que l'eau sans doute.

— Mille diables ! s'écria le Canadien furieux, je l'ai manqué !

— Non, dis-je, l'animal est blessé, voici son sang, mais votre engin ne lui est pas resté dans le corps.

— Mon harpon ! mon harpon ! cria Ned Land.

Les matelots se remirent à nager, et le patron dirigea l'embarcation vers le baril flottant. Le harpon repêché, le canot se mit à la poursuite de l'animal.

Celui-ci revenait de temps en temps à la surface de la mer pour respirer. Sa blessure ne l'avait pas affaibli, car il filait avec une rapidité extrême. L'embarcation, manœuvrée par des bras vigoureux volait sur ses traces. Plusieurs fois elle l'approcha à quelques brasses et le Canadien se tenait prêt à frapper ; mais le dugong se dérobait par un plongeon subit, et il était impossible de l'atteindre.

On juge de la colère qui surexcitait l'impatient Ned Land. Il lançait au malheureux animal les plus énergiques jurons de la langue anglaise. Pour mon compte, je n'en étais encore qu'au dépit de voir le dugong déjouer toutes nos ruses.

On le poursuivit sans relâche pendant une heure, et je commençais à croire qu'il serait très difficile de s'en emparer, quand cet animal fut pris d'une malencontreuse idée de vengeance dont il eut à se repentir. Il revint sur le canot pour l'assaillir à son tour.

Cette manœuvre n'échappa point au Canadien.

— Attention !" dit-il.

Le patron prononça quelques mots de sa langue bizarre, et sans doute il prévint ses hommes de se tenir sur leur garde.

Le dugong, arrivé à vingt pieds du canot, s'arrêta, hama brusquement l'air avec ses vastes narines percées non à l'extrémité, mais

à la partie supérieure de son museau. Puis, prenant son élan, il se précipita sur nous.

Le canot ne put éviter son choc ; à demi renversé, il embarqua une ou deux tonnes d'eau qu'il fallut vider ; mais, grâce à l'habileté du patron, abordé de biais et non de plein, il ne chavira pas. Ned Land, cramponné à l'étrave, lardait de coups de harpon le gigantesque animal, qui, de ses dents incrustées dans le plat-bord, soulevait l'embarcation hors de l'eau comme un lion fait d'un chevreuil. Nous étions renversés les uns sur les autres, et je ne sais trop comment aurait fini l'aventure, si le Canadien, toujours acharné contre la bête, ne l'eût enfin frappée au cœur.

J'entendis le grincement des dents sur la tôle, et le dugong disparut, entraînant le harpon avec lui. Mais bientôt le baril revint à la surface, et peu d'instants après, apparut le corps de l'animal, retourné sur le dos. Le canot le rejoignit, le prit à la remorque et se dirigea vers le *Nautilus*.

Il fallut employer des palans d'une grande puissance pour hisser le dugong sur la plate-forme. Il pesait cinq mille kilogrammes. On le dépeça sous les yeux du Canadien, qui tenait à suivre tous les détails de l'opération. Le jour même, le steward me servit au dîner quelques tranches de cette chair habilement apprêtée par le cuisinier du bord. Je la trouvai excellente, et même supérieure à celle du veau, sinon du bœuf.

Le lendemain 11 février, l'office du *Nautilus* s'enrichit encore d'un gibier délicat. Une compagnie d'hirondelles de mer s'abattit sur le *Nautilus*. C'était une espèce de *sterna nicotila*, particulière à l'Égypte, dont le bec est noir, la tête grise et pointillée, l'œil entouré de points blancs, le dos, les ailes et la queue grisâtres, le ventre et la gorge blancs, les pattes rouges. On prit aussi quelques douzaines de canards du Nil, oiseaux sauvages d'un haut goût, dont le cou et la dessus de la tête sont blancs et tachetés de noir.

La vitesse du *Nautilus* était alors modérée. Il s'avancait en flânant, pour ainsi dire. J'observai que l'eau de la mer Rouge devenait de moins en moins salée, à mesure que nous approchions du Suez.

Vers cinq heures du soir, nous relevions au nord le cap de Ras-Mohammed. C'est ce cap qui forme l'extrémité de l'Arabie Pétrée, comprise entre le golfe de Suez et le golfe d'Acabah.

Le *Nautilus* pénétra dans le détroit de Jubal, qui conduit au golfe de Suez. J'aperçus distinctement une haute montagne, dominant entre les deux golfes le Ras-Mohammed. C'était le mont Oreb, ce Sinaï, au sommet duquel Moïse vit Dieu face à face, et que l'esprit se figure incessamment couronné d'éclairs.

A six heures, le *Nautilus*, tantôt flottant, tantôt immergé, passait au large de Tor, assise au fond d'une baie dont les eaux paraissaient teintées de rouge, observation déjà faite par le capitaine Nemo. Puis la nuit se fit, au milieu d'un lourd silence que rompaient parfois le cri du pélican et de quelques oiseaux de nuit, le bruit du ressac irrité par les rocs ou le gémissement lointain d'un steamer battant les eaux du golfe de ses pales sonores.

De huit à neuf heures, le *Nautilus* demeura à quelques mètres sous les eaux. Suivant mon calcul, nous devions être très près de Suez. A travers les panneaux du salon, j'apercevais des fonds de rochers vivement éclairés par notre lumière électrique. Il me semblait que le détroit se rétrécissait de plus en plus.

A neuf heures un quart, le bateau étant revenu à la surface, je montai sur la plate-forme. Très impatient de franchir le tunnel du capitaine Nemo, je ne pouvais tenir en place, et je cherchais à respirer l'air frais de la nuit.

Bientôt, dans l'ombre, j'aperçus un feu pâle, à demi-décoloré par la brume, qui brillait à un mille de nous.

"Un phare flottant," dit-on près de moi.

Je me retournai et je reconnus le capitaine.

"C'est le feu flottant de Suez, reprit-il. Nous ne tarderons pas à gagner l'orifice du tunnel.

—L'entrée n'en doit pas être facile ?

—Non, monsieur. Aussi j'ai pour habitude de me tenir dans la cage du timonnier pour diriger moi-même la manœuvre. Et maintenant, si vous voulez descendre, M. Aronnax, le *Nautilus* va s'enfoncer sous les flots, et il ne reviendra à leur surface qu'après avoir franchi l'Arabian-Tunnel."

Je suivis le capitaine Nemo. Le panneau se ferma, les réservoirs d'eau s'emplirent, et l'appareil s'immergea d'une dizaine de mètres.

Au moment où je me disposais à regagner ma chambre, le capitaine m'arrêta.

"Monsieur le professeur, me dit-il, vous plairait-il de m'accompagner dans la cage du pilote ?

—Je n'osais vous le demander, répondis-je.

—Venez donc. Vous verrez ainsi tout ce que l'on peut voir de cette navigation à la fois sous-terrestre et sous-marine."

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central. A mi-rampe, il ouvrit une porte, suivit les coursives supérieures et arriva dans la cage du pilote, qui, on le sait, s'élevait à l'extrémité de la plate-forme.

C'était une cabine mesurant six pieds sur chaque face, à peu près semblable à celles qu'occupent les timoniers des steamboats du Mississipi ou de l'Hudson. Au milieu se manœuvrait une roue disposée verticalement, engrenée sur les drosses du gouvernail qui couraient jusqu'à l'arrière du *Nautilus*. Quatre hublots de verres lenticulaires, évidés dans les parois de la cabine, permettaient à l'homme de barre de regarder dans toutes les directions.

Cette cabine était obscure ; mais bientôt mes yeux s'accoutumèrent à cette obscurité, et j'aperçus le pilote, un homme vigoureux, dont les mains s'appuyaient sur les jantes de la roue. Au dehors, la mer apparaissait vivement éclairée par le fanal qui rayonnait en arrière de la cabine, à l'autre extrémité de la plate-forme.

"Maintenant, dit le capitaine Nemo, cherchons notre passage."

Des fils électriques reliaient la cage du timonier avec la chambre des machines, et de là, le capitaine pouvait communiquer simultanément à son *Nautilus* la direction et le mouvement. Il pressa un bouton de métal, et aussitôt la vitesse de l'hélice fut très diminuée.

Je regardais en silence la haute muraille très accore que nous longions en ce moment, inébranlable base du massif sableux de la côte. Nous la suivîmes ainsi pendant une heure, à quelques mètres de distance seulement. Le capitaine Nemo ne quittait pas du regard la boussole suspendue dans la cabine à ses deux cercles concentriques. Sur un simple geste, le timonier modifiait à chaque instant la direction du *Nautilus*.

Je m'étais placé au hublot de babord, et j'apercevais de magnifiques substructions de coraux, des zoophytes, des algues et des crustacés agitant leurs pattes énormes, qui s'allongeaient hors des anfractuosités du roc.

A dix heures un quart, le capitaine Nemo prit lui-même la barre. Une large galerie, noire et profonde, s'ouvrait devant nous. Le *Nautilus* s'y engouffra hardiment. Un bruissement inaccoutumé se fit entendre sur ses flancs. C'étaient les eaux de la mer Rouge que la pente du tunnel précipitait vers la Méditerranée. Le *Nautilus* suivait le torrent, rapide comme une flèche, malgré les efforts de sa machine qui, pour résister, battait les flots à contre-hélice.

Sur les murailles étroites du passage, je ne voyais plus que des raies éclatantes, des lignes droites, des sillons de feu tracés par la vitesse sous l'éclat de l'électricité. Mon cœur palpitait, et je le comprimais de la main.

A dix heures trente-cinq minutes, le capitaine Nemo abandonna la roue du gouvernail, et se retournant vers moi :

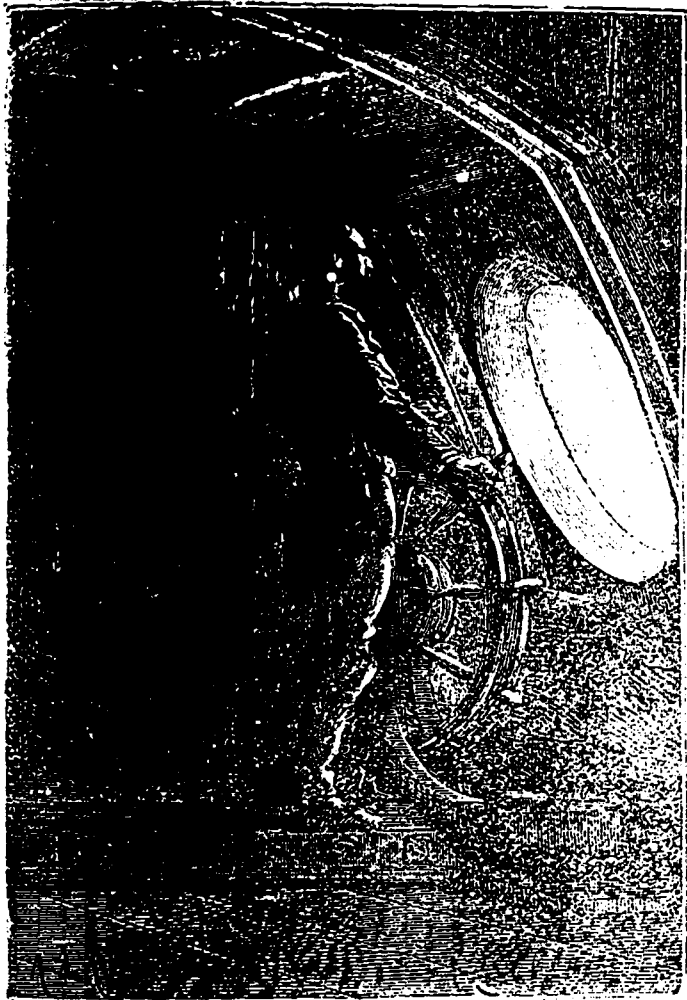
"La Méditerranée," me dit-il.

En moins de vingt minutes, le *Nautilus*, entraîné par ce torrent venait de franchir l'isthme de Suez.

CHAPITRE VI

L'ARCHIPEL GREC

Le lendemain, 12 février, au lever du jour, le *Nautilus* remonta à la surface des flots. Je me précipitai sur la plate-forme. A trois milles dans le sud se dessinait la vague silhouette de Péluse. Un torrent nous avait portés d'une mer à l'autre. Mais ce tunnel, facile à descendre devait être impraticable à remonter.



Le capitaine Nemo prit la barre. — Page 66

Vers sept heures, Ned et Conseil me rejoignirent. Ces deux inséparables compagnons avaient tranquillement dormi, sans se préoccuper autrement des prouesses du *Nautilus*.

— Eh bien, monsieur le naturaliste, demanda le Canadien d'un ton légèrement goguenard, et cette Méditerranée ?

— Nous flottons à sa surface, ami Ned.

— Hein ! fit Conseil, cette nuit même ?

— Oui, cette nuit même, en quelques minutes, nous avons franchi cet isthme infranchissable.

— Je n'en crois rien, répondit le Canadien.

— Et vous avez tort, maître Land, repris-je. Cette côte basse qui s'arrondit vers le sud est la côte égyptienne.

— A d'autres, monsieur, répliqua l'entêté Canadien.

— Mais puisque monsieur l'affirme, lui dit Conseil, il faut croire, monsieur.

— D'ailleurs, Ned, le capitaine Nemo m'a fait les honneurs de

son tunnel, et j'étais près de lui, dans la cage du timonier, pendant qu'il dirigeait lui-même le *Nautilus* à travers cet étroit passage.

— Vous entendez, Ned ? dit Conseil.

— Et vous qui avez de si bons yeux, ajoutai-je, vous pouvez, Ned, apercevoir les jetées de Port-Saïd qui s'allongent dans la mer ?

Le Canadien regarda attentivement.

— En effet dit-il, vous avez raison, monsieur le professeur, et votre capitaine est un maître homme. Nous sommes dans la Méditerranée. Bon. Causons donc, s'il vous plaît, de nos petites affaires, mais de façon à ce que personne ne puisse nous entendre ?

Je vis bien où le Canadien voulait en venir. En tout cas, je pensai qu'il valait mieux causer, puisqu'il le désirait, et tous les trois nous allâmes nous asseoir près du fanal, où nous étions moins exposés à recevoir l'humide embrun des lames.

— Maintenant, Ned, nous vous écoutons, dis-je. Qu'avez-vous à nous apprendre ?

— Ce que j'ai à vous apprendre est très-simple, répondit le Canadien. Nous sommes en Europe, et avant que les caprices du capitaine Nemo nous entraînent jus qu'au fond des mers polaires ou nous ramènent en Océanie, je demande à quitter le *Nautilus* ?

J'avouai que cette discussion avec le canadien m'embarassait toujours. Je ne voulais en aucune façon entraver la liberté de mes compagnons, et cependant je n'éprouvais nul désir de quitter le capitaine Nemo. Grâce à lui, grâce à son appareil, je complétais chaque jour mes études sous-marines, et je refaisais mon livre des fonds sous-marins au milieu même de son élément. Retrouverais-je jamais une telle occasion d'observer les merveilles de l'Océan ? Non, certes ! Je ne pouvais donc me faire à cette idée d'abandonner le *Nautilus* avant notre cycle d'investigations accompli.

— Ami Ned, dis-je, répondez-moi franchement. Vous emmenez-vous à bord ? Regrettez-vous que la destinée vous ait jeté entre les mains du capitaine Nemo ?

Le Canadien resta quelques instants sans répondre. Puis, se croisant les bras :

— Franchement, dit-il, je ne regrette pas ce voyage sous les mers. Je serai content de l'avoir fait ; mais pour l'avoir fait, il faut qu'il se termine. Voilà mon sentiment.

— Il se terminera, Ned.

— Où et quand ?

— Où ? je n'en sais rien. Quand ? je ne peux le dire, ou plutôt je suppose qu'il s'achèvera, lorsque ces mers n'auront plus rien à nous apprendre. Tout ce qui a commencé a forcément une fin en ce monde.

— Je pense comme monsieur, répondit Conseil, et il est fort possible qu'après avoir parcouru toutes les mers du globe, le capitaine Nemo nous donne la volée à tous trois.

— La volée : s'écria le Canadien. Une volée, voulez-vous dire ?

— N'exagérons pas, maître Land, repris-je. Nous n'avons rien à craindre du capitaine, mais je ne partage pas non plus les idées de Conseil. Nous sommes maîtres des secrets du *Nautilus*, et je n'espère pas que son commandant, pour nous rendre notre liberté, se résigne à les voir courir le monde avec nous.

— Mais alors, qu'espérez-vous donc ? demanda le Canadien.

— Que des circonstances se rencontreront dont nous pourrions, dont nous devons profiter, aussi bien dans six mois que maintenant.

— Ouais ! fit Ned Land. Et où serons-nous dans six mois, s'il vous plaît, monsieur le naturaliste ?

— Peut-être ici, peut-être en Chine. Vous le savez, le *Nautilus* est un rapide marcheur. Il traverse les océans comme une hirondelle traverse les airs, ou un express les continents. Il ne craint point les mers fréquentées. Qui nous dit qu'il ne va pas rallier les côtes de France, d'Angleterre ou d'Amérique, sur lesquelles une fuite pourra être aussi avantageusement tentée qu'ici ?

—Monsieur Aronnax, répondit le Canadien, vos arguments pèchent par la base. Vous parlez au futur : " Nous serons là ! Nous serons ici ! " Moi je parle au présent : " Nous sommes ici, et il faut en profiter."

J'étais pressé de près par la logique de Ned Land, et je me sentais battu sur ce terrain. Je ne savais plus quels arguments faire valoir en ma faveur.

" Monsieur, reprit Ned, supposons, par impossible, que le capitaine Nemo vous offre aujourd'hui même la liberté. Accepterez-vous ?

—Je ne sais, répondis-je.

—Et s'il ajoute que cette offre qu'il vous fait aujourd'hui, il ne la renouvellera pas plus tard, accepterez-vous ?

Je ne répondis pas.

" Et qu'en pense l'ami Conseil ? demanda Ned Land.

—L'ami Conseil, répondit tranquillement ce digne garçon, l'ami Conseil n'a rien à dire. Il est absolument désintéressé dans la question. Ainsi que son maître, ainsi que son camarade Ned, il est célibataire. Ni femme, ni parents, ni enfants ne l'attendent au pays. Il est au service de monsieur, il pense comme monsieur, il parle comme monsieur, et, à son grand regret, on ne doit pas compter sur lui pour faire une majorité. Deux personnes seulement sont en présence : monsieur d'un côté, Ned Land de l'autre. Cela dit, l'ami Conseil écoute, et il est prêt à marquer les points."

Je ne pus m'empêcher de sourire, à voir Conseil annihiler si complètement sa personnalité. Au fond, le Canadien devait être enchanté de ne pas l'avoir contre lui.

" Alors, monsieur, dit Ned Land, puisque Conseil n'existe pas, ne discutons qu'entre nous deux. J'ai parlé, vous m'avez entendu. Qu'avez-vous à répondre ?

Il fallait évidemment conclure, et les faux-fuyants me répugnaient.

" Ami Ned, dis-je voici ma réponse. Vous avez raison contre moi, et mes arguments ne peuvent tenir devant les vôtres. Il ne faut pas compter sur la bonne volonté du capitaine Nemo. La prudence la plus vulgaire lui défend de nous mettre en liberté. Par contre, la prudence veut que nous profitions de la première occasion de quitter le *Nautilus*.

—Bien, monsieur Aronnax, voilà qui est sagement parlé.

—Seulement, dis-je, une observation, une seule. Il faut que l'occasion soit sérieuse. Il faut que notre première tentative de fuite réussisse ; car si elle avorte, nous ne retrouverons pas l'occasion de la reprendre, et le capitaine Nemo ne nous pardonnera pas.

—Tout cela est juste, répondit le Canadien. Mais votre observation s'applique à toute tentative de fuite, qu'elle ait lieu dans deux ans ou dans deux jours. Donc, la question est toujours celle-ci : si une occasion favorable se présente, il faut la saisir.

—D'accord. Et maintenant, me direz-vous, Ned, ce que vous entendez par une occasion favorable ?

—Ce serait celle qui, par une nuit sombre, amènerait le *Nautilus* à peu de distance d'une côte européenne.

—Et vous tenteriez de vous sauver à la nage ?

—Oui, si nous étions suffisamment rapprochés d'un rivage, et si le navire flottait à la surface. Non, si nous étions éloignés, et si le navire naviguait sous les eaux.

—Et dans ce cas ?

—Dans ce cas, je chercherais à m'emparer du canot. Je sais comment il se manœuvre. Nous nous introduirions à l'intérieur, et les boulons enlevés, nous remonterions à la surface, sans même que le timonier, placé à l'avant, s'aperçût de notre fuite.

—Bien, Ned. Epiez donc cette occasion ; mais n'oubliez pas qu'un échec nous perdrait.

—Je ne l'oublierai pas, monsieur.

—Et maintenant, Ned, voulez-vous connaître toute ma pensée sur votre projet ?

—Volontiers, M. Aronnax.

—Eh bien, je pense,—je ne dis pas j'espère,—je pense que cette occasion ne se présentera pas.

—Pourquoi cela ?

—Parce que le capitaine Nemo ne peut se dissimuler que nous n'avons pas renoncé à l'espoir de recouvrer notre liberté, et qu'il se tiendra sur ses gardes, surtout dans les mers en vue des côtes européennes.

—Je suis de l'avis de monsieur, dit Conseil.

—Nous verrons bien, répondit Ned Land, qui secouait la tête d'un air détourné.

—Et maintenant, Ned Land, ajoutai-je, restons-en là. Plus un mot sur tout ceci. Le jour où vous serez prêt, vous nous préviendrez et nous vous suivrons. Je m'en rapporte complètement à vous."

Cette conversation, qui devait avoir plus tard de si graves conséquences, se termina ainsi. Je dois dire maintenant que les faits semblèrent confirmer mes prévisions au grand désespoir du Canadien. Le capitaine Nemo se défiait-il de nous dans ces mers fréquentées, ou voulait-il seulement se dérober à la vue des nombreux navires de toutes nations qui sillonnent le Méditerranée ? Je l'ignore, mais il se maintint le plus souvent entre deux eaux et au large des côtes. On le *Nautilus* émergeait, ne laissant passer que la cage du timonier, ou il s'en allait à de grandes profondeurs, car entre l'archipel grec et l'Asie Mineure nous ne trouvions pas le fond par deux mille mètres.

Aussi, je n'eus connaissance de l'île de Carpathos, l'une des Sporades, que par ce vers de Virgile que le capitaine Nemo me cita, en posant son doigt sur un point du planisphère :

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Cœculus Proteus...

C'était, en effet, l'antique séjour de Protée, le vieux pasteur des troupeaux de Neptune, maintenant l'île de Scarpento, située entre Rhodes et la Crète. Je n'en vis que les soubassements granitiques à travers la vitre du salon.

Le lendemain 14 février, je résolus d'employer quelques heures à étudier les poissons de l'Archipel ; mais par un motif quelconque, les panneaux demeurèrent hermétiquement fermés. En relevant la direction du *Nautilus*, je remarquai qu'il marchait vers Candie, l'ancienne île de Crète. Au moment où je m'étais embarqué sur l'*Abraham-Lincoln*, cette île venait de s'insurger tout entière contre le despotisme turc. Mais ce qu'était devenu cette insurrection depuis cette époque, je l'ignorais absolument, et ce n'était pas le capitaine Nemo, privé de toute communication avec la terre, qui aurait pu me l'apprendre.

Je ne fis donc aucune allusion à cet événement, lorsque le soir, je me trouvai seul avec lui dans le salon. D'ailleurs, il me sembla taciturne, préoccupé. Puis, contrairement à ses habitudes, il ordonna d'ouvrir les deux panneaux du salon, et, allant de l'un à l'autre, il observa attentivement la masse des eaux. Dans quel but ? je ne pouvais le deviner, et, de mon côté, j'employai mon temps à étudier les poissons qui passaient devant mes yeux.

Entre autres, je remarquai ces gobies aphyces, citées par Aristote et vulgairement connues sous le nom de " loches de mer," que l'on rencontre particulièrement dans les eaux salées avoisinant le delta du Nil. Près d'elles se déroulaient des pages à demi phosphorescentes, sortes de spores que les Egyptiens rangeaient parmi les animaux sacrés, et dont l'arrivée dans les eaux du fleuve, dont elle annonçaient le fécond débordement, était fêtée par des cérémonies religieuses.

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

« Qu'est-ce que c'est ?

—Un voyageur, » répondit Montborne.

Aussitôt la porte au fond de l'allée s'ouvrit, et un homme trapu, les joues grasses et jaunes, un bonnet de coton crasseux sur la tête, les manches de chemise retroussées, un tire-pied dans la main, sortit en me regardant.

Derrière cet homme, que je reconnus pour être un cordonnier, s'avancait une petite femme sèche, déjà grise, le nez pointu, qui me regardait d'un œil de pie.

« Vous voulez passer la nuit ? me demanda le cordonnier.

—Non, monsieur, je voudrais louer une chambre au mois.

—Ah ! bon, fit-il ; Jacqueline va vous montrer les chambres.

—C'est un ouvrier menuisier, dit Montborne.

Et la femme, qui m'avait bien regardé, prit un air riant.

« Il arrive du pays ? dit-elle. Venez, monsieur. »

Elle avait décroché des clefs dans leur cassine et grimpa devant moi. Montborne suivait lentement.

« Vous serez bien, » disait-elle.

Nous montions, nous montions ; les fenêtres s'élevaient, la cour descendait. A la fin, je n'osais plus regarder par ces fenêtres, je croyais tomber la tête en avant.

« Nous avons des chambres à tout prix, disait la vieille : mais la jeunesse aime le bon marché.

—Oui, si vous pouviez m'avoir une chambre à six ou sept francs, » lui dis-je.

A peine avais-je dit cela, qu'elle se retourna comme indignée, en s'écriant :

« A six francs ? Ce n'est pas la peine de monter. »

Nous étions tout au haut de l'escalier, presque sous les tuiles, et cette vieille, dont la figure était devenue de bois, me voyant étonné, dit :

« Redescendons ; notre meilleur marché c'est huit francs... payés d'avance. »

Alors, me remettant un peu, je répondis :

« Eh bien ! madame, montrez-moi la chambre à huit francs. »

Elle grimpa les dernières marches, et poussa dans les combles une petite porte coupée en équerre. Je regardai, c'était un coin du toit. Dans ce coin, sur un petit bois de lit vermoulu, s'étendaient un matelas et sa couverture, minces comme une galette. Tout contre, se trouvaient la table de nuit, la cruche à eau ; et dans le toit s'ouvrait une fenêtre à quatre vitres, en tabatière.

Cela me parut bien triste de loger là.

« Décidez-vous, » me disait la vieille.

Et moi, songeant que je n'étais pas sûr de trouver tout de suite de l'ouvrage, que je n'avais personne pour me prêter de l'argent, et que, dans cette ville où tout le monde ne songe qu'à soi, ma seule ressource était de ménager, je lui répondis :

« Eh bien ! puisque c'est le meilleur marché, je prends cette chambre.

—Vous faites bien, dit-elle, car les locataires ne manquent pas. »

En descendant, elle me montra dans un coin, une espèce de fontaine, en me disant :

« Voici l'eau. »

Montborne montait encore, je revins avec lui. Il trouva ma chambre très-belle, d'autant plus qu'il restait de la place pour la malle. Ensuite, comme il était pressé, je lui payai ses trente-deux sous ; il me dit que deux maisons plus haut, à droite, près de l'hôtel de Cluny, je verrais le restaurant, et puis il s'en alla.

Je refermai la porte et je m'assis sur le lit, la tête entre les mains, tellement accablé d'être seul, au milieu d'une ville pareille, loin de tout secours, de toute connaissance, que pour la première fois de ma vie j'eus l'idée de m'engager.

« Qu'est-ce que je fais au monde, me disais-je. Les autres sont heureux, les autres ont leur maison, leur femme, leurs enfants, ou bien ils ont leurs père et mère, leurs frères et sœurs... Moi, je n'ai rien que ma pauvre vieille mère Balais. Eh bien ! si je m'engage, je ferai l'exercice, j'aurai la nourriture, le logement, l'habillement, et rien à soigner. Je défendrai l'ordre. Si les ouvriers se remuent, s'ils se révoltent, je ferai comme le régiment. Le père Nivoi m'en voudra, mais je ne puis pas vivre tout seul... Non, c'est trop terrible d'être seul, avec des gens qui ne pensent qu'à vous tirer de l'argent, qui vous sourient pour avoir votre bourse, et qui vous tournent le dos quand vous n'avez plus rien. »

J'étais découragé. Je n'avais personne pour me relever le cœur ; l'idée du pays me faisait mal.

Pendant que ces idées tournaient dans ma tête, je me rappelai que le père d'Emmanuel m'avait dit d'aller voir son fils, mon ancien camarade, qui faisait son droit au quartier Latin. Ah ! si j'avais pu le voir seulement une heure, comme cela m'aurait fait du bien ! J'y songeais en me rappelant qu'il demeurait dans la rue des Grès, numéro 7. Mais allez donc trouver la rue des Grès en arrivant à Paris ? Malgré cela, je voulus essayer.

Quelques instants après, la vieille revint ; elle mit une serviette sur la cruche en disant :

« On vous changera de draps tous les mois. Vous savez, c'est huit francs par mois, payés d'avance. »

Alors je compris pourquoi la serviette était venue si vite. L'ayant donc payée, je demandai si par hasard la rue des Grès ne se trouvait pas aux environs.

« Ce n'est pas loin, répondit-elle : est-ce que vous connaissez quelqu'un à la rue des Grès ? »

—Oui, un étudiant en droit... un camarade d'enfance.

—Ah ! fit-elle d'un air de considération, mon mari vous dira mieux où c'est. Si vous avez besoin d'autre chose, il ne faut pas vous gêner.

—Je n'ai besoin maintenant que d'être seul, » lui répondis-je.

Elle sortit. J'allai remplir ma cruche ; j'ouvris ma malle, je me lavai, je changeai de chemise et d'habits. Le grand bruit du dehors m'arrivait jusque pardessus les toits. Le soleil brillait sur mes vitres.

Après avoir bien refermé ma malle et la porte, je descendis en suppliant le Seigneur de me faire la grâce, dans cette extrémité, de trouver Emmanuel, qui seul pouvait me donner de bons conseils et raffermir mon courage.

NIV

C'est en descendant que je vis encore mieux l'air misérable de la maison : l'escalier plein de boue, la corde qui servait de rampe en haut, toute luisante de graisse ; les petites portes numérotées avec de vieux paillassons à droite et à gauche ; les malheureux pots de fleurs tout moisés, au bord des six étages de fenêtres, dans l'ombre de la cour ;

les corps pendants et les chéneaux rouillés qui descendaient au fond du gouffre, en laissant couler l'eau comme des écumeurs ; les tailleurs, les ferblantiers, les tourneurs, les couturières, toutes ces familles qui vivotaient là-dedans, qui tapaient, qui chantaient, qui sifflaient, qui faisaient aller leur roue, et qui tiraient leur aiguille sans se regarder les uns les autres... Oui, c'est encore là que je fis une idée de Paris et que je pensai : " S'il existe dans cette ville des palais, des hôtels magnifiques et des balcons dorés d'une lieue, on trouve aussi des endroits où le soleil ne luit jamais, où l'on travaille des années et des années sans espérer que cela finisse." Je ne croyais plus, comme le Picard, que la capitale était un paradis terrestre. Et plus je descendais, plus l'escalier devenait obscur ; en bas, il était noir ; je m'avançais à tâtons pour retrouver l'allée, quand le portier me cria :

" Hé ! jeune homme ? "

Je me retournai.

" Vous allez rue des Grès, numéro 7 ? "

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! prenez notre rue à droite, ensuite la première à gauche. Vous trouverez la place de la Sorbonne, et plus loin, la rue des Grès. Vous avez un ami étudiant ?

—Oui, un ancien camarade d'école.

—Ah ! " fit-il en regardant sa femme.

J'avais fini par les voir dans leur petite chambre, au fond de l'allée, mais il m'avait fallu du temps.

" Eh bien ! n'oubliez pas de prendre à droite, ensuite à gauche, et puis de traverser la place de la Sorbonne," dit-il en se remettant à l'ouvrage.

Alors je ressortis, au milieu de la foule innombrable des marchands d'habits, des porteurs d'eau, des charbonniers auvergnats et des voitures, qui passaient toujours comme un torrent. Je n'oubliai pas ce que le portier m'avait dit, et malgré le vacarme des gros camions chargés de pavés, malgré les cris des cochers : " Gare ! " et mille autres cris que je n'avais jamais entendus, je trouvai bientôt la rue des Grès, à droite de la rue Saint-Jacques. Elle descendait jusqu'au coin de l'ancienne fontaine Saint-Michel, et l'on ne voyait tout du long que des magasins de livres, le café des étudiants en haut, et le corps de garde des municipaux vers le milieu. Tout cela, je l'ai devant les yeux.

Je descendais lentement, cherchant le numéro 7 ; je le vis enfin audessus d'une enseigne : " Froment Pernet, libraire."

En ce moment j'eus presque des battements de cœur. " Comment Emmanuel va-t-il me recevoir ? —voilà l'idée qui me venait,—lui, il sera juge un jour, procureur du roi, quelque chose de grand ; moi je ne suis et je ne serai jamais qu'un simple ouvrier."

En pensant à cela, j'entraï dans l'allée. Il me semble voir encore au bout, une statue en plâtre, qui représentait un jeune homme avec des fleurs sur la tête, et tenant dans la main une boule de verre. Auprès de cette statue, dans l'ombre, était une portre vitrée ; je n'osais pour ainsi dire pas l'ouvrir, lorsqu'une grosse femme, la figure bourgeonnée, sortit en me demandant :

" Vous voulez voir quelqu'un ? "

—Oui, madame, je voudrais voir M. Emmanuel Dolomien.

—Au deuxième, numéro 11, à droite," dit-elle en rentrant.

Je montai l'escalier bien propre, et je vis au deuxième le numéro 11. La clef était sur la porte. On chantait dans cet hôtel, on riait, on se faisait du bon temps ; ce n'était pas comme à la rue des Mathurins-Saint-Jacques, où l'on travaillait sans reprendre haleine.

Après avoir écouté quelques instants des femmes qui riaient, je frappai doucement ; la voix d'Emmanuel cria :

" Entrez ! "

Alors j'ouvris. Emmanuel était assis, dans une belle robe bleu de ciel, entre deux hautes fenêtres bien claires ; il écrivait au milieu d'un tas de vieux livres ; à gauche étaient son lit, entouré de rideaux

blancs, et sa cheminée en marbre noir, une belle horloge dessus et un miroir derrière.

Il avait tourné la tête, et se mit à crier, les bras étendus :

" C'est toi, Jean-Pierre ! "

Rien que de l'entendre, je fus soulagé. Nous nous embrassâmes comme on faisait autrefois en sortant de la rivière, dans le vallon de la Roche-Plate.

" Comment, c'est toi ! dit-il ; ah ! tant mieux, tu me rapportes un bon air du pays... Nous allons dîner ensemble."

Il riait, et je sentais que j'étais tout pâle.

" Qu'est-ce que tu as, Jean-Pierre ? me dit-il.

—Je n'ai rien. C'est le contentement de te voir et d'être si bien reçu.

—Si bien reçu ! s'écria-t-il ; est-ce que je ne serais pas un gueux de te recevoir autrement ? Allons... allons... assieds-toi là, dans le fauteuil. Tiens, j'ai reçu hier cette lettre de mon père ; il m'annonce le grand héritage de M. Dubourg.—Et d'ailleurs rien de neuf ! "

Je voyais sa joie, son contentement, cela me faisait du bien. Pendant qu'il ôtait sa belle robe, qu'il se lavait les mains et la figure, qu'il se passait le peigne dans les cheveux et dans sa petite barbe blonde, pendant qu'il allait et venait, qu'il me regardait et criait de temps en temps :

" Quelle chance ! Je viens de finir mon travail. Nous allons courir, Jean-Pierre ; sois tranquille, tu vas voir Paris."

Pendant qu'il parlait de la sorte, moi je lui racontais l'héritage en détail, sans pourtant rien lui dire de mon amour pour Annette. Il m'approuvait de vouloir me perfectionner dans mon état ; et comme je ne pouvais lui cacher ma crainte de ne pas trouver tout de suite de l'ouvrage :

" Bah ! bah ! dit-il en mettant sa redingote et son chapeau gris, un brave ouvrier comme toi ne reste pas sur le pavé. Ne t'inquiète de rien ; et puisque M. Nivoi t'a remis une lettre de recommandation, commençons par tirer la chose au clair."

Il regarda l'adresse et s'écria :

" C'est à quatre pas... Arrive... nous allons voir ! "

Toutes mes craintes étaient passées. Emmanuel, avec sa redingote, sa cravate de soie bleue, son large chapeau, sa petite barbe pointue, ses paroles claires et son bon cœur, me paraissait comme un dieu. Voilà pourtant la différence de faire des études, ou de travailler pour gagner sa vie ! Enfin, quand l'instruction est bien placée, tout le monde doit s'en réjouir.

Nous étions sortis, et nous descendions la rue des Grès, bras dessus, bras dessous, en nous balançant comme les autres, et regardant en l'air les filles qui fumaient aux fenêtres de petits cigares : car dans cette rue vivaient les étudiants :—ils avaient des gros bonnets rouges ou bleus sur l'oreille, et la plupart avaient aussi des femmes, qui venaient les voir, sans respect d'elles-mêmes, en considération de leur jeunesse. J'aime autant vous dire cela tout de suite, c'est la vérité.—Ces femmes donc allaient avec eux comme en état de mariage légitime ; elles les suivaient à la danse, et même j'en ai vu qui fumaient pour leur faire plaisir.

J'aurais encore bien des choses à vous dire ; mais si je voulais seulement vous donner une idée de la vieille rue en pente, des vieux livres dressés contre les vitres ; des devantures en dehors remplies de bouquins que les étudiants ouvrent et lisent ; des femmes et des filles qui se promènent sans gêne, le nez en l'air, en riant et saluant de loin leurs camarades, comme de véritables garçons : " Hé ! Jacques ! Hé ! Jules ! ça va bien... Je monte..." ainsi de suite. Si je voulais vous représenter la vieille fontaine Saint-Michel au bas, avec son auge ronde, sa niche, ses deux goulots en fer, entourée des ménagères du quartier, les bras nus de marchands d'eau avec leurs tonnes sur des voitures ; et cette vieille place Saint-Michel, que j'ai vue tant de fois, —qui s'étendait, humide et grise, au milieu de bâtisses décrépites,—

toujours pleine de gens criards, de voitures innombrables ; si je voulais vous les peindre, il me faudrait des semaines et des mois : la vieille place Saint-Michel, la rue des Grès, la place de la Sorbonne, la rue de l'École-de-Médecine, la rue des Mathurins-Saint-Jacques, la rue du Foin, la rue Serpente, tout cela se ressemblait pour la vieillesse, et descendait dans la rue de la Harpe, où les boutiques, les marchands de vin, les petits hôtels, les garnis, les brasseries se touchaient jusqu'au vieux pont, en face de la Cité.

Au milieu de toute cette confusion, se dressaient dans l'ombre, entre les toits, les cheminées et les vieux pignons, la Sorbonne, l'hôtel de Cluny, les Thermes de Julien.—qui sont des ruines encore pires que le Gêroldseck,—l'École de médecine, etc., etc. Que peut-on raconter ? J'ai vu ces choses, et c'est fini !

C'est à travers tout cela que nous descendions. Emmanuel, à force d'en avoir vu, ne faisait plus attention à rien ; moi, je m'écriais dans mon cœur.

—Maintenant, si je trouve de l'ouvrage, tout sera bien. Quelle différence pourtant d'être à Paris, ou dans un endroit comme Saverne, où le sergent de ville passe en quelque sorte pour un maréchal de France, et le sous-préfet pour le roi. Oui, cela change terriblement les idées !

Et, songeant à cela, nous descendions la rue de la Harpe, lorsque Emmanuel s'arrêta devant une porte cochère en regardant, et dit :

—Numéro 70, Braconneau, menuisier entrepreneur. C'est, ici, Jean-Pierre."

La peur me revint aussitôt.

D'un côté de la porte montait un large escalier, de l'autre s'étendait un mur couvert d'affiches ; plus loin venait une cour bien éclairée, et au fond de la cour, une sorte de halle soutenue par des piliers. J'entendais déjà le bruit du marteau, de la scie et du rabot ; les grandes idées s'envolaient.

Emmanuel marchait devant moi, aussi tranquille que dans sa chambre. En traversant la cour, nous vîmes trois ou quatre ouvriers en train de clouer des caisses. À droite se trouvait un petit bureau ; une jeune fille écrivait près de la fenêtre.

C'est tout ce que je vis, car alors Emmanuel ayant demandé M. Braconneau, un vieux menuisier, grand, maigre, la tête grise, les yeux encore vifs, en veste, tablier et bras de chemise, sortit de la halle au même instant et répondit :

—C'est moi, monsieur.

—Eh bien ! monsieur Braconneau, dit Emmanuel sans gêne, je vous présente un brave garçon, un honnête ouvrier, qui voudrait travailler chez vous, si c'est possible. Il arrive de la province, et vous savez, dans les premiers jours, l'assurance vous manque ; on se fait recommander par le premier venu.

—Vous êtes étudiant ? dit le vieux menuisier, qui souriait de bonne humeur.

—Étudiant en droit, répondit Emmanuel. C'est un ancien camarade d'école que je vous recommande."

Les ouvriers continuaient de travailler, la jeune personne regardait par la fenêtre du bureau. Elle était brune, un peu pâle, avec de grands yeux noirs.

—Vous avez votre livret en règle ? me demanda M. Braconneau.

—Oui, monsieur, et j'ai une lettre de M. Nivoi pour vous.

—Ah ! c'est vous que Nivoi m'annonce, s'écria-t-il. Nous n'avons guère d'ouvrage en ce moment, mais c'est égal, nous allons voir. Et ce bon Nivoi, il est toujours solide... ses affaires vont bien ?

—Oui, monsieur.

—Allons, tant mieux."

Il avait ouvert la lettre, en entrant dans le petit bureau. Nous le suivîmes.

—Asseyez-vous, dit-il.—Tiens, Claudine, regarde cela."

C'était sa fille. J'ai su plus tard que bien souvent M. Nivoi l'avait fait sauter dans ses mains. Elle lut la lettre, et le vieux maître répétait :

—Les affaires vont tout doucement... J'ai les ouvriers qu'il me faut... Malgré cela, nous ne pouvons pas laisser la lettre d'un vieil ami en souffrance. N'est-ce pas, Claudine ?

—Non, dit-elle. Les ouvriers, en arrivant à Paris, sont toujours embarrassés ; au bout de quelques semaines, ils se retournent, ils apprennent à connaître la place.

—Eh bien ! dit M. Braconneau, coupons court. Je ne vous donnerai pas journée entière ; vous aurez trois francs en attendant, et, si l'un ou l'autre de mes ouvriers me quitte, vous prendrez sa place. Cela vous convient-il ?

J'acceptai bien vite, comme on pense, en le remerciant ; j'aurais pris la moitié moins dans les premiers temps.

—Eh bien ! vous viendrez demain lundi à six heures," dit-il, en ressortant pour aller se remettre au travail.

C'était un homme rond, simple, naturel, plein de bon sens. Emmanuel voulut aussi le remercier, ainsi que mademoiselle Claudine, qui rougissait. Ensuite nous ressortîmes heureux comme des rois. Moi, j'aurais voulu danser et crier victoire. Emmanuel me disait :

—Sais-tu que mademoiselle Claudine est une jolie brune ?

Mais je ne pensais pas à cela ; j'étais comme un conserit qui vient de tirer un bon numéro, je ne voyais plus clair.

Une fois dehors, Emmanuel me dit :

—Tu dois être content ?

—Si je suis content ? m'écriai-je, tu m'as sauvé la vie ?

Il riait.

Nous étions revenus sur la place de la Sorbonne, et nous descendions la petite rue qui longe les vieilles bâtisses et les hautes fenêtres grillées. En passant à côté de deux grandes portes en voûte, Emmanuel me fit entrer dans une vieille cour pavée, entourée de bâtiments comme une caserne, la grande ruche de la Sorbonne au-dessus, à droite dans le ciel.

—Tiens, regarde ces deux portes en face, me dit-il ; c'est-là que du matin au soir des professeurs parlent sur le grec, le latin, l'histoire, les mathématiques et tout ce qu'il est possible de se figurer. Ce sont les premiers de France, et chacun peut aller les écouter. Dans une autre bâtisse, derrière nous, rue de l'École-de-Médecine, on ne parle que de médecine ; dans une autre, place du Panthéon, on ne parle que de droit ; dans une autre, rue Saint-Jacques, on parle d'histoire et de politique. Enfin ce ux qui veulent s'instruire n'ont qu'à vouloir."

J'étais dans l'admiration, d'autant plus qu'il me disait que cela ne coûtait rien, qu'on entretenait partout un bon feu l'hiver, et que notre pays payait ces savants pour l'instruction de la jeunesse.

Un grand nombre d'étudiants sortaient, avec des portefeuilles remplis de cahiers sous le bras. Ceux-là n'avaient pas de bonnets rouges, mais de vieux chapeaux râpés et des redingotes noires usées aux coudes. Ils étaient pâles, et s'en allaient en arrondissant le dos, sans rien voir.

—Ces pauvres diables seront peut-être un jour les premiers hommes de la France, me dit Emmanuel, et les autres, si magnifiques, avec leurs femmes, leurs bonnets, leurs grands pantalons à carreaux et leurs pipes longues, viendront leur demander audience, le chapeau bas, pour avoir une place de contrôleur ou de juge de paix dans un village."

Moi je pensais :

—C'est bien possible ! — Quelle bonheur d'avoir cent francs par mois de ses père et mère, pour profiter de l'instruction. Malheureusement, la bonne volonté ne sert à rien ; d'abord il faut les cent francs !"

La vieille Sorbonne sonnait alors cinq heures ; comme je restais là tout pensif, Emmanuel me dit :

“ Allons, Jean-Pierre, voici l'heure du dîner. Après cela nous ferons un tour. Pendant la semaine, nous n'aurons pas beaucoup le temps de nous voir ; profitons au moins du premier jour.”

Il m'avait repris le bras. Quelques pas plus loin nous entrions dans une allée étroite, moisie, vieille comme les rues, qui filait derrière d'anciennes masures et menait au cloître Saint-Benoit. C'est un des endroits de Paris qui ressemblent le plus à la cour de la vieille synagogue de Saverne. De mon temps, on n'y voyait que des lucarnes, des fenêtres longues, étroites, où pendait du vieux linge, des toits à perte de vue avec des tuyaux de poêle innombrables, de grands pans de murs, des enfoncements, des recoins gris, humides et pleins de balayures.

Rien n'était pavé dans ce trou, qui s'ouvrait sur la rue Saint-Jacques, par une espèce de poterne, — un poteau de bois au milieu, pour empêcher les voitures d'entrer dans le cul-de-sac, — et par une ruelle, sur la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Combien de fois je suis venu déjeuner et dîner avec Emmanuel chez M. Ober, au cloître Saint-Benoit !

Le restaurant Ober était la seule maison propre et peinte, en face de la vieille poterne. Elle avait une rangée de fenêtres au rez-de-chaussée, un petit toit en gouttière au-dessus, et trois salles bien aérées de plain-pied. Dans la petite salle du milieu, à gauche de la porte vitrée, M. Ober, un Alsacien, le nez long et pointu, les yeux vifs, en petite casquette plate, cravate noire et collet droit, était assis derrière son comptoir. Dans le moment où nous entrions, comme il était encore de bonne heure, M. Ober dit :

“ Vous êtes un des premiers aujourd'hui, monsieur Emmanuel.”

En même temps il lui tendait sa tabatière.

Les trois salles qui s'ouvraient l'une dans l'autre, par deux portes carrées, étaient encore presque vides. On voyait seulement à droite et à gauche, devant les petites tables, quelques jeunes gens en train de manger, et là, pour la première fois, je vis des gens lire en mangeant.

Une bonne odeur de cuisine arrivait par la salle à gauche, et tout de suite je sentis que l'appétit me venait.

“ Allons, une prise, répétait M. Ober.

—Merci, répondit Emmanuel, je n'en use pas.

—Oui, vous êtes un garçon rangé,” dit M. Ober.

Il me regardait.

“ C'est un camarade de Saverne, dit Emmanuel.

—Ah ! tant mieux, j'aime toujours à voir des pays.”

Après cela nous entrâmes dans la salle à droite. Emmanuel accrocha ma casquette et son chapeau à la muraille, et me fit asseoir en face de lui, près d'une fenêtre ouverte, en me disant :

“ Qu'est-ce que nous allons prendre ? D'abord une bonne bouteille de vin, avec de l'eau de Seltz, car il fait chaud ; ensuite deux juliennes, deux biftecks, et puis nous verrons, n'est-ce pas ?

—Ecoute, Emmanuel, lui dis-je, il ne faut pas faire de dépense à cause de moi. Du pain, un morceau de bœuf et de l'eau, c'est tout ce que je demande.

Mais il se fâcha presque en entendant cela.

“ De l'eau du bœuf, quand j'invite un vieux camarade ! dit-il, est-ce que tu me prends pour un avare ?”

Et sans m'écouter il cria :

“ Garçons, deux juliennes, du vin, de l'eau de Seltz,”

Je vis bien alors qu'il ne fallait plus rien dire. Un garçon bien frisé, qui s'appelait Jean, nous apporta deux bonnes soupes aux carottes, la bouteille de vin et l'eau de Seltz ; et nous commençâmes à dîner de bon cœur.

C'est le premier dîner que j'ai fait à Paris, et je m'en souviendrai toujours, non-seulement à cause du vin, des viandes et de la salade, mais principalement à cause de l'amitié que me fit voir Emmanuel, et même d'autres jeunes gens qui vinrent ensuite s'asseoir à notre table,

et qui me traitaient tous comme un camarade, lorsqu'il leur eut dit que nous avions été à l'école ensemble.—Oui, je n'oublierai jamais cela ; c'étaient des hommes d'esprit, qui parlaient de tout entre eux : de droit, de justice, de médecine, d'histoire, de gouvernement, enfin de tout sans se gêner.

Moi, je ne comprenais rien, je ne savais rien, et j'avais aussi le bon sens de me taire.

Un grand sec et maigre, qui s'appelait Sillery, disputait contre un autre qui s'appelait Coquille. Deux ou trois amis d'Emmanuel se mêlaient de la dispute, ils riaient, ils criaient.—A chaque seconde, il en arrivait par bandes de trois, quatre, six ; au bout d'une heure, les trois salles étaient pleines ; autour de chaque table on entendait des disputes pareilles.

L'air bourdonnait, les assiettes, les bouteilles tintaient, les domestiques, en manches de chemise, couraient. Ils criaient aussi à la porte de la cuisine :

“ Un bœuf !

—Deux asperges !

—Un rognon sauté !

—Un bifteck !

—Une bouteille à seize !” etc.

Ils tenaient dans leurs mains, en courant, trois, quatre, cinq assiettes à la fois, des bouteilles sous les coudes, et rien ne tombait. Chacun recevait ce qu'il venait de demander. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Ces domestiques avec leurs cris, leur mémoire et leur adresse extraordinaire, m'étonnaient encore plus que les disputes sur le gouvernement, parce que je reconnaissais mieux la rareté de leur talent, et que je commençais à comprendre les paroles de M. Nivoi, lorsqu'il me disait qu'à Paris les gens travaillaient et se remuaient plus dans une heure, que chez nous pendant une journée.

C'est aussi là, pour la première fois, que j'ai vu le gaz ; car, le soir étant venu, tout à coup de belles lumières blanches et bleu de ciel en forme de tulipe, se mirent à briller au-dessus des tables. Les garçons couraient à tous les quinquets avec un bout de cire allumée, comme les bedeaux à l'église, et le gaz prenait feu tout de suite.

Depuis, je me suis étonné qu'on n'ait pas encore de ces lumières dans les cathédrales ; elles sont bien plus belles que la lumière jaune des cierges, et seraient plus agréables au Seigneur.

Enfin, ce dîner, ce bon vin, ces disputes continuèrent de la sorte jusqu'à la nuit close. Alors on se leva. Tous les étudiants assis à notre table se serrèrent la main. Emmanuel paya trois francs au comptoir, et nous sortîmes dans la joie et le contentement de notre âme.

Nous avions aussi mangé des choux-fleurs à l'huile, et le vin nous avait mis de bonne humeur.

C'est après être sortis du vieux cloître Saint-Benoit, par la rue des Mathurins-Saint-Jacques, en voyant les rues qui descendent sur les quais, encore plus encombrées de monde qu'en plein jour, que je fus émerveillé de ce spectacle.

Tous ces gens pendant la journée travaillent chez un maître ou chez eux ; à la nuit ils descendent de leurs six étages et vont respirer l'air. Voilà ce que j'ai compris plus tard ; mais alors ce mouvement m'étonnait.

Deux ou trois fois des femmes nous arrêtaient dans les petites ruelles ; quand j'appris ce que c'était, une grande tristesse me serra le cœur. Je regardais Emmanuel, ne pouvant presque pas croire à d'aussi grands malheurs ; et seulement plus loin, à la vue du vieux pont Saint-Michel et de tous ces milliers de lumières le long du fleuve, qui tremblotent dans l'eau sous les arbres noirs, et de toutes ces façades sombres des quais, qui se découpent sur le ciel, seulement à cette vue j'oubliai mes pensées terribles, et je m'écriai :

NOTES ET FAITS

Une bonne nouvelle pour les personnes superstitieuses.

“ L'année 1902 n'aura qu'un seul vendredi 13 ” — au mois de juin—alors que 1900 et 1901 en avaient deux. C'est de favorable augure. L'année qui commence ne sera peut-être pas aussi néfaste que se complaisent à le dire certains prophètes de malheurs.

Il paraît qu'on a trouvé le moyen de supprimer le tabac sans supprimer l'usage de fumer. Comme le tabac est nuisible à la santé, un savant a imaginé de fabriquer des cigarettes de feuilles de caféier qui, non seulement ne font aucun mal, mais dégagent les bronches, dilatent les poumons.

Depuis si longtemps que le café fume dans nos tasses, il fallait bien espérer qu'on fumerait un jour le café. C'est une lacune comblée.

Un médecin japonais, le Dr Jokichi Tokamine, se prétend l'inventeur de la chirurgie sans sang, au moyen d'un composé chimique qu'il a nommé Adrenalin. En faisant une application locale de l'Adrenalin en solution, un chirurgien peut faire des opérations sur le nez, l'oreille ou l'œil sans verser une seule goutte de sang. Il a démontré que ce remède est le plus puissant qu'on ait découvert jusqu'ici, mais le prix en est très élevé. Il coûte actuellement \$7000 la livre.

D'une monographie du barbier, par Charle Monselet, nous détachons cette amusante anecdote :

Un client entre chez un barbier de Blois et se fait savonner. L'opération s'accomplit lentement, avec raison :

—Barbe savonnée longuement est à moitié faite, dit le proverbe.

Toutefois, le barbu s'aperçoit que la main du perruquier tremble. Il a l'air d'avoir un bras d'épileptique.

—Monsieur, dit-il, soucieux, m'est avis que vous n'avez pas la main sûre.

—Ne m'en parlez pas. C'est un vrai guignon.

—Il pourrait se faire que vous me coupassiez.

—Sans le vouloir, assurément.

—Ce n'en est pas moins désagréable.

—A qui le dites-vous ?

—Cela ne vous est pas déjà arrivé ?

—Ah ! monsieur, vous rouvrez une plaie de mon cœur. L'autre jour, je rase un ami intime, une connaissance de vingt ans, la crème des hommes. Il était là, dans ce fauteuil, à la place où vous êtes. Je le rase, mon tic me prend, je lui coupe une narine !

Inutile d'ajouter que le client se sauva, le savon au menton.

Voulez-vous connaître les manies de quelques auteurs ? Elles sont effrayantes ; jugez plutôt :

Chez les forts, chez Victor Hugo, Mistral, Empère, la marche suffit souvent pour stimuler les idées que, en passant près de leur pupitre, ils jettent sur le papier. Les débiles, au contraire, ne produisent que couchés, ainsi Descartes, ainsi Leibnitz ; Cujas écrivait à plat ventre ; Rossini n'était inspiré que dans son lit ; Ambroise Thomas de même, mais moins régulièrement.

Châteaubriand, pour dicter à son secrétaire, se promenait déchaussé sur le carreau de sa chambre ; Schiller et Grétry ne pouvaient écrire que les pieds dans la glace ; Gluck faisait porter son piano en plein air et en plein soleil, au milieu d'une prairie ; Bossuet s'enveloppait la tête de linges chauds. Le jabot et les manchettes de Buffon nous ont appris, depuis longtemps, que le costume a, sur l'écrivain, une grande influence.

Il fallait à Balzac une cagoule de moine, à Gauthier une robe de chambre rouge, à Milton un manteau de laine. M. Sardou ne touche pas à une plume avant de s'être coiffé de sa calotte de velours noir ; sans son veston écarlate M. François Coppée ne pourrait rien écrire, pas même le *Pater*. Ajoutez que M. Carolus-

CONCOURS DU “MONDE ILLUSTRÉ”

DU 1ER JANVIER AU 1ER MAI 1902

1er Prix, \$25; 2e Prix, \$15; 3e Prix, \$10; et 50 Prix de \$1.00

SUJET DU CONCOURS

Q	N	O	U	N	L	R	I	I	E	É	S	Y	N	A	A
V	B	E	O	A	S	R	N	N	E	E	T	S	N	T	R
O	C	N	E	E	É	S	T	T	S	J	P	D	O	U	U
S	P	U	I	B	R	E	O	N	L	R	A	A	N	T	U
X	I	O	É	U	N	S	J	P	I	N	O	E	U	E	R
R	R	O	E	N	P	O	U	U	B	T	R	D	S	L	U
I	N	E	J	R	T	U	É	M	O	T	O	R	O	L	N
D	M	E	I	U	I	N			T	L	S	R	A	N	U
A	C	L	U	L	E	I			N	N	N	U	T	S	R
L	T	L	R	D	É	E	E	S	S	O	É	A	P	N	E
N	N	O	M	N	A	D	C	A	E	N	N	I	T	N	P
R	S	I	T	E	D	D	S	D	D	E	E	E	T	P	E
S	H	T	É	P	A	R	A	O	T	R	E	U	T	T	R
L	N	I	E	D	S	M	E	R	P	O	L	O	E	L	N
O	E	N	S	I	R	T	T	D	O	E		E	M	L	I
Q	E	U	Q	P	E	I	A	U	S	O	N	E		S	D

NOTES EXPLICATIVES

Il s'agit, avec les lettres ci-haut, de reconstituer trois phrases complètes et distinctes. Il est bien entendu que l'on doit faire servir toutes les lettres qui se trouvent dans ce tableau, en rétablissant chacune d'elles dans l'exacte position qui lui appartient. Pour avoir droit de concourir, il faudra adresser sa réponse au “MONDE ILLUSTRÉ” en même temps que les dix-sept coupons (numérotés de 1 à 17) qui seront publiés par notre journal, de semaine en semaine, d'ici à la fin du concours. Les lettres des concurrents devront être recommandées (enregistrées); elle devront porter bien distinctement sur l'enveloppe, la mention “Pour le concours,” et nous parvenir sans faute pour le 15 MAI 1902. Une assemblée publique des intéressés sera tenue dans les bureaux de rédaction du “MONDE ILLUSTRÉ,” 33, rue Saint-Gabriel, à une date qui sera fixée ultérieurement, et c'est seulement en présence de cette assemblée que seront ouvertes les lettres des concurrents.

Les trois phrases de concours sont, bien entendu, trois phrases spéciales, dont le texte, arrêté d'avance, reste, sous enveloppe, entre les mains des éditeurs.

COUPON
DU MONDE ILLUSTRÉ

No 5

NOM ET ADRESSE DU CONCURRENT

.....

.....

.....

Duran ne peut pas peindre sans avoir joué d'abord du piano, M. Morot joue de l'orgue, et Darwin râclait d'un vieux violon. Enfin, on pourrait citer un compositeur qui chausse ses pieds nus de verre pilé, et qui marche ainsi quand l'inspiration ne vient pas. Mais il est fort possible que ce compositeur soit destiné à un asile d'aliénés plutôt qu'à la gloire.

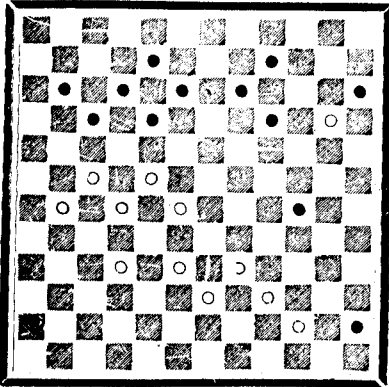
Les moustiques aiment la musique. Le Dr Joly, médecin de la marine, qui a étudié à Madagascar, où

pullulent ces incommodes parasites, leurs mœurs et leurs coutumes, raconte de la façon suivante les expériences décisives faites par lui à l'aide d'un instrument à corde : “ Si l'on en joue dans un appartement, tous les moustiques qui s'y tenaient cachés entrent en danse, et si la fenêtre est ouverte, on en voit pénétrer du dehors. Joue-t-on en plein air avec ou sans lumière, on constate bientôt que le nombre de ces insectes devient rapidement tel qu'on ne peut plus tenir son instrument.” La musique semble charmer les moustiques mais non les adoucir.

PROBLÈME DE DAMES

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils

Noirs.—12 pièces



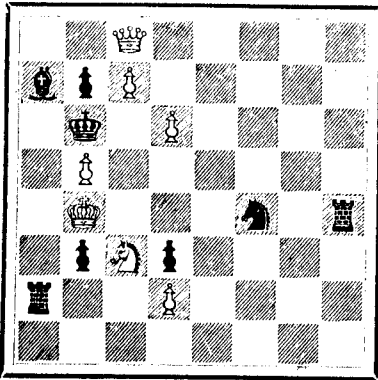
Blancs.—12 pièces

Les blancs jouent et gagnent

PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. Chinery

Noirs.—8 pièces

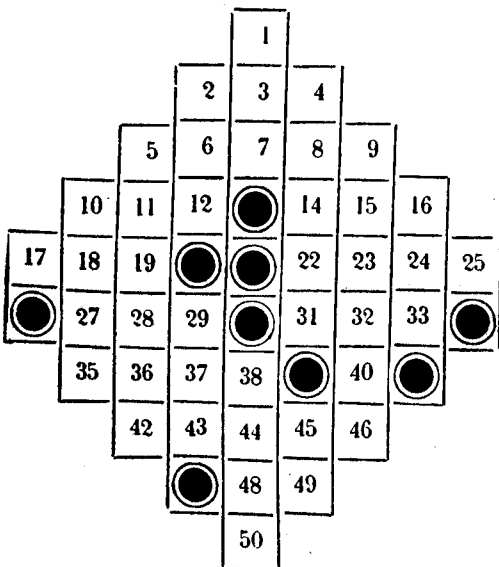


Blancs.—7 pièces

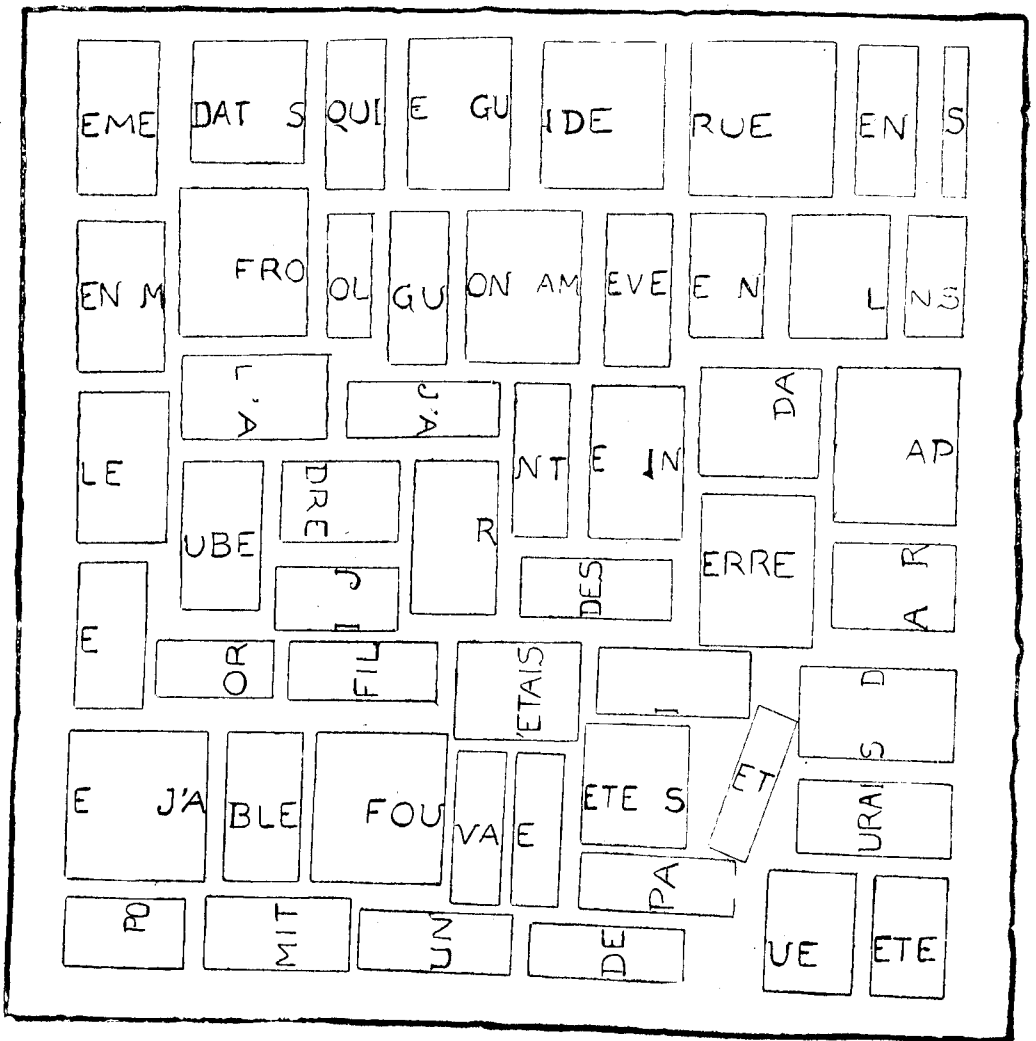
Les blancs font mat en 2 coups

LE SOLITAIRE

Avant de jouer, placer le pion rouge case 21 ; les pions bleus cases 13, 20, 26, 30, 34, 39, 41, 47 ; compléter le jeu avec d'autres pions. Le jeu complet,



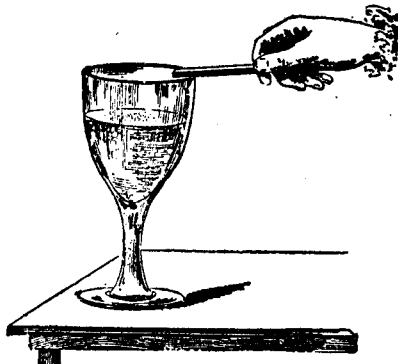
retirer le n° 7 et puis jouer de façon à ce que le pion rouge de la case 21 reste seul sur le jeu et dans la même case, après avoir pris les huit pions bleus. Ainsi le pion rouge doit faire huit mouvements.



VERS A RECONSTITUER.—Nous avons sur notre bureau deux feuilles de papier rectangulaires sur chacune desquelles était écrite une citation de Victor Hugo. Poindinterro, qui flânait là, par hasard, ne sachant quoi faire de ses doigts, s'amusa à les découper toutes deux, de façon à former les petits rectangles que nous représentons ici. M. Harcèle, également présent, s'essaya longuement en vain à les rassembler pour reconstituer les citations primitives et y renonça définitivement ; aussi proposons-nous à présent le même problème à nos fidèles chercheurs du MONDE ILLUSTRÉ. Nous les prions donc de nous envoyer les deux feuilles rétablies comme avant leur découpage.

RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

Lorsqu'on frappe ou qu'on frotte vivement un verre de cristal, il se produit un son plus ou moins accentué, selon le degré d'épaisseur du verre : ce son est produit

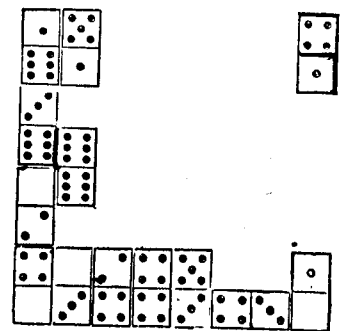


par les vibrations moléculaires du cristal. Pour rendre cette expérience tangible à nos sens, on n'a qu'à opérer lorsque le verre est rempli au tiers de vin, légèrement sirupeux, de préférence ; plus les vibrations seront fortes, plus nombreuses seront les petites ondulations que l'on verra se former à la surface du liquide et qui sont dues et transmises par le contenant au contenu.

PHILOGONE.

PROBLÈME DE DOMINOS

Remplir ce carré, qui contient 64 compartiments, de telle façon que, dans les verticales, les horizontales



et les deux diagonales, on retrouve une constante de 21 points. Il y a nécessairement des vides.

DEVINETTE



Nach dem Kirchweih Tanz.
"Jessa, wer hat wohl den da so verhaut?"

—Voyez donc ce pauvre malheureux. Où est celui qui l'a frappé ?